



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Le corps guerrier

Plus qu'un corps, Jean-Claude Quentel
Le guerrier et la danseuse Étoile, Patrick Godart
«Dresser» les corps, Pierre-Joseph Givre
En uniforme : être et paraître, Jean-Michel Mantin
Propos de tranchées, François Lagrange
Faire avec..., André Thiéblemont
Entre ascèse et licence : le rôle du chef, Pierre Gillet
Vers la guerre désincarnée ?, Thierry Cambournac
Offert en sacrifice, Christian Benoit
Métamorphoses, François-Régis Legrier
Le miroir de l'âme, Patrick Clervoy
Le corps collectif du soldat, Monique Castillo
Pour une éthique de l'engagement, Damien Le Guay
États-Unis : mythes fondateurs et politique étrangère, Wafa Harrar-Masmoudi



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

La revue Inflexions

plate-forme d'échanges entre civils et militaires, est éditée par l'armée de terre.

14, rue Saint-Dominique, 00453 Armées

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : inflexions.emat-cab@terre-net.defense.gouv.fr

Télécopie : 01 44 42 43 20

www.inflexions.fr

Directeur de la publication :

M. le général de division Jean-Philippe Margueron

Rédactrice en chef :

Mme Emmanuelle Rioux

Comité de rédaction :

M. le général d'armée (2 S) Jean-René Bachelet ■ Mme Monique Castillo ■ M. Jean-Paul Charnay ■ M. le médecin en chef Patrick Clervoy ■ M. le colonel Jean-Luc Cotard ■ M. le colonel Benoît Durieux ■ M. le lieutenant-colonel Michel Goya ■ M. Armel Huet ■ M. le grand rabbin Haïm Korsia ■ M. le colonel François Lecointre ■ M. le général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ■ Mme Véronique Nahoum-Grappe ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer ■ M. Didier Sicard

Secrétaire de rédaction : **adjudant Claudia Sobotka**

Les manuscrits qui nous sont envoyés ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Le corps guerrier

NUMÉRO 12

LE CORPS GUERRIER



► ÉDITORIAL ▾

► JEAN-PHILIPPE MARGUERON

► 7

► DOSSIER ▾

PLUS QU'UN CORPS

► JEAN-CLAUDE QUENTEL

► 13

Pour le sens commun, le corps relève de la compétence exclusive de la physiologie. Il se révèle pourtant profondément humain : socialisé et travaillé par l'éthique.

LE GUERRIER ET LA DANSEUSE ÉTOILE

► PATRICK GODART

► 23

Le corps guerrier est un corps mesuré, normé, étalonné ; il est l'aboutissement d'un apprentissage, un instrument et une machine de guerre, une arme et un outil de travail.

« DRESSER » LES CORPS

► PIERRE-JOSEPH GIVRE

► 39

« Dresser » le corps s'impose comme une absolue nécessité guerrière. Or cette approche propre à l'institution militaire favorise l'émancipation individuelle et collective.

EN UNIFORME : ÊTRE ET PARAÎTRE

► JEAN-MICHEL MANTIN

► 47

Consubstantiel de l'état militaire, le port de l'uniforme ne remonte pourtant guère au-delà du XVII^e siècle. Et s'il distingue aujourd'hui encore le soldat des civils, le cas échéant de ses pairs, il doit également dissimuler et protéger le combattant.

PROPOS DE TRANCHÉES

► FRANÇOIS LAGRANGE

► 59

Florilège raisonné du ressenti des corps humains dans les tranchées de la Première Guerre mondiale.

FAIRE AVEC...

► ANDRÉ THIÉBLEMONT

► 69

Aucune logistique, aussi sophistiquée soit-elle, ne peut satisfaire en tout lieu et en tout temps les besoins du corps combattant. Sonne alors l'heure du « faire avec... », de la « démerde ».

ENTRE ASCÈSE ET LICENCE : LE RÔLE DU CHEF

► PIERRE GILLET

► 79

En opération, le maintien en condition physique du soldat est l'une des principales préoccupations du chef. Comme la lutte contre les tentations et leurs dérives telles que les femmes, l'alcool et la drogue. Témoignage.

VERS LA GUERRE DÉSINCARNÉE ?

■ THIERRY CAMBOURNAC

Si, pour protéger le soldat, le recours aux technologies les plus avancées s'impose, ne doit-on pas craindre qu'en résulte des affrontements déshumanisés et d'une violence hors de toute mesure ?

■ 87

OFFERT EN SACRIFICE

■ CHRISTIAN BENOIT

Depuis bientôt un siècle, la « privatisation » de la mort du soldat a fait disparaître la notion de sacrifice pour la patrie, au point qu'elle est devenue insupportable.

■ 95

MÉTAMORPHOSES

■ FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER

GUILLAUME VENARD

Pour que la solide charpente du guerrier, prête à endurer fatigue et blessures, ne s'effondre pas, il faut qu'elle s'appuie sur une psychologie et des convictions solides. C'est ce que propose la densification.

■ 103

LE MIROIR DE L'ÂME

■ PATRICK CLEROY

Pour qui, tel le médecin, sait déchiffrer les signes qui se montrent autant que ceux qui se cachent, le corps révèle de chacun ce qu'il est et ce qu'il fait.

■ 117

LE CORPS COLLECTIF DU SOLDAT

■ MONIQUE CASTILLO

Le soldat appartient à un autre corps, un corps plus grand que lui auquel il s'« incorpore ».

■ 127

■ POUR NOURRIR LE DÉBAT ■

POUR UNE ÉTHIQUE DE L'ENGAGEMENT

■ DAMIEN LE GUAY

S'engager est aujourd'hui difficile pour ne pas dire impossible. Quelques pistes pour comprendre le sens de l'engagement, en particulier pour les militaires.

■ 145

ÉTAT-UNIS : MYTHES FONDATEURS

ET POLITIQUE ÉTRANGÈRE

■ WAFA HARRAR-MASMOUDI

Les États-Unis fondent leur politique étrangère et leur identité nationale sur une idéologie qui s'appuie sur des mythes fondateurs qui méritent que l'on s'intéresse à eux.

■ 157

■ TRANSLATION IN ENGLISH ■

TOWARDS A DISEMBODIED WAR?

■ THIERRY CAMBOURNAC

■ 171

THE SOLDIER'S COLLECTIVE BODY

■ MONIQUE CASTILLO

■ 177

■ BRÈVES ■

■ 191

■ COMPTES RENDUS DE LECTURE ■

■ 193

■ SYNTHÈSES DES ARTICLES ■

■ 197

■ TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH ■

■ 201

■ BIOGRAPHIES ■

■ 205

Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Prochain numéro :
La transmission

JEAN-PHILIPPE MARGUERON
Directeur de la publication

ÉDITORIAL

Le corps guerrier : celui qui rassure ou qui terrorise, celui que l'on admire ou que l'on craint, celui qui sauve ou celui qui tue. Mais de quoi s'agit-il ? Du corps guerrier dans son acception la plus large, tel le corps d'armée au généralissime rompu à l'art de la guerre ? Ou du corps du guerrier rompu à la manœuvre et au corps à corps ? Ou encore de l'esprit de corps, garant des forces morales sensées prendre l'ascendant décisif sur l'adversaire au cœur de la bataille ? Derrière ce titre d'une apparente simplicité se cache toute une série de sujets que ce numéro d'*Inflexions* propose à votre sagacité.

Il est courant dans nos sociétés démocratiques de confronter le corps militaire au corps civil, voire de le comparer aux autres « corps constitués ». Mais cette comparaison prend un relief particulier si l'on observe la place que le corps physique occupe dans nos sociétés contemporaines. Disposer d'un corps harmonieux, d'apparence toujours jeune et soigneusement entretenu semble essentiel à l'épanouissement personnel. Or cette culture hédoniste est à l'opposé de celle du guerrier qui, certes, entretient jalousement sa forme physique, mais pour une finalité toute autre. D'un côté le bien-être narcissique de l'individu, de l'autre l'endurance du soldat pour survivre à l'activité guerrière jusqu'à la victoire des armes.

La guerre demeure une situation extrême où les corps sont exposés à de terribles épreuves. Les soldats, comme les populations civiles du reste, sont l'objet central d'agressions de toute sorte qui peuvent conduire à la mort, à l'infirmité, à la blessure, et à la douleur physique et morale. Les horreurs des tranchées, les morts sans corps d'Hiroshima, les corps décharnés des camps de concentration ou ceux des victimes d'attentats pèsent lourdement sur l'inconscient collectif.

Le corps viril et héroïque du guerrier paraît bien déplacé voire dérisoire face à de telles atrocités. D'où la tentation récurrente de l'utilisation du « tout technologique », du « zéro mort » et des armes dites *stand off*, sensée garantir le succès des armes sans invalider les corps. L'histoire récente prouve pour ceux qui pourraient encore en douter que la guerre désincarnée est un leurre dangereux. Une victoire militaire se remporte au sol, au prix bien souvent du sang versé.

Or le courage du soldat consiste à « mettre sa peau au bout de ses idées ». C'est dire si l'esprit doit régner en maître sur le corps, afin de cultiver ses performances physiques tout en maîtrisant ses faiblesses naturelles et ses pulsions. « Plus le corps est faible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit » disait déjà Jean-Jacques Rousseau.

Le corps guerrier n'a alors d'autre aboutissement que le corps communautaire, c'est-à-dire la constitution d'un esprit de corps comme fondement de la victoire militaire. Seule cette alchimie particulière est susceptible de transcender les faiblesses individuelles et de vaincre la peur qui reste inhérente à tout engagement physique du guerrier au combat.

Cette aventure humaine, si dense et si riche, qui peut être à la fois heureuse et tragique, permet sans doute de comprendre pourquoi un individu voué à une forme de bonheur plutôt narcissique peut encore aujourd'hui choisir le métier des armes. Il est banal d'affirmer que s'engager au service d'une cause aux fins plus importantes que son propre devenir reste l'un des meilleurs et des plus nobles moteurs de l'activité humaine. Mais cet engagement prend un sens particulier lorsqu'il y a engagement physique : le corps guerrier au service du corps social. Encore faut-il que celui-ci donne envie de le servir et que sa représentation politique soit capable de donner du sens aux combats qu'elle ordonne, quel qu'en soit le coût personnel pour le guerrier.

Le coût, ou encore le prix à payer : le corps du guerrier aurait-il une valeur mercantile ? Suffirait-il finalement de l'acheter et de le « bien solder » ? Le mercenaire sans doute. Mais le guerrier dont l'engagement s'unit à la totalité politique produit du sens partagé. Le bénéfice est alors sans commune mesure : la victoire (ou la mort) du guerrier est créatrice de lien social, fondement charnel du corps social pour lequel il a décidé de se battre une fois pour toute, en toute liberté. Un authentique choix de cœur.

Bonne lecture à tous, et pour les plus fidèles d'entre vous, la direction de la publication a le plaisir de vous annoncer – enfin – la possibilité de vous abonner à la revue si vous souhaitez recevoir les prochaines livraisons (se reporter à l'encart inséré dans ce numéro). En effet, face au succès grandissant et à l'élargissement de son lectorat, il fallait donner à *Inflexions* de nouvelles marges de manœuvre. C'est chose faite, et sachez que votre fidélité reste *in fine* le moteur le plus puissant de notre « pouvoir dire : civils et militaires ».

Les lecteurs attentifs de notre précédent numéro (« Cultures militaires, culture du militaire », *InfleXions* n° 11) auront remarqué que plusieurs paragraphes de l'éditorial étaient empruntés aux travaux d'André Thiéblemont, ethnologue reconnu et apprécié par tous ceux qui s'intéressent aux cultures militaires, et par ailleurs auteur de la revue. Ils proviennent de « Approche critique de la notion de culture militaire », in François Gresle (dir.) *Sociologie du milieu militaire*, Paris, L'Harmathan, 2005, pp. 15-27. La direction de la publication regrette que l'auteur n'ait pas été cité et le prie de bien vouloir l'en excuser.

L DOSSIER

JEAN-CLAUDE QUENTEL

PLUS QU'UN CORPS

Le corps constitue l'une de ces réalités qui semblent à tout homme immédiatement palpables et saisissables. Celui-ci a par conséquent l'impression de savoir ce dont il s'agit, même s'il fait parfois appel à des médecins ou à des biologistes lorsqu'il se produit en lui des phénomènes qui lui échappent. Le corps est par ailleurs à la mode. Il est mis aujourd'hui sur le devant de la scène après avoir été l'objet, dans la seconde moitié du XX^e siècle, de modèles vécus après coup comme trop formels et ne lui conférant pas la place qui était la sienne. On revient en fait à une appréhension naturelle et immédiate du corps. Pourtant, ce que l'on désigne ordinairement sous ce terme demeure une réalité complexe dont on peut aisément montrer qu'elle ne relève pas uniquement du registre physiologique. Et s'il s'agit vraiment d'une réalité pluridéterminée, ainsi que nous le soutiendrons ici, un travail d'analyse et de définition conceptuelle s'impose à l'orée d'un ensemble de travaux qui vont être consacrés à ce thème.

Dépasser une dichotomie désuète

La problématique du corps, telle qu'elle se trouve envisagée par les sociétés occidentales, se situe avant tout dans l'héritage du dualisme. Depuis cette époque, nous avons connu un incessant mouvement de balancier entre les thèses matérialistes et les thèses spiritualistes. Il s'agissait de savoir ce qui devait être privilégié du corps ou de l'esprit. À certains moments de l'histoire, les unes l'emportaient sur les autres, mais à chaque fois l'extrémisme et les évidentes insuffisances d'une position conduisaient à un repli vers l'autre, et ainsi de suite. L'émergence des sciences humaines à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle a remis radicalement en cause cette dichotomie. Sociologie, psychanalyse et linguistique n'ont en effet pu faire leur apparition sur la scène de l'histoire des sciences que dans la mesure où elles prônaient un dépassement de cette vieille opposition, désormais tenue pour désuète. Car tant que perdurent des positions matérialistes ou spiritualistes, il n'est aucune place possible pour ces disciplines ; elles ne peuvent revendiquer une quelconque autonomie.

Aussi bien Durkheim que Freud ou Saussure – pour nous en tenir aux grands pionniers des sciences humaines – montrent, chacun à sa façon dans son champ particulier d'étude, que les phénomènes spécifiquement humains ne peuvent relever de la juridiction des sciences

de la nature dans la mesure où, précisément, ils leur échappent. Ces sciences se révèlent donc incomptentes à en rendre compte. Si tel n'était pas le cas, les sciences humaines n'auraient aucune raison d'exister ; elles se résorberaient nécessairement dans les sciences de la nature qui les ont précédées. Toutefois, il apparaît également à ces fondateurs que les phénomènes spécifiquement humains ne peuvent être livrés au spiritualisme. Celui-ci fait toujours, de son côté, valoir un transcendant, c'est-à-dire un principe explicatif qui se situe en dehors de l'homme lui-même. Aussi récuse-t-il d'emblée toute démarche situant en l'homme le principe de son explication. En fin de compte, le spiritualisme situe ce principe explicatif au-delà de l'homme, lorsque le matérialisme le pose, à l'inverse, en deçà de lui.

Il reste toutefois à comprendre de manière plus précise comment ces sciences humaines articulent en des termes nouveaux, non dichotomiques, cette question du corps et de l'esprit. Nous n'échapperons pas ici même à la nécessité d'en dire un mot. On comprend en tout cas que la question du corps soit centrale dans un tel débat et dans la perspective des sciences humaines. Or, toutes les sciences humaines montrent que, chez l'homme, la question du corps déborde très largement ce que peut en dire le biologiste. Loin de se réduire à une réalité qui ne relèverait que des sciences de la nature, le corps se trouve traversé de part en part par des déterminismes culturels, c'est-à-dire par des formes de causalité qui participent du registre proprement humain. Le culturel, en l'occurrence, ne se réduit pas au social : s'opposant au naturel, il recouvre toutes les modalités de fonctionnement qui sont spécifiques à l'homme et dont on ne trouve nulle trace chez les autres êtres vivants. Le social constitue bien évidemment l'un de ces registres du fonctionnement humain, mais la psychanalyse, par exemple, en insistant sur la problématique du désir et de la satisfaction, oblige à saisir qu'il n'est pas le seul, contrairement à ce qui est communément admis.

Le corps social

Le propos de la sociologie sur le corps s'inscrit dans la lignée des travaux des ethnologues¹. Ceux-ci n'ont en effet cessé de décrire des pratiques sociales extrêmement diverses touchant à cette question. Tout d'abord surprenantes pour un Occidental qui peinait à se décentrer de ses propres usages, ces pratiques obligaient à introduire

1. Marcel Mauss est de ce point de vue une référence incontournable, notamment du fait de son fameux article, daté de 1936, sur «Les techniques du corps» (*Sociologie et anthropologie*, Paris, Gallimard, pp.363-386).

une dimension de relativité, donc d’arbitraire, qui est l’apanage de l’homme car celui-ci vit dans des sociétés ayant toutes leurs particularités. Autant de sociétés, autant d’usages différents, dans ce domaine comme dans n’importe quel autre, alors que les sciences de la nature, y compris la biologie, traitent de problèmes qui sont à la fois généraux et universels, c’est-à-dire non marqués, dans leur principe, par la relativité sociale. Le fonctionnement biologique de l’estomac, par exemple, est le même chez tous les hommes, quelle que soit la société dans laquelle ils vivent. Le corps, lui, lorsqu’on le saisit dans sa réalité concrète, relève de modes de fonctionnement qui vont bien au-delà de ce que la biologie peut en dire. Il est le produit de plusieurs déterminismes : un déterminisme naturel, sans aucun doute, mais également un déterminisme social. Ce qui pose d’emblée la question de la consistance conceptuelle d’un tel terme. La biologie et l’ethnologie, en l’occurrence, parlent-elles d’un même objet ? Il est essentiel ici de rappeler que c’est le point de vue qui fait l’objet et que celui-ci ne préexiste pas à l’analyse produite, contrairement à ce que notre réalisme spontané nous fait croire.

En fait, le biologiste ne traite pas du corps, mais de l’organisme. Cette notion a émergé au XIX^e siècle avec l’avènement de la biologie ; celle-ci l’a élaborée notamment en opposition au réductionnisme physiciste. Elle en a fait un concept dont elle a cherché à définir le plus clairement possible les contours. Ce faisant, elle a, comme toute discipline scientifique, rompu avec le sens commun et s’est écartée de ce que nous mettons ordinairement sous le terme de corps ; elle ne traite que d’une partie de cette réalité complexe. L’ethnologie, elle, ne s’intéressait aucunement aux aspects organiques de cette réalité ; elle était fascinée par les usages sociaux auxquels ce fameux corps donnait lieu. Jamais, par exemple, il n’était nu, et même lorsqu’il n’était revêtu que d’une très petite étoffe, il était peint, décoré, maquillé, tailladé, traduisant de la sorte l’appartenance de la personne à un clan ou à un groupe social, au même titre qu’un uniforme et les galons qui peuvent l’orner. Au-delà des enseignements de l’ethnologie, il apparaît que le corps est toujours approprié. Il est d’abord subjectivé. En témoigne, par exemple, la démarche : on ne peut qu’être surpris de voir comment des enfants psychotiques ou autistes n’ont pas de démarche ; étrangement, ils n’habitent pas leur corps. Plus largement, le corps se révèle toujours socialisé.

Chez tout homme, l’organisme se trouve pris d’emblée dans une socialisation qui va le marquer, c’est-à-dire imprimer à tous les niveaux sa marque sur lui. On pense évidemment d’abord aux vêtements, dont on saisit sans difficulté à quel point ils témoignent d’un ancrage social particulier, en termes d’histoire, de type de société

et également de différence sociale. Ainsi, nous n'échappons pas à la mode, phénomène social s'il en est. Même lorsque nous la récusons, nous nous situons dans notre époque et dans notre société, dans une forme de contre-dépendance². Il n'est toutefois pas que les vêtements pour « habiller » le corps, c'est-à-dire le transformer socialement. La coiffure, les lunettes, le port de chaussures, le fait de se raser ou de se parfumer témoignent tout autant de cette mise en forme sociale du corps. Ce n'est donc jamais un organisme que l'homme donne à voir, mais bien un corps travaillé culturellement, en l'occurrence socialisé d'une certaine façon. Une socialisation qui débute dès la naissance à travers les formes de modelage et de calibrage dont se montre par exemple garante, dans nos sociétés, la puériculture.

Aussi bien, si l'organisme donne prise à une socialisation, si le corps est nécessairement éduqué, il est vain de s'imaginer, comme c'est aujourd'hui le cas pour beaucoup, qu'il est purement individuel. Le fameux « C'est mon corps ; j'en fais ce que je veux parce qu'il n'appartient qu'à moi » peut s'entendre d'un certain point de vue, en réaction à des usages passés trop contraignants, mais il constitue une pure illusion. Le mouvement d'individualisation dont témoigneraient nos sociétés trouverait en quelque sorte dans le corps sa plus forte exemplification. Or celui-ci n'a rien d'individuel au sens strict³. Il est d'emblée social, au même titre que l'ensemble de notre personne. C'est à travers l'autre, toujours, que nous l'appréhendons ; c'est à partir de lui, c'est-à-dire du social, que nous le définissons dans ses moindres détails. Toutefois, s'il n'est pas individuel, il n'est pas non plus collectif au sens où nous aurions renoncé à toute singularité. Comme la personne, au sens que confère à ce concept la théorie de la médiation de Jean Gagnepain⁴, le corps témoigne à la fois d'un mouvement de singularisation et, contradictoirement, d'un mouvement d'universalisation qui nous voit tendre à nous mouler à l'autre et à la communauté dont nous participons.

L'adolescent témoigne particulièrement de ce mouvement contradictoire dans sa recherche de singularisation, à travers sa coiffure, son habillement, son « look », et, en même temps, dans sa tendance, tout aussi marquée, à se conformer au groupe auquel il revendique d'appartenir. De telle sorte que le refus d'un certain conformisme va de pair avec l'installation d'une forme d'effacement de sa singularité : il

². L'histoire du maillot de bain est par exemple particulièrement révélatrice de cette parure sociale du corps et de sa relativité.

³. Contrairement à l'organisme : étymologiquement, l'individu est d'abord ce qui ne se divise pas. L'organisme, lui, témoigne d'une organisation fermée sur elle-même à partir de laquelle il est possible d'échanger biologiquement avec un environnement qui n'a de consistance que par rapport à lui.

⁴. Cf. *Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*. T. II, *De la personne, de la norme*, Bruxelles, de Boeck, 1991.

n'est pas plus bel uniforme au sens strict, soutenait Jean Gagnepain, que le fameux jean, qui plus est unisexe ! Ainsi l'homme n'échappe pas à l'uniforme en même temps qu'il témoigne constamment de sa singularité. Cela vaut pour le corps comme pour n'importe quel autre champ de l'humain ; le social s'en empare d'emblée et rien n'échappe au marquage qu'il produit.

Le corps éthique

La psychanalyse tient également sur le corps un discours particulièrement intéressant. Elle l'aborde d'un autre point de vue, sa réflexion sur la question étant en quelque sorte inaugurale. Freud, en effet, s'attaque d'emblée à la question de l'hystérie et des phénomènes de somatisation qu'elle entraîne. Dans un article de 1893 écrit directement en français, il cherche ainsi à comprendre quelle est la différence entre les paralysies organiques et les paralysies hystériques⁵. Il conclut qu'elles ne sont pas de même ordre, alors qu'elles affectent toutes deux le « corps » de façon à première vue identique. Or, comme il n'existe qu'une seule anatomie du système nerveux, il faut admettre, avance-t-il, que le corps concerné dans le cas de l'hystérie, qui est « tout à fait indépendante » de cette anatomie, n'est pas celui touché dans les paralysies organiques⁶. En d'autres termes, le corps de l'hystérique, ce corps qui « parle », comme le formulent depuis les psychanalystes, n'est pas l'organisme qui répond aux lois de la neurologie. Pourtant, les phénomènes corporels en jeu dans l'hystérie ne peuvent être irrationnels ; Freud, le rationaliste, ne saurait se résoudre à une telle conclusion. Ils relèvent d'une autre explication, c'est-à-dire d'autres lois.

Le corps en jeu dans l'hystérie est marqué d'une « grande valeur affective », dira encore Freud dans cet article ; il est sous-tendu par des processus qui n'ont plus rien de physiologique. En d'autres termes, ce corps-là est travaillé par le désir ou, plus généralement, par la problématique de la satisfaction ; il est pris dans les lois qui rendent compte du fonctionnement de l'homme à ce niveau. Il ne s'agit plus d'un corps socialisé, mais d'un corps fantasmé. Ce corps-là est culturel et pas simplement naturel ; il porte la trace du fonctionnement spécifique de l'homme, mais pas de la même façon que lorsqu'il est

5. « Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques », *Résultats, idées, problèmes*, T. I, 1890-1920, Paris, PUF, 1984, pp. 45-59.

6. « Comme il ne peut y avoir qu'une seule anatomie cérébrale et qu'elle trouve son expression dans les caractères cliniques des paralysies cérébrales, il est évidemment impossible que cette anatomie puisse expliquer les faits distinctifs de la paralysie hystérique » (*id.*, p. 54).

marqué par le social. Il est ici traversé, modelé, structuré par le désir et les lois qui en rendent compte. Il s'agit d'un corps « symbolique », distinct du corps biologique, soutenant dès lors ceux qui s'inscrivent dans la suite de la psychanalyse. Et, somme toute, la prolifération des travaux sur la fameuse « psychosomatique » vient les conforter dans leur analyse, dans la mesure où ces travaux ont été conduits à prendre en compte le registre de la « psyché » pour expliquer des phénomènes qui s'observent dans le « soma ». Certes, la psychosomatique juxtapose encore les deux registres, jusque dans le terme qui la désigne, ce qui ne peut constituer une solution satisfaisante, mais elle attire l'attention sur le fait que le corps de l'homme ne se réduit pas à son organisme. Ce que tout médecin sait déjà...

Ce corps désirant répond par conséquent aux lois de la problématique du désir, au même titre que le corps socialisé répond aux lois du social. Il se trouve pris dans des processus qui valent bien au-delà de lui, pour l'ensemble des comportements humains. Et le désir de l'homme, qu'il s'investisse sur le plan du corps ou dans n'importe quoi d'autre, suppose une restriction, une limitation, qui fonde, paradoxalement, son existence spécifique. Freud évoquait ici un processus de refoulement, Lacan évoquera un manque et Jean Gagnepain une abstinence. Dans les trois cas se trouve mise en évidence une forme d'obstacle implicite, de distance prise par rapport à la satisfaction visée, laquelle ne peut être immédiate. Cette distance, cette « médiatisation » qu'introduit l'homme, sans s'en rendre compte, dans la réalisation de son désir, lui permet d'obtenir une satisfaction d'un tout autre niveau dans la mesure où elle se trouve dérivée, « sublimée », c'est-à-dire mise en forme humainement. Ce travail implicite sur son désir permet en même temps à l'homme de continuer à désirer, et donc de se mobiliser encore et toujours, dans la mesure où sa satisfaction n'est jamais totale – si tel était le cas, le désir se trouverait épuisé par la satisfaction. Cette mesure inconsciente que l'homme introduit dans sa recherche de satisfaction rend compte de ce que l'on appelle l'éthique. Le corps n'échappe par conséquent pas à ces processus ; il se trouve soumis à cette forme de contrainte qui n'est plus d'ordre social en son principe.

Cette contrainte, cette mesure du désir que l'homme se confère à lui-même fonde la souffrance, qu'il faut ici distinguer de la douleur physique. Les exigences qu'il se donne à lui-même, qui vont ici concerner son corps, sont la condition de sa satisfaction. Ainsi, le sportif se soumettra à une discipline dont il sera lui-même le garant, et sa satisfaction sera à la mesure des contraintes qu'il s'est imposées. Celles-ci constituent une forme de souffrance d'avance acceptée. Mais lorsque la contrainte est vécue comme trop forte et qu'elle n'est pas suivie d'une satisfaction à la hauteur des renoncements consentis, la

souffrance peut devenir prégnante⁷. Elle est toutefois toujours relative, puisqu'elle se trouve entièrement liée à des enjeux affectifs – à la façon dont la contradiction entre la contrainte et la satisfaction se trouve assumée – et non subordonnée à une quelconque douleur physique objectivable. L'homme a même la possibilité de transformer une douleur physique intense en un enjeu éthiquement surmontable ; il sortira alors de ce coup du sort moralement encore plus fort qu'avant. On comprend en tout cas que l'homme puisse faire subir à son corps des contraintes qui peuvent paraître à d'autres totalement insupportables : le supportable est relatif et il n'est paradoxalement pas de satisfaction sans mise en question des limites qu'il suppose pour chacun.

L'homme dispose de cette capacité à se contraindre et à se faire souffrir pour obtenir une satisfaction bien plus puissante que celle qu'il obtiendrait s'il se laissait aller à la satisfaction immédiate de ses pulsions. Cette capacité fait partie de sa spécificité d'homme et Jean Gagnepain insiste sur le fait qu'elle n'est pas apprise en tant que capacité. En revanche, l'homme apprend à en jouer ; elle donne donc lieu à un apprentissage. Le corps se discipline et dans toute société, l'homme apprend, dès sa naissance, à user de cette capacité dont il dispose. Sans apprentissage, celle-ci resterait purement virtuelle, au même titre que resterait pure potentialité la capacité de langage d'un enfant si on ne le mettait jamais dans une situation qui lui permette de l'exercer. Or notre époque ne met guère l'accent sur une éducation, du corps comme du reste, faisant jouer la nécessaire mesure du désir. En même temps qu'elle prétend promouvoir un individualisme dans lequel elle saisit une forme de progrès inéluctable, elle ne cesse d'évoquer la notion d'épanouissement qui en serait, à ses yeux, le strict corollaire. Elle laisse croire que cet épanouissement équivaudrait à la réalisation immédiate de ses désirs, ce qui n'est pas, par exemple, sans questionner aujourd'hui nombre de psychanalystes.

Conclusion

Le corps apparaît en fin de compte comme une notion anthropologique, propre au fonctionnement spécifique de l'homme, et non comme une notion physiologique. Il se fait en effet chez l'homme corps social et corps éthique, requérant la mise en œuvre de lois

7. On peut comprendre les différentes formes de névrose, dont l'hystérie, comme une forme de réification inconsciente de la contrainte inhérente au désir de l'homme : celle-ci se trouve cultivée pour elle-même ; elle devient l'objet même de la satisfaction. D'où l'aspect paradoxal du symptôme et le fait que celui qui en souffre y tienne en même temps fortement...

qui n'ont rien de naturel. Toutefois, ce corps n'est pas seulement un corps social et un corps désirant. Il est aussi un corps parlé, au sens d'un corps pensé, et un corps produit, mis en forme par des moyens techniques. Nous ne cessons ainsi de « causer » le corps, c'est-à-dire de l'expliquer, scientifiquement ou pas. Ici même, il nous a fallu conceptualiser ce corps en tentant, par exemple, de le dissocier de l'organisme, ou en lui adjoignant des qualificatifs – « social » ou « éthique ». Ce sont les mots dont nous disposons qui nous confèrent la réalité cognitive dans laquelle nous nous mouvons : sans mot pour la dire, la « chose » n'a pas d'existence pour nous, même si elle en a pour d'autres. Le corps est une notion qui, comme toutes les notions, suppose un travail de délimitation conceptuelle, donc théorique, à l'intérieur d'un système. L'idée que nous nous en faisons est en définitive directement fonction de l'appareil notionnel, commun ou scientifique, dont nous disposons.

Le corps de l'homme est en même temps toujours mis en forme techniquement. Mauss, dans sa réflexion sur les techniques du corps, retenait d'abord et avant tout, en tant qu'ethnologue, la diversité des usages auxquels elles donnaient lieu. Il les évoque comme « ensemble des *habitus* du corps » qui s'enseignent et se transmettent⁸. En l'occurrence, il y a aussi technicisation du corps, c'est-à-dire production d'un corps à partir de processus qui sont techniques et non sociaux en leur principe. Certes, les chaussures, les lunettes, les habits, les bijoux, les dentiers, les boucles d'oreilles ou le piercing répondent à des usages sociaux, mais ils supposent d'abord un appareillage du corps qui transforme le fonctionnement naturel de l'homme et fonde une efficience techniquement outillée. Cet appareillage n'est pas affaire de physique ; il suppose des processus humains qui permettent d'aller bien au-delà du simple lien immédiat entre un moyen et une fin, celui des autres êtres vivants, notamment les mammifères. Le corps de l'homme est sans cesse technicisé, depuis le simple fait de dormir dans un lit, de s'asseoir sur une chaise ou de manger sur une table, jusqu'à l'utilisation des moyens de transports ou d'exploration médicale les plus sophistiqués⁹.

Que reste-t-il, à l'issue d'une analyse de ce type – même si elle demeure ici sommaire –, de la fameuse dichotomie, très occiden-

^{8.} *Manuel d'ethnographie* (1947), Paris, Payot, 1971, p. 30. « J'appelle technique un acte traditionnel efficace [...]. Il n'y a pas de technique et pas de transmission, s'il n'y a pas de tradition » (*Sociologie et anthropologie*, *op. cit.*, p. 371). Souligné par Mauss).

^{9.} De ce point de vue, Mauss avait raison d'insister sur le fait que des phénomènes en apparence purement naturels comme la marche ou la nage, de même que la posture, se trouvent technicisés. Les débats récents qu'a entraîné le port, par les sportifs nageurs, de nouvelles combinaisons témoignent de cette technicisation du corps de l'homme à propos d'une activité que l'on aurait crue des plus naturelles. On pourrait multiplier les exemples, notamment dans le sport.

tale, du corps et de l'esprit ? Le corps, tel que nous en avons parlé, n'est certainement pas l'organisme qui relève de pures lois naturelles, physiques et physiologiques. Il oblige à penser un autre ordre de réalité, proprement humain, donc culturel. Pour autant, on ne saurait oublier dans cette problématique générale, telle qu'elle se présente concrètement à l'observateur, l'ancre biologique qu'elle suppose également. La coupure franche et la juxtaposition (comme lorsque l'on évoque la psychosomatique) de ces deux ordres de réalité, avec d'un côté le corps, entendu comme réalité naturelle (il vaudrait donc mieux parler ici d'organisme), et de l'autre l'esprit, compris comme registre proprement humain, ne peuvent être satisfaisantes. Jean Gagnepain nous propose une vision dialectique, c'est-à-dire contradictoire, de leur rapport. Le corps de l'homme, fait-il remarquer, est un corps spirituel (d'autres diraient symbolique), d'emblée pris dans la culture ; en même temps, l'esprit de l'homme doit être saisi comme corporel, c'est-à-dire continuellement conditionné par sa nature et donc son organisme. C'est là, actuellement, la seule façon d'assumer le dépassement de l'opposition du matérialisme et du spiritualisme, et de ne sombrer ni dans l'un ni dans l'autre, la tendance actuelle, nous l'avons rappelé, étant indéniablement à la naturalisation du corps et de l'homme en général¹⁰. ■

10. Même chez certains philosophes. Lire, par exemple, Jean-Claude Quentel, « Le paradoxe de l'humain » (*Le Débat* n° 152, nov.-déc. 2008) et l'ensemble du dossier consacré dans cette même revue à l'ouvrage de Jean-Marie Schaeffer *La Fin de l'exception humaine* (Paris, Gallimard, 2007).

PATRICK GODART

LE GUERRIER ET LA DANSEUSE ÉTOILE

Corps et culture guerrière paraissent, au III^e millénaire comme à l'aube des temps, unis par le même caractère indissociable. Outre le vocabulaire qui emploie le terme « corps » dans nombre d'expressions (corps d'armée, corps de garde, chef de corps, corps statutaire...), attestant la cohésion sociale d'éléments humains, le corps tient une place tout à fait particulière dans la cosmogonie militaire. Cette place s'appuie sur le lien spécifique existant entre corps physique, corps symbolique et corps social.

Dans la société occidentale contemporaine, le corps a un pouvoir autonome comme sujet de réflexion. Le thème du corps est particulièrement présent dans les domaines de recherche culturels ou scientifiques. Il entre dans les champs de la médecine, de la sociologie, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la philosophie, des arts, de la littérature, de la théologie, des techniques de communication... Mais cette présence permanente masque mal la longue histoire de sa sémantique dans les cultures humaines.

L'objet de ces lignes est une tentative visant à dégager les particularités sociales du corps du guerrier, en s'efforçant de s'affranchir de ce que le mot « corps » recèle, c'est-à-dire « tout un passé sédimenté d'interrogations, de représentations, de polémiques, d'exactions, d'impositions physiques et symboliques commises au nom d'une définition de ce qu'il est ou devrait être »¹.

Une entité physique mesurable, normée, qualifiée, étalonnée

Le corps guerrier est issu des facteurs structurels de la société qui l'a vu naître : selon le pays d'origine du soldat ou, à l'intérieur de ce pays, selon le groupe social, ce corps sera différent, inégal. C'est un constat banal que celui d'observer les différences corporelles entre des soldats occidentaux, africains ou asiatiques. En France, le commandement déplore depuis quelques années une baisse de la qualité physique des recrues. Ces jeunes adultes, issus d'une société où l'effort physique a disparu, sont effectivement moins performants physiquement que les fils de paysans du siècle dernier qui, dès leur adolescence, se forgeaient

1. Christine Detrez, *La Construction sociale du corps*, Paris, Le Seuil, « Points », 2002, p. 223.

une robustesse physique au fil des travaux saisonniers auxquels ils participaient. Cette inégalité originelle dépasse les frontières, isole des groupes ethniques plus ou moins aptes physiquement à être guerriers. Elle est issue des interférences entre culture et nature, et aboutit inexorablement à la notion de sélection des plus physiquement aptes.

Le corps du guerrier est donc avant tout un corps sélectionné. Le passage initial par un filtre physique a pour principal but d'éliminer les inaptes et de faire entrer le corps dans une norme physique qui débouche sur un emploi opérationnel et en interdit d'autres. Le fameux SIGYCOP² résume lui seul à ce processus de normalisation³. Puis, tout au long de sa carrière, l'aptitude physique du soldat est régulièrement et méticuleusement scrutée et analysée, tant par les médecins afin de détecter d'éventuelles anomalies que par le commandement pour contrôler la valeur physique et l'aptitude au combat. Cette mise aux normes est très rigoureuse. Au final, le corps guerrier est mesuré, étalonné, normalisé. Il ne doit être ni trop petit ni trop grand ni trop maigre ni trop gros ; il doit s'adapter à l'emploi.

Un corps ne donne pas un guerrier

Discipline inventée par Charles Le Brun et Johann Kaspar Lavater, la physiognomonie consiste à juger la personne d'après son aspect physique. Elle associe le caractère aux traits du visage et du corps, et postule que l'apparence physique trahit en fait la véritable identité d'un individu. Le corps révélerait donc l'identité guerrière.

Les XVII^e et XIX^e siècles ont offert par ce biais le substrat à bien des œuvres littéraires : Schiller, Goethe, Diderot, Staël, Stendhal, Vigny, Dumas, mais surtout Balzac et sa *Comédie humaine*. Hélas, cet usage des « types » physiques a débouché sur l'anthropométrie et ses dérives inacceptables lors de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi sur les avatars que sont la chiromancie pour les lignes de la main ou la météoscopie pour la lecture des traits du visage, et, enfin, sur les techniques d'identification digitales numériques ou criminologiques

-
2. Les données recueillies au cours d'un examen médical effectué dans l'optique de l'appréciation ou de la détermination d'une aptitude sont exprimées par la formule dite « profil médical ». Ce profil est défini par sept sigles (ou rubriques) auxquels peuvent être attribués un certain nombre de coefficients. Ces sigles correspondent à la ceinture scapulaire et aux membres supérieurs (S), à la ceinture pelvienne et aux membres inférieurs (I), à l'état général (G), aux yeux et à la vision (Y), au sens chromatique (C), aux oreilles et à l'audition (O), et au psychisme (P). L'attribution du coefficient 1 (SIGYCOP 1111111) traduit l'aptitude à tous les emplois des armées, même les plus pénibles, les plus contraignants et les plus stressants. Un chiffre 5 ou 6 pour une des lettres signifie le plus souvent l'inaptitude à servir.
 3. Des processus de sélection et de normalisation existent dans la majorité des sociétés traditionnelles, où les jeunes adolescents sont soumis à toute une série d'épreuves physiques destinées à choisir ceux qui sont capables d'actions guerrières : capacité à surmonter une douleur provoquée, aptitude à la chasse... En cas de succès, un rite de passage consacre l'entrée du jeune dans le monde des adultes guerriers et reproducteurs, elle-même souvent inscrite sur le corps du guerrier par des peintures, des tatouages, des scarifications, ou la circoncision.

comme le bertillonnage. On voit bien les limites scientifiques, mais surtout idéologiques, d'une science fondée sur les apparences.

Cependant, force est de constater que certains guerriers ont la «gueule de l'emploi», même si celle-ci est soigneusement entretenue (barbe des sapeurs de la Légion, barbe de trois jours des forces spéciales...). L'erreur serait bien sûr de considérer que la «gueule» fait l'emploi, alors que, selon toute vraisemblance, c'est l'emploi qui fabrique la «gueule». En effet, le corps porte sur lui l'appartenance socioculturelle et ses bigarrures.

Le support des disparités morales et sociales

Le corps serait conforme à l'ordre social, aux valeurs morales. Le prestige du rang ou de l'intellect irait de pair avec l'éclat de la beauté. Cette bipolarité est très nette dans le *Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, où la beauté physique n'est qu'une illusion momentanée obtenue par un truchement aussi amoral que la personnalité du héros, dévoilée par la révélation brutale du physique laid et avili représenté sur le portrait.

La corrélation entre caractères physiques et moraux est traditionnelle : « La beauté est un appui préférable à toutes les lettres de recommandation » (Aristote) ; « La naissance, la beauté, la bonne façon, le raisonnement, le courage, l'instruction, la douceur, la jeunesse, la libéralité et autres qualités semblables ne sont-elles pas comme les épices et le sel, qui assaisonnent un homme ? » (Shakespeare, *Troïlus et Cressida*). Outre la caricature manichéenne donnée par les familles Duquesnoy et Groseille dans le film *La vie est un long fleuve tranquille* d'Étienne Chatiliez, l'imaginaire social fourmille d'exemples de cette connexité entre le bien, le bon et le beau.

Cette relation d'euphonie entre la beauté, la bonté et l'intelligence s'exprime très souvent à propos du guerrier : l'officier est « beau », voire très beau⁴. Cette sémiologie est tout aussi exacte dans la fiction que dans la réalité, et les exemples sont innombrables : l'empereur Alexandre le Grand, le tsar généralissime de *Guerre et Paix*⁵, le Cid, Ivanhoé, d'Artagnan, Siegfried et tant d'autres. À l'opposé, le guerrier de piètre valeur morale ou de bas niveau intellectuel est présenté sous l'apparence physique de l'affreux, du rustre ou du répugnant. C'est

4. Il suffit de lire les biographies des grands chefs militaires pour constater à quel point leur beauté corporelle est idéalisée et soutient les grandes vertus morales, intellectuelles, donc guerrières, qu'ils incarnent.

5. « Le jeune et bel empereur, en uniforme de garde à cheval, avec son visage agréable, sa voix si douce et bien timbrée, ses traits rayonnants de beauté, de jeunesse, de bonheur. [...] On ne désirait qu'une chose : marcher à l'ennemi sous son commandement, car avec lui on était sûr de la victoire, et après la revue, l'assurance de vaincre était plus forte qu'après deux victoires remportées » (Léon Tolstoï, *Guerre et Paix*, livre II, chp. VIII).

le cas de l'ennemi mais aussi des chefs militaires amoraux (Attila, les généraux dictateurs...) ou de piètre valeur (Don Quichotte, le sergent Garcia de *Zorro*).

■ Instrument ou machine de guerre ?

Le propre du corps du guerrier est de devoir s'adapter aux contraintes extrêmes et aux sollicitations poussées auxquelles le métier des armes l'expose. Cet environnement professionnel le soumet à des exigences variées qui le forment et le déforment. La construction musculaire, le bodybuilding dans son sens le plus littéral sont évidents chez le sportif. Or il faut bien convenir qu'il en est de même chez le guerrier. Ainsi, par exemple, se constituent par la pratique professionnelle des masses musculaires spécifiques et des capacités corporelles d'endurance caractéristiques. Elles servent au fantassin à évoluer en milieu hostile pendant de longues périodes d'engagement opérationnel, à sauter en parachute, à franchir des cols ou à survivre dans la jungle. De même, la pratique bâtit les muscles cervicaux du pilote de chasse, lui permettant d'encaisser les accélérations, ou structure l'horloge biologique interne du marin, autorisant la vie selon le rythme des quarts. Certes le corps du guerrier ne se transforme pas toujours de façon aussi spectaculaire et étonnante que celui du sportif, mais ce processus est bel et bien présent.

Ce corps façonné s'apparente beaucoup à celui du travailleur manuel ou du sportif. Il est « travaillé » assidûment par la pratique routinière, régulière, par la répétition, au sens de l'acteur qui apprend et répète la gestuelle de son rôle. Il a incorporé tout au long de sa formation puis de sa pratique une *praxis* spécifique, un ensemble de savoir-faire distinctifs qui englobe nombre de signes procédant de ce que le langage courant nomme la « seconde nature » d'une personne : ses gestes, ses mouvements, sa façon de se tenir, de prendre les objets, de les manipuler, d'utiliser son corps, en somme de lui donner une habileté, un savoir faire, qui permet de rendre certains gestes et mouvements non pas réflexes mais quasi naturels. C'est un sens pratique que Maurice Merleau-Ponty nomme « intelligence du corps », indépendante de la conscience, de la conceptualisation et du langage⁶.

Quand ce corps les exécute, ils paraissent évidents, naturels, alors que, pour le commun, ces gestes sont complexes, l'acte demeure gauche et la réalisation impossible avec la même dextérité. La *praxis*, c'est cela. C'est le corps devenu tellement formé, imbibé par la

6. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

pratique, que le geste devient gracieux, précis, sûr, efficace, admirable. Au travailleur elle fera gagner temps et productivité, au sportif le centième de seconde permettant la victoire, au guerrier l'instant de réflexion qui lui sauvera ou lui ôtera la vie.

Le chef militaire va donc rechercher avec opiniâtreté, parce que la vie des hommes en dépend, que cette *praxis* soit la plus aboutie possible, car elle garantit l'efficacité opérationnelle de la mission et révèle la performance militaire. Le but est, pour citer L. Wacquant, que l'individu devienne « une machine intelligente, créatrice et capable de s'autoréguler tout en innovant à l'intérieur d'un registre fixe et relativement limité de mouvements en fonction du moment »⁷.

¶ Le corps, outil de performances

Le corps du militaire est un corps de performances. Si celles des grands sportifs s'expriment dans les stades, celles des soldats s'affirment dans l'engagement opérationnel, sa violence et ses fulgurances. Par rapprochement sémantique, si l'ouvrier performant fait corps avec sa machine, l'athlète avec la piste de course, le guerrier fait bien sûr « corps » avec son arme. On le lui enseigne dès ses premiers jours de formation. L'arme se moule et se coule dans la structure corporelle, jusqu'au tir, alignant vision, posture et geste déclencheur ; tout exige qu'elle devienne le prolongement du corps. Le langage courant l'a d'ailleurs bien figuré dans l'expression de « bras armé ».

Cette conception de l'homme machine remonte à Descartes, qui expose que le sujet pensant évacue le corps, source d'erreurs, trompé qu'il est par les sens. Pour lui, le corps est un objet qui relève de la mécanique, dirigé par l'intellect de nature divine : « Comme une horloge composée de masses et de contrepoids, je considère le corps de l'homme » (*Méditation sixième*).

¶ Outil de travail et arme principale

Cette approche fournit probablement l'explication du caractère exacerbé que prend le rapport du soldat à son corps⁸. Ce corps du

7. L. Wacquant, « Corps et âmes. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur », *Actes de recherche en sciences sociales* n°80, 1989.

8. La notion de corps instrument a été développée par Marcel Mauss, en particulier dans une communication présentée en 1934 à la Société de psychologie où il déclare : « Le premier et le plus naturel instrument de l'homme, ou plus exactement le premier et le plus naturel objet technique et, en même temps moyen technique de l'homme, c'est son corps. » Cf. Marcel Mauss, « Techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1973.

guerrier doit servir, au sens de servir la patrie, mais aussi comme outil, c'est-à-dire comme instrument principal de l'activité guerrière. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel instrument puisqu'ici le corps se fait arme, a le pouvoir de vie et de mort, contrairement au sportif auquel on ne demande que des performances physiques. En ce sens, les corps à corps des hoplites ou des poilus ne sont guère différents. Le corps du soldat, et l'acier qui le prolonge, constitue l'arme décisive jetée dans cette bataille reposant sur le contact physique.

Le corps du guerrier est aussi son instrument de survie. Loin de la sécurité relative de la vie civile, soumis à la cruauté de la guerre, s'il est une arme offensive, il est bien davantage la seule arme défensive absolue du soldat, sa planche de survie. Cette défense corporelle s'exprime de la façon la plus animale. Le corps permet la fuite qui sauve, le repli à l'abri, il porte et héberge les fonctions vitales ; dans sa globalité fonctionnelle, il protège le guerrier. Toute atteinte à son intégrité désarme (au propre comme au figuré) celui-ci et menace son existence même. Le soldat blessé, ou handicapé temporairement, ne peut plus combattre, non pas tant car il est moins capable d'exercer sa fonction agressive, mais surtout car il ne peut plus accomplir cette fonction défensive essentielle pour sa vie, primordiale pour la construction psychologique de la victoire. Si, comme le disait déjà Corneille, « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire », la réci-proque est tout aussi vraie : vaincre avec le péril de n'avoir plus la possibilité de pouvoir se défendre à cause d'un corps altéré ou débilité n'offre ni triomphe ni gloire.

Un corps façonné par la société militaire

Cette position consacrant la prédominance de l'acquis rejette la vision naturaliste de Jean-Jacques Rousseau pour qui le corps est, par définition, l'expression de l'inné, de l'état de « nature » de l'homme. Il faut bien reconnaître que si le corps est l'instrument des gestes quotidiens qui peuvent, pour certains, ressortir d'un « inné » essentiellement physiologique ou anatomique, il est surtout l'agent de nombreuses interférences interhumaines et l'exécutant de l'ensemble de la gestuelle spécifique d'une activité professionnelle, dont les codes sont acquis par la socialisation.

Le corps du guerrier intérieurise la culture militaire qui l'a façonnée et l'exprime à son tour par un langage corporel qui lui est propre. Ainsi, en deçà de la *praxis* dédiée aux gestes professionnels, naît un *habitus* corporel se manifestant sous la forme d'un ensemble de signes permettant de reconnaître le guerrier.

Si, en médecine, le vocable *habitus* désigne l'apparence générale du corps comme le reflet de l'état de santé d'un individu, pour le propos, il se définit par l'apparence générale du corps comme reflet de l'appartenance sociale, guerrière, de l'individu. Cet *habitus* se distingue nettement des apparences du corps et des langages qu'il véhicule : habillement, marques sur le corps (cicatrices, tatouages), puisqu'il s'exprime autrement. En effet, au-delà de la nature innée du corps biologique, se révèle par les gestes les plus routiniers un savoir-être témoignant de cette « seconde nature » issue de la construction culturelle.

L'exemple de la danseuse étoile est à cet égard très intéressant. Son corps (musculaire) est certes modelé, façonné comme l'est celui du sportif ; elle possède une *praxis* (gestes professionnels) qui s'exprime dans le ballet. Mais ce qui est en jeu ici, ce n'est pas ce corps-là. C'est celui qui s'exprime par les moindres faits et gestes, y compris, et surtout, les plus banals, forme complexe de socialité qui exsude l'appartenance à la collectivité très restreinte des professionnels de la danse. C'est une strate supérieure de la construction sociale du corps, au-delà de l'organe, qui se révèle dans les fonctionnalités corporelles. Les gestes, les attitudes, les expressions, la démarche, le port de tête, le regard, tout devient expression du langage culturel de la danse chez la danseuse étoile et du langage militaire chez le guerrier.

Cet *habitus* du guerrier est très original. Au temps de la conscription, il était si net qu'il faisait immanquablement reconnaître le « bidasse » parmi un groupe de jeunes gens. Aujourd'hui, il constitue une sorte de carte d'identité sociale, porteuse d'un pouvoir fort de conviction, voire de dissuasion. C'est ce que le langage courant militaire nomme la « tenue » (au sens de savoir-être) et le comportement qui se doivent d'être exemplaires : « Une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime » (Bossuet, *Oraison funèbre de Louis de Bourbon*). Si le commandement insiste tant sur cet aspect, c'est qu'il en connaît le pouvoir social et les effets dévastateurs quand il n'est pas respecté. Une grande part du prestige guerrier de certaines forces, outre leurs faits d'armes avérés, repose, on le sait bien, sur cet *habitus* guerrier construit autour d'une tenue vestimentaire irréprochable, d'un corps entretenu, maîtrisé, performant, d'un comportement social irréprochable...

Cet *habitus* et l'ensemble de la gestuelle qui s'y attache résultent d'un long apprentissage, mais ils apparaissent comme d'essence naturelle. Pour le guerrier comme pour la danseuse étoile, ils reposent sur la précision, la rigueur, la justesse, l'efficacité, la cohérence... Au final, chez eux deux, le corps cristallise l'expression d'un langage social donné, vise performance et excellence, agit comme marqueur très puissant de l'appartenance au groupe social.

Pour parcourir le cheminement qui le mènera d'un état naturel à un langage culturel, la formation de ce corps « social » est indispensable. Elle n'est possible que par la conformité à des savoirs et à des valeurs culturelles⁹.

Un des premiers processus est celui que Michel Foucault nommait la « microphysique du pouvoir » ou « le biopouvoir »¹⁰. Pour lui, outre l'école et l'hôpital, la formation de ce corps passe par le système militaire. La société militaire, l'organisation sociale des « guerriers » produit en effet des normes corporelles, exerce une surveillance continue et systématique sur les corps, et, plus loin encore, supervise les exercices physiques ainsi que les instructions militaires. Cet assujettissement¹¹ se retrouve dans les alignements, dans les aspects esthétiques de l'uniforme et de l'ordre serré, mais également dans toutes les formes de discipline imposées au corps (physiques, vestimentaires, gestuelles, d'expression orale.). Ainsi, dans le corps social militaire, à chaque corps guerrier est assignée (affectée) une place définie où celui-ci est soumis à un contrôle incessant. La discipline du corps est une discipline d'intériorisation de la contrainte. Le corps « marche au pas, en cadence », il est imprégné de rigueur et de droiture physique et morale.

Le corps du soldat est droit (pas seulement par le garde-à-vous), regarde loin et, ce faisant, affiche la droiture morale et la vision « juste » des choses. Il s'agit donc pleinement d'un processus de contrainte et de mise aux normes visant à la maîtrise des corps, donc des esprits, et garantissant la cohésion nécessaire au combat. Tous les grands rites militaires ont cette fonction d'acquisition des valeurs collectives indispensables « pour le bien du service, l'exécution des règlements militaires, l'observation des lois et le succès des armes de la France »¹².

Preuve en est donnée par les efforts de démilitarisation du corps dès que celui-ci quitte l'environnement militaire, afin de le rendre « soluble » dans la société générale lors des permissions, des quartiers libres ou du retour définitif à la vie civile. Cette démilitarisation a très souvent un caractère ostentatoire, forcé ou feint quand il s'agit d'une activité de détente « sur ordre », les codes corporels et sociaux

^{9.} Il est amusant ici de s'autoriser une courte digression sur l'expression française de « corps constitués » omniprésente dans tous les discours officiels. La fabrication d'un corps social donné (statutaire, diplomatique, professoral, préfectoral...) exige des normes intellectuelles et culturelles mais implique également la constitution d'un corps physique avec une *praxis* et un *habitus* donnés, marqueurs autorisant l'identification sociale des membres de ces corps constitués.

^{10.} Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

^{11.} « Le corps ne devient force utile que s'il est à la fois corps productif et corps assujetti » (Michel Foucault, *Surveiller et punir*, p. 160).

^{12.} Philippe Masson, *L'Homme en guerre. 1901-2001*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997, pp. 127-143.

sous-jacents sont si puissants qu'ils parviennent à émerger à tout moment lors de ces activités qui visent à sortir le guerrier de son environnement professionnel alors qu'elles le maintiennent en fait sous une même contrainte corporelle. Tenue, gestes, langage sont peut-être davantage contrôlés et observés hors service, car les risques de dérapage y sont plus grands et que les personnalités se révèlent alors plus facilement.

Ce constat d'un façonnage systématisé du corps par un système social fut l'un des arguments étayant la vision sociopolitique de Karl Marx, pour qui les conditions de travail font et défont les corps dans le même processus d'aliénation que celui qu'il décrit pour le prolétaire dans la société industrielle. Selon cette même rhétorique, le corps du militaire devient outil du « travail » guerrier mais en est aussi le produit : il a une finalité utilitaire pour cette même société (militaire) qui l'a façonné.

Au-delà de cette vision politique datée, il est intéressant de s'étendre sur le modelage du corps par l'activité professionnelle. Outre la pratique, comparable à celle de l'entraînement du sportif, de séquences physiques destinées à créer des possibles ou à accroître une performance donnée, il existe indubitablement une dimension de répétition, de contrainte, d'effort, de courage, de persévérance, de prise de risque, d'improvisation parfois (comme chez la danseuse étoile !), mais avant tout d'habitude et de routine. Ces procès réitérés sont aussi connus pour sécuriser l'individu. Ils expliquent peut-être la façon dont le « faire corps avec la machine » du militaire se traduit aussi par un fort sentiment de sécurité, de confiance et de propriété dans « son » cockpit, « son » poste dans le blindé ou « son » siège à la passerelle et même « sa » place dans le groupe de combat, ce dernier étant ici conçu comme système d'arme et non comme groupe social. Ce registre permet également de comprendre pourquoi, si souvent, le corps « guerrier » privé de son environnement militaire s'aliène lors de son retour à la vie civile, s'épuise, se vide et se dénature, voire meurt symboliquement quand arrive la retraite.

D'autres mécanismes coexistent pour ce modelage : incorporation, incarnation, intextuation. Celui de l'incorporation est bien connu grâce aux travaux de Pierre Bourdieu¹³ – on notera la métonymie avec l'incorporation des jeunes recrues dans les forces. Il s'agit de l'insertion dans le corps de savoirs corporels appartenant à un groupe social donné. L'enjeu du propos est d'envisager ici comment la société militaire incorpore dans un corps « civil » les éléments qui en feront un corps « guerrier », et cela au-delà des signifiants externes que sont par

13. Pierre Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

exemple l'habillement, les modes de communication ou les concepts voisins que sont assimilation et acculturation.

La danse classique a donné l'un des substrats sur lesquels cette théorie s'est développée. L'incorporation n'est pas assimilation de conduites corporelles, elle est modification des dynamiques du corps par des savoirs corporels qui lui sont imposés, puis « naturalisés ». Il est patent qu'une telle action menée sur un corps qui n'aurait aucune disposition naturelle serait vouée à l'échec. Mais sur le terreau normé et sélectionné d'un petit rat d'opéra ou d'une jeune recrue au SIGY-COP favorable, la greffe prend. Bientôt, la pratique et la répétition de ces nouveaux savoirs vont se révéler « naturels ». La réussite finale de l'entreprise passe par la collectivisation du processus et par une formation pédagogique exigeant l'engagement total du corps de l'individu. Ainsi une âme professionnelle est donnée au corps ; on est « engagé corps et âme ».

Enfin, les processus d'incarnation et d'intextuation sont l'expression du pouvoir de la société sur le corps. La norme sociale s'inscrit dans le corps et sur la peau (y compris par le texte inscrit sur la peau¹⁴), mais évidemment davantage au travers du langage verbal et de l'écriture (geste s'il en est), dans la corporalité individuelle¹⁵.

Ce marquage social du corps, structurant la différence entre « nous » et « eux », est pratiqué dans de très nombreuses sociétés tribales ou ancestrales sous forme de peintures, de scarifications, de tatouages, de mutilations ou de contraintes corporelles (colliers birmans, petits pieds chinois...). Le marquage social du guerrier est tout aussi flagrant, même s'il est moins exubérant que dans ces sociétés et s'il utilise d'autres moyens.

Les extensions du corps guerrier

Le panorama du corps instrument serait incomplet si l'on n'évoquait tous les extenseurs donnés à cet appareil et les capteurs qui amplifient ou suppléent les capacités sensorielles et corporelles reçues de la nature.

Le guerrier d'aujourd'hui n'est plus ce combattant primitif nu ne faisant confiance qu'à ses sens pour évoluer dans le combat qu'il s'apprétrait à vivre. Outre son équipement vestimentaire, il est désormais bardé de nombreux senseurs étendant ses capacités de perception. En

¹⁴. Une forme d'intextuation caricaturale existe dans la chanson *Mon Légionnaire*. Le signifiant social est écrit sur le corps : « Son cou portait "pas vu, pas pris". Sur son cœur on lisait "Personne". Sur son bras droit un mot : "Raisonne" ».

¹⁵. La figure du scribe accroupi est à cet égard un raccourci exemplaire. Le corps a ici incorporé (et révèle) le statut social de celui qui écrit.

sus de flots d'informations diverses, l'écran, omniprésent, lui permet de visualiser la terre entière, l'oreillette lui autorise le contact permanent avec ses chefs, amplifie les signaux sonores, la vision nocturne lui est acquise... Tous ces extenseurs de capacités corporelles, et on ne parlera volontairement pas ici des exosquelettes ou autres technologies amplifiant la productivité musculaire, modifient complètement le rapport du guerrier avec son environnement. Si jadis un parallèle pouvait être fait avec le chasseur qui ressent et flaire le terrain comme l'animal qu'il traque, aujourd'hui il faut constater que la technique tend à supplanter le ressenti sensoriel et corporel dans l'appréciation de la situation guerrière. Le guerrier se trouve dans une situation bien étrange, à la fois isolé de ses plus proches camarades, de son groupe de combat, mais en relation étroite avec sa hiérarchie et les états-majors opérationnels qui le téléguident. Cette tendance atomise le groupe de combat, sur-responsabilise le combattant devenu simple agent de mise en œuvre d'une technologie complexe le reliant à des centres de décisions abstraits, dénature le corps cantonné au rôle de porteur de technologies embarquées, scotomisant dangereusement la réalité.

À l'opposé de cette tendance techniciste, on assiste à un retour aux valeurs « fondamentales » et à la « rusticité », non pas tant pour accroître la performance brute au combat, mais plutôt pour rendre au corps du guerrier ses capacités vitales, émiettées au profit de la machine.

Dématérialisation et rematérialisation

En parallèle des progrès de l'intelligence artificielle, le corps évolue vers le virtuel, l'immatériel, se résume à un maillon d'une chaîne numérique (drones, navires à faible équipage, nouvelle artillerie entièrement automatisée et numérisée, système Félin). Cette vision prométhéenne de la guerre donne l'intelligence aux machines et aux robots, et prive de son corps le guerrier réduit à un index déclenchant un clic de souris ordonné par une autorité invisible. Le corps devient machine, système d'arme.

Il n'est dès lors pas surprenant que le corps du guerrier soit l'objet de toutes les attentions ainsi que l'enjeu de cycles de formation et d'entraînement très rigoureux et normés. De même son équipement et les extenseurs de capacités physiques font l'objet de programmes de développement débouchant sur la réalisation de matériels individuels de plus en plus nombreux, sophistiqués, complexes et lourds malgré leur miniaturisation.

Cependant, le corps redevient dans le même temps le cœur de la réalité guerrière : blessures et décès sont le lot des nouvelles formes de

conflictualités. La performance physique devient vitale. Elle est imposée par les nouveaux modes d'action opérationnelle, mais surtout par la charge, en croissance exponentielle, constituée par les nouveaux équipements imposés au guerrier contemporain (quarante kilos pour les OMLT¹⁶).

Ceci explique que le corps du soldat soit soumis à un entraînement douloureux, proche du martyre lors de certaines séances d'aguerrissement, exercé à la surveillance du poids, de l'alimentation, rompu à l'hygiène de vie en général, au fait des questions de santé afin d'éviter les blessures d'entraînement qui handicaperait trop gravement, et surtout lui ôteraient le statut de guerrier si elles devaient perdurer. Il s'agit bien, comme pour la danseuse étoile, de gérer le « capital corps » et de trouver l'équilibre entre l'excès de préparation, situation trop consommatrice d'énergie qui détourne de la finalité opérationnelle, et le défaut de préparation qui accroît les risques de défaillances corporelles lors de l'engagement.

Cette place du corps chez le guerrier est dès lors éminemment paradoxale. S'il semble être à bien des égards un des pivots, voire le pivot de l'activité, donc à ce titre magnifié, exalté, préparé, entretenu et amélioré, il est également martyrisé et parfois méprisé. L'expression de ce mépris prend le plus souvent le visage de la douleur revendiquée comme la marque d'un obstacle à dépasser, à franchir, comme l'attestation objective d'un travail musculaire bien effectué, ou encore comme objet de rédemption.

La tendance à rechercher le corps guerrier idéal, dont l'iconographie hollywoodienne donne hélas trop de stéréotypes dévastateurs, entraîne en fait une mortification incessante du guerrier fréquemment exacerbée dans les premières périodes de formation au combat, ou durant les stages de survie, connus pour jouer en permanence avec les limites physiques du corps.

Cette exploitation forcenée du corps, adossée au pouvoir qu'il confère, génère des comportements de recherche artificielle de l'accroissement de la performance. La fréquentation de plus en plus assidue des salles de musculation procède pour l'essentiel de cette logique funeste. On notera au passage l'évolution des sports militaires. Traditionnellement, ils mettaient en œuvre une certaine puissance physique, mais surtout une *praxis* détenue par des « maîtres » et un *habitus* militaire fort. C'était l'époque où escrime, équitation et tir marquaient encore l'appartenance sociale du guerrier, souvent issu de l'aristocratie. La tenue était soignée, l'activité (on ne disait pas sport) pratiquée en salle d'armes ou au manège, avec une étiquette toute

16. Operational Mentoring Liaison Teams, en mission en Afghanistan.

militaire. Aujourd’hui, la course à pied, les sports collectifs comme le rugby ou le football et la musculation, bien sûr, témoignent à n’en pas douter de la démocratisation des armées, de la fin d’un modèle élitaire et probablement d’une volonté intense de lien avec la nation par des confrontations sportives désormais partagées. Ce corps guerrier, normé, suréquipé, réintégré par la masse musculaire et l’effort physique rédempteur se veut aussi affirmation d’un pouvoir.

Le corps est instrument et enjeu de pouvoir

Il est habituel que le corps exprime la performance guerrière. L’endurance physique, les qualités musculaires, la morphologie, tout devient, au travers du corps physique, de sa *praxis* et de son *habitus*, expression symbolique de cette puissance combattante. Ce n’est pas pour rien que les mannequins militaires présentés dans les cours européennes du XVII^e siècle étaient surdimensionnés pour impressionner l’ennemi potentiel, ou que Frédéric Ier de Prusse n’enrôlait dans la Postdamer Riesengarde que des soldats de six pouces prussiens (1,88 mètre) minimum¹⁷.

Comme le sportif, le soldat d’aujourd’hui recherche l’amélioration de la performance. Outre la réalité opérationnelle, qui fait porter au fantassin un équipement exigeant de lui une réelle prouesse physique, les concours et autres compétitions militaires mêlant à la fois compétitivité physique et capacités militaires pures (tir, topographie, franchissement d’obstacles...) sont là pour témoigner de l’importance symbolique d’une force militaire qui est également « force » physique, et de l’aura de prestige militaire, et non sportif, qui découle d’une victoire dans ce type de compétition.

Dans cette prise de pouvoir du corps entrent naturellement toutes les ritualisations sociales qui expriment la suprématie physique. L’uniforme en est le prototype, mais également toute une panoplie d’accessoires, de marques et de signes divers, qui contribuent à l’expression de cette puissance corporelle guerrière. Loin de l’anecdote, la place manque ici pour développer, par exemple, la place du poil chez le guerrier (et chez la guerrière !) comme expression corporelle sociale, code d’appartenance à un groupe et affichage d’un pouvoir proportionné à la présence ou à l’absence de tel attribut pileux, de sa longueur, de son arrangement et de sa coexistence avec d’autres marques corporelles. L’histoire de Samson et Dalila illustre à merveille cet ancrage symbolique.

17. Ralf Fuhrmans, *Die Langen Kerls. Die preussische Riesengarde, 1675-1713*, Berlin, Zughaus Verlag, 2007.

Dans le champ social de l'expression du pouvoir par le corps entre bien sûr la complexe question de la féminisation des armées. Quoi de plus simple, en effet, que de dénier la capacité guerrière des femmes au nom de motifs physiques. « C'est trop lourd, trop physique », « elles ne tiendront pas », « elles sont trop faibles » sont des poncifs tellement rebattus. On comprendra que ce sujet à lui seul exige d'autres développements.

De même manque l'espace pour une analyse des rites corporels guerriers dans les relations sociales quotidiennes internes ou publiques. L'exemple le plus trivial en est le contact interpersonnel symbolisé par le salut, si différent dans son expression et, ce qui compte ici, sa gestuelle, entre soldats et entre civils. Les rites corporels de la toilette, de la douche, du sommeil, des soins au corps avant ou après ses sollicitations appartiennent à ce passionnant champ d'exploration du corps guerrier qui ne sera pas développé ici.

Enfin, comment évoquer les rapports de pouvoir qu'entretient le corps sans mentionner, très brièvement, le pouvoir sexuel ? Le corps guerrier est depuis toujours instrument et enjeu de ce pouvoir. Éros et Thanatos sont connus pour leurs rapports ambivalents, et le corps masculin a longtemps porté l'emblème d'une domination sexiste. Dans la guerre du passé, le corps est enjeu de pouvoir quand il s'agit de celui des femmes violées, acte aggravant et consacrant la défaite des vaincus. Il est instrument quand le corps masculin des lices victorieuses sert à ces crimes. Le corps détruit, anéanti, blessé ou nié est enjeu de pouvoir dans tous les génocides évidemment, mais également par le mécanisme du prisonnier qui soustrait des corps guerriers au champ de bataille. Il n'est pas surprenant que la nudité et l'asexualisation réelle ou symbolique des corps vaincus, prisonniers ou dominés soient si souvent utilisées comme expression de cette prise de pouvoir.

Sur un mode plus léger, l'imaginaire social regorge d'exemples mettant en scène les rapports entre puissance sexuelle et guerrière. Dans les expressions salaces des chansons paillardes (« Prendre à la hussarde ») et de leur univers, le corps du guerrier est synonyme de grande puissance sexuelle. Instrument sexuel, il a été magnifié par la culture, depuis les sculptures grecques jusqu'à la chanson *Mon Légionnaire* de Marie Dubas¹⁸. Le cinéma et la littérature ont offert nombre de personnages de guerriers dont la puissance au combat n'avait d'égal que le magnétisme érotique qu'ils dégageaient. Cette métaphore sexuelle du corps guerrier s'exprime encore par les nombreuses transgressions dont il fait l'objet : mode « kaki », usage

¹⁸. Les paroles de cette chanson, écrite en 1936, sont de Raymond Asso, lui-même ancien légionnaire, auteur également du *Fanion de la Légion*, textes où le corps du guerrier est omniprésent.

répandu de la tenue de combat ou d'accessoires apparentés chez les adolescents, accoutrement militaire de chanteurs tels ceux du groupe Village People.

¶ Quel corps pour le guerrier de demain ?

L'individualisme, ou au contraire les tentatives holistes des pseudo tribus¹⁹ qui émergent dans nos sociétés mondialisées, le retour de la violence²⁰ comme fait social, la confrontation continue à des « corps » différents, le corps marchandisé des publicitaires, la symbolique édulcorée et politiquement correcte d'un imaginaire dont le sens est véhiculé par des superproductions nord-américaines sont quelques exemples des facteurs qui viennent s'entrechoquer dans les processus sociaux agissant sur le corps du guerrier.

Il n'est pas à douter que la tension relative entre dématérialisation numérique et reprise en possession du corps ne s'exprime avec moins de profondeur dans le corps social militaire que dans la société civile. Il semble convenable de scruter désormais avec une attention accrue la prise en compte du corps dans les grandes structures sociales rétrices de sens : l'école, les associations sportives, les groupes politiques ou culturels et les médias. Ces lieux recèlent les clés des transformations que devra mettre en œuvre l'institution militaire afin que le corps du soldat demeure un corps guerrier. ▶

19. Michel Maffesoli, *Le Temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988.

20. Michel Maffesoli, *La Part du diable*, Paris, Flammarion, 2002, et *Essai sur la violence banale et fondatrice*, Paris, CNRS éditions, 2009.

PIERRE-JOSEPH GIVRE

« DRESSER » LES CORPS

La perception du militaire dans la société civile est souvent associée à la symbolique du corps, en particulier à travers le port de l'uniforme. Dans le conscient et l'inconscient collectif, cette image recèle des ambiguïtés portées par l'histoire et les évolutions parfois divergentes des sphères civiles et militaires.

La représentation du corps peut être appréhendée d'au moins deux manières diamétralement opposées, qu'il illustre le terme de « dressage ». Le corps du soldat est en effet l'expression vivante de l'engagement ultime d'une société. Il est porteur de ses valeurs les plus précieuses, dont il est le miroir en positif ou en négatif lorsqu'il exhibe les stigmates de leur mise en œuvre. La mort du guerrier sur le champ de bataille peut être célébrée comme la marque de la vertu la plus noble d'une nation déterminée à lutter pour sa liberté. Elle peut aussi être considérée comme un sacrifice inutile. De la même manière, le corps meurtri et sculpté par les rigueurs de l'entraînement exprime aussi bien la nécessité de l'aguerrissement pour affronter les extrémités de la guerre que sa futilité dans un contexte où les forces matérielles et technologiques remplacent progressivement les masses humaines. Enfin, le corps à la parade, fier et impassible, parfaitement tenu, incarne la force légitime du peuple dont les militaires sont les dépositaires. Mais il peut aussi être considéré comme le symbole de l'aliénation de l'individu par une organisation totalitaire.

Si le concept de « dressage », ou de « maîtrise » du corps a été un temps marginalisé et déconsidéré sous le double effet du rejet par la société de certaines valeurs incarnées par l'image du corps du soldat et d'un processus de mutation interne à l'institution militaire, il retrouve aujourd'hui un intérêt professionnel marqué dans les guerres irrégulières, tout en favorisant l'émancipation globale des individus.

Anéanti, broyé, mutilé par le déchaînement de violence, le corps du soldat, loin de porter des valeurs positives, révèle au XX^e siècle l'horreur absolue incarnée par la guerre. Le rejet de celle-ci provoque par induction celui du corps guerrier, témoin gênant de l'indicible et expression ultime de la responsabilité humaine dans la mort de millions d'êtres. Pourtant, avant la Première Guerre mondiale, le « dressage » du corps fut une référence en France, participant du devoir civique. Pilier de l'instruction chez les militaires, l'éducation morale et physique se diffusa au sein des autres institutions de la III^e République pour préparer la revanche de 1870. L'hécatombe des deux guerres mondiales et l'émergence concomitante en Europe de

l’Ouest de sociétés libérales et matérialistes, consuméristes et hédonistes, écorneront cependant profondément le mythe du soldat et de sa représentation corporelle.

Pendant l’entre-deux-guerres, la compassion à l’égard du poilu « victimisé » prend peu à peu le pas sur la célébration de son courage victorieux. L’idée du sacrifice inutile de la « piétaille » s’installe dans les esprits. La Seconde Guerre mondiale est d’abord une défaite morale pour l’école militaire française encore largement imprégnée de la doctrine qui a fondé le succès en 1918 et d’une société qui refuse inconsciemment de renouveler l’expérience meurtrière. La victoire des forces matérielles est une divine surprise, mais elle éclipse le rôle du soldat nouveau dont les qualités morales ont pourtant contribué à la défaite allemande. Les guerres de décolonisation réhabilitent provisoirement les vertus physiques et morales. En Indochine ou en Algérie, le soldat français fait valoir l’importance de la préparation des corps et de l’esprit pour rivaliser avec son adversaire dans la jungle ou les djebels. Cependant, cette résurgence n’est que passagère. Le contexte politique et sociétal est défavorable à la poursuite de ces campagnes. Il marque la fin d’une époque, d’un style de guerre et de guerrier, alors que la priorité est donnée à la défense de l’Europe face à la puissance conventionnelle soviétique. Le processus de mutation paraît alors irréversible, même si, à contre-courant, le mythe des guerres contre-révolutionnaires et du soldat, parachutiste ou légionnaire, fantassin d’élite, combattant à pied, avec des moyens matériels limités, va persister durablement au sein de l’armée française. Or ces références apparaissent progressivement décalées, non seulement du domaine des affaires militaires, mais également des évolutions d’une société libérale et « progressiste » engagée dans la modernité. L’expression « dresser » les corps prend alors une connotation plutôt péjorative pour une minorité active et influente de l’opinion. La relation entre le chef et ses soldats est assimilée à une relation de dominant à dominés. L’entraînement difficile, l’ordre serré ou le cérémonial militaire sont apparentés à des méthodes de soumission de l’individu à l’arbitraire institutionnel.

Cette ambiguïté a été longtemps entretenue à travers une lecture idéologique du fait militaire, exacerbée par l’exploitation de dérives internes limitées mais parfois symptomatiques. Au lieu d’incarner les vertus profondes et les plus nobles de l’état militaire, le corps, désincarné et « robotisé », était devenu le symbole d’un système potentiellement liberticide. L’institution militaire, et plus particulièrement l’armée de terre, semblait alors demeurer réfractaire tout à la fois à la modernité politique et à la modernité technique. Celles-ci devaient promouvoir un homme nouveau dans la société civile ;

comment se pouvait-il que l'armée le refusât alors qu'elle prétendait faire de l'homme le cœur de son système ?

Dans les années 1980, la révolution dans les affaires militaires semble définitivement permettre aux armées de tourner la page. Le « dressage » des corps, condamné moralement par l'histoire puis par les idéologies dominantes, est alors remis en cause au sein même des forces armées par les tenants de la Transformation. Importé des États-Unis, le « miracle » techniciste doit permettre de conduire la guerre à distance de sécurité pour ses propres combattants, en nombre réduit, surprotégés dans leurs blindés et remplacés par des vecteurs technologiques. Les exigences morales de nos sociétés postmodernes, illustrées par le concept de « zéro mort », rejoignent alors les intérêts économiques des industriels de la défense et ceux des élites militaires persuadés d'avoir trouvé la solution miracle aux frictions et au brouillard de la guerre. La trinité de Clausewitz – le peuple, l'armée et le gouvernement – est enfin réunie « harmonieusement » autour d'une même logique de moyens et de finalité. L'esprit a pris le pas sur la chair, la raison et le positivisme sur la philosophie de la guerre... L'aguerrissement physique n'est plus une priorité : le combattant étant embarqué, il n'a plus à se déplacer sur de longues distances, ni à porter des charges lourdes, elles-mêmes transportées par son véhicule.

De la même façon, la nécessité de l'aguerrissement moral s'estompe dans la mesure où le contact physique, le corps à corps entre les adversaires, devient hautement improbable en raison du progrès technologique permettant de repérer puis de neutraliser l'adversaire à distance. La confrontation directe d'homme à homme, les yeux dans les yeux, est l'exception pour les forces régulières, au moins en France, réservée, dans la plus grande discrétion, aux forces spéciales. « Dresser » les corps devient un anachronisme. Sa nécessité militaire n'étant plus avérée, persister dans cette voie peut être considéré, au mieux comme la survivance de traditions obsolètes d'une institution incapable d'entrer dans la modernité stratégique et politique, au pire, comme la confirmation de son caractère définitivement « réactionnaire ».

Or la réalité s'est chargée de démentir ceux qui parmi les militaires, les décideurs et les penseurs avaient anticipé la fin de l'histoire et décreté la caducité du « dressage » du corps. De la même manière, il s'agit aujourd'hui de repréciser le sens et l'importance que l'on donne au corps pour découvrir que, loin d'être passif et dissociable de l'esprit, son « dressage » permet à l'individu de transcender la dimension profane et d'affronter les « extrêmes » de la guerre.

En 1991 en Irak, en 2002 en Afghanistan, puis de nouveau en Irak en 2003, la guerre conduite selon les principes de la Transformation

fut un succès militaire éclatant, illustrant, croyait-on, la pertinence du concept de guerre propre, c'est-à-dire de la limitation très stricte des pertes alliées à un niveau recevable par l'opinion publique occidentale. Mais 2003, année de l'écrasement de l'armée irakienne et du régime de Saddam Hussein, fut aussi celle de la révélation que la guerre, loin d'être modélisable, était par essence un « caméléon » insaisissable dont la composante sociale et humaine était centrale.

Le retour à une forme de guerre dite « irrégulière » redonne toute son importance au « dressage » du corps au combat. Certaines unités ne l'avaient pas totalement perdu de vue mais s'étaient heurtées aux impératifs de la mécanisation systématique des forces terrestres : les chasseurs alpins, parce qu'évoluant en permanence en montagne, terrain par excellence de l'effort physique et du dépassement de soi, les parachutistes, imprégnés du mythe de Bigeard en Algérie, les légionnaires et les marsouins, marqués par les campagnes d'Indochine au cœur de la jungle et des rizières ou servant outre-mer sur des terres inhospitalières, et, à un degré moindre, les autres unités d'infanterie. Dorénavant, la guerre irrégulière qui s'est substituée au modèle de la guerre conventionnelle, se déroule au milieu des populations et sur des terrains, dans les montagnes et en ville pour ce qui concerne l'Afghanistan, ne permettant plus de combattre exclusivement à distance et sous blindage. Ainsi que le colonel Trinquier avait pu l'écrire en référence alors aux opérations en Algérie : « La rébellion a choisi un champ de bataille inaccessible aux moyens lourds et rapides de l'armée. Celle-ci perdra le bénéfice d'un armement moderne, elle devra combattre à pied dans les conditions identiques à celles des guérilleros¹. »

Mais la parenthèse positiviste fut une illusion dramatique que les Américains ont payé par près de quatre mille morts et dix-huit mille blessés en Irak. Nous sommes loin du « zéro mort » et de la banalisation du fait militaire, devenu un acte technique transposable en toutes circonstances. La nature profonde de la guerre, son humanité que Sun Tzu avait traduite comme le « siège de la vie et de la mort, la voie qui mène à la survie ou à l'anéantissement », a ressurgi avec une extrême brutalité. Il nous a fallu réapprendre ce qu'était la guerre, ses ressorts et les vertus attendues des soldats chargés de la faire. L'ordinateur et la technologie demeuraient indispensables, mais au lieu d'être la solution, ils redevenaient un moyen au service du soldat, acteur décisif de l'action guerrière, expression paroxysmique des rapports humains.

Cependant, au-delà du rapport à la technologie, à la force matérielle, à la politique ou à la société, le concept de « dressage » du corps

1. Roger Trinquier, *La Guerre*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 155.

révèle sa véritable dimension à travers l'exploration de la dimension humaine de la guerre. Clausewitz a résumé les caractéristiques principales de l'état de guerre et les vertus qui doivent en découler de la manière suivante : « Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur les quatre composantes qui constituent l'atmosphère de guerre, à savoir le danger, l'effort physique, l'incertitude et le hasard, on comprend sans peine qu'il faut une grande force morale et physique pour avancer avec quelque garantie de sécurité et de succès dans cet élément déconcertant ; selon les différentes modifications dues aux changements de circonstances, les narrateurs et les chroniqueurs militaires qualifient cette force d'énergie, de fermeté, de persévérance, de force de caractère et d'esprit². » Ainsi, l'*« atmosphère de guerre »* n'est comparable à aucune autre parce que le corps humain y est exposé à des tensions extrêmes et à la mort qui rôde.

Ces tensions s'expriment tout à la fois à travers la fatigue physique engendrée par les conditions de vie précaires, la rusticité ou les déplacements à pied sur de longues distances. En Afghanistan, les soldats français opèrent plusieurs jours durant sur un terrain escarpé, par des températures extrêmes et avec plus de quarante kilos d'équipement sur le dos. Par ailleurs, ils évoluent dans un environnement incertain et dangereux. Le même paysan afghan cultivant son champ un jour et saluant les soldats alliés peut, quelques minutes après le passage d'une patrouille, se transformer en un insurgé déterminé à tuer. De la même façon, mines et IED (engins explosifs improvisés) sont autant de pièges permanents et difficilement détectables. Ce climat d'insécurité générateur de stress et le défi physique imposé par les conditions de la manœuvre expliquent prosaïquement pourquoi chaque soldat doit « maîtriser » son corps avant d'être engagé au combat.

« Dresser » son corps, c'est donc travailler son endurance et répéter inlassablement certains gestes qui deviendront réflexes afin de gagner la confiance qui permet de survivre et de vaincre. La volonté, la force d'âme, n'est rien sans entraînement physique. Celui-ci génère la supériorité morale indispensable pour provoquer la *« dépression »* morale chez l'adversaire et son affaiblissement irrémédiable. En outre, cette confiance obtenue par le *« dressage »* protège le soldat contre les agressions psychologiques de la guerre, plus particulièrement les atteintes à l'intégrité du corps provoquées par les effets des armes ou par les comportements inhumains dont il est témoin.

Par ailleurs, l'adoption d'une posture fière, fruit de l'entraînement et de l'éducation physique sous toutes ses formes, renforce la conscience de soi et de sa propre force. Le corps miroir de l'âme

2. Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit, 1955, p. 89.

renvoie à l’adversaire et aux frères d’armes la réalité de la capacité de combat d’un soldat ou d’une unité. Le chef, plus que tout autre, en est le reflet incarné par son physique et son allure. Il doit veiller à préserver son intégrité et sa « performance » corporelle parce qu’il est regardé par ses hommes. Ses faits et gestes sont des générateurs de confiance. Cette « maîtrise » rayonnante fonde son charisme. Le corps « dressé » est ainsi une arme de la force légitime et devient un rempart contre la violence qui attaque insidieusement l’homme au plus profond de son être.

Sous de nombreux aspects, cette quête de la « maîtrise » du corps par le militaire est semblable à celle du sportif. Le goût de l’effort, l’esprit de compétition, le dépassement de soi sont des valeurs partagées qu’illustre l’expression anglo-saxonne *fighting spirit*. Pourtant, le soldat n’a pas vocation à être un super athlète ni l’athlète un soldat. Si la victoire est un objectif identique, les conditions d’obtention sont différentes. Car, pour le guerrier, il ne s’agit pas seulement de vaincre l’adversaire, mais aussi de vaincre le spectre de la mort. En ce sens, la « maîtrise du corps » revêt une dimension absolue, nécessairement absente du domaine sportif, vers laquelle la réunion des forces morales et des forces physiques, individuelles et collectives, permet de tendre.

La notion d’esprit de corps illustre cette synthèse entre l’esprit et le corps. Apanage de l’institution militaire, il révèle sa nature profonde et son caractère profondément humaniste en transcendant les clivages sociaux dominants et en offrant une alternative émancipatrice. Au culte de l’individu, il propose la dynamique collective de la diversité. L’esprit d’équipe qui unit le chef et ses soldats s’affirme dans la souffrance, dans la sueur partagée à l’entraînement et, parfois, dans le sang au combat. La communion de tous autour d’un objectif commun permet de dépasser les limites du royaume individuel pour générer une dynamique d’ensemble. Loin d’abaisser l’individu, cette dynamique peut permettre de révéler des parties de la personnalité enfouies dans les tréfonds de l’âme et du corps, et que chacun, par sa nature ou du fait des pratiques sociales, n’a pas spontanément l’opportunité d’exprimer.

Si la dynamique collective opposée à l’individualisme permet de révéler l’harmonie du corps, face au culte de l’esprit dominant, se dresse celui de la « loquacité de la chair ». Le développement du corps n’est plus alors soumis à la volonté de l’esprit. Par la culture physique poussée à l’extrême, le corps exprime sa propre logique, voire même sa propre pensée. Mishima, dans *Le Soleil et l’Acier*³, développera l’idée du corps révélateur de l’état de conscience – ouverture vers le divin – par

3. Yukio Mishima, *Le Soleil et l’Acier*, Paris, Gallimard, 1973.

la souffrance physique et de la superficialité de l'esprit « corrodé par les mots et les idées ». En donnant vie au corps, l'esprit accède en quelque sorte à une autre vie. Cependant, la dictature du corps n'est pas préférable à celle de l'esprit et peut produire une véritable dépression psychologique. Elle conduira Mishima au suicide.

La philosophie des arts martiaux propose une approche plus équilibrée. Ces arts du combat combinent le développement de la force physique et mentale maîtrisée, dépolluée des affres de la passion par une démarche consciente mais strictement encadrée dans un corpus éthique et enseignée au sein d'un système hiérarchique par des maîtres.

Le « dressage », lorsqu'il est conçu en appréhendant le corps dans sa globalité de chair et d'esprit, permet finalement de découvrir des ressources vitales inaccessibles aux non-initiés qui sont sources d'épanouissement individuel et de performance professionnelle. ▶

JEAN-MICHEL MANTIN

EN UNIFORME : ÊTRE ET PARAÎTRE

« *Mon père me mena chez le tailleur chargé de faire les modèles du ministère de la Guerre et lui commanda pour moi un costume complet de housard du 1^{er}, ainsi que tous les effets d'armement et d'équipement, etc., etc. Me voilà donc militaire !... Housard !... Je ne me sentais plus de joie !... »*

« *Duroc m'avait remis une somme assez forte, destinée à renouveler mes uniformes tout à neuf, afin de paraître sur un bon pied devant le roi de Prusse, entre les mains duquel je devais remettre moi-même une lettre de l'Empereur. Vous voyez que Napoléon ne négligeait aucun détail lorsqu'il s'agissait de relever le militaire français aux yeux des étrangers. »*

Général baron de Marbot, *Mémoires*.

Être et paraître, telle est l'entrée en matière de cet article sur le corps en uniforme dont les citations du général Marbot illustrent si bien la problématique majeure. Être soldat au combat et le paraître, le cas échéant, en d'autres situations moins périlleuses, avec le supplément de vertu et d'honneur qu'amène le port d'un vêtement original...

La question de l'uniforme revêtu par le soldat comme une seconde peau qui le distingue du reste de ses concitoyens et le signale ou le dissimule à l'ennemi peut sembler, à notre époque utilitariste, relever de la seule rationalité du vêtement de travail adapté au métier des armes. En réalité, il n'en est rien, et dans une perspective historique, force est de constater la complexité d'un sujet qui, aujourd'hui encore, dans le contexte prégnant de l'interarmisation des armées, peut diviser les militaires eux-mêmes et donner lieu à des arguties techniques et esthétiques sans limites.

La richesse de la matière est étonnante : elle touche à l'art militaire et à la tactique, aux moeurs et à la psychologie, à l'histoire et aux beaux-arts – si la mode peut leur être rattachée –, à l'économie et au social, à la science et à l'industrie, à la géographie et au climat, mais peut-être surtout, pour la majorité de nos contemporains aujourd'hui coupés de la conscription, à l'imaginaire... Il ne saurait être question d'aborder tous ces aspects sans dépasser la place dévolue à cet article, aussi convient-il d'en circonscrire le cadre d'étude.

Le caractère trompeur du sens premier du vocable « uniforme » a sans doute été insuffisamment relevé, bien que la diversité des tenues militaires et de leurs accessoires ait dû attirer l'attention au-delà du seul cercle des collectionneurs. L'irrationalité du choix des tenues – plus ou moins flagrante selon les époques, mais dont la survivance du pantalon garance en 1914 et l'adoption des bandes molletières restent emblématiques – mérite d'être examinée dans une perspective plus contemporaine

mais, encore et toujours, susceptible d'étonner. Enfin, la manière même de porter l'uniforme mérite quelques considérations qui touchent à l'histoire des mentalités et aux tropismes de l'esprit militaire.

Lorsqu'au sortir de l'effroyable et confuse mêlée de la guerre de Trente Ans, l'ordonnance du 5 décembre 1666 vint pour la première fois réglementer de manière générale une retenue sur solde destinée à l'habillement des troupes de Sa Majesté, la question de l'uniforme n'est pas une entière nouveauté. Les troupes de la Maison du Roi portaient déjà une livrée par compagnie et les régiments se distinguaient par les couleurs¹ que leurs colonels-propriétaires choisissaient.

La question de l'équipement et de l'habillement des troupes est, depuis l'Antiquité, inhérente à l'existence de troupes réglées. Cependant, dès lors que le recrutement s'est démocratisé pour cesser d'être l'apanage de classes supérieures s'équipant à leurs frais – comme au temps de la Rome républicaine ou de la féodalité médiévale –, l'habillement du soldat a cessé d'être une préoccupation d'ordre privé pour relever d'un impératif collectif, tout à la fois opérationnel, logistique et esthétique...

Qu'il s'agisse de vêtir les indigents recrutés plus ou moins volontairement, d'assurer la décence de leur apparence tout au long de leur engagement, mais aussi de les identifier au combat – afin, qu'avec leurs chefs, ils le soient par le roi présent sur les champs de bataille et dispensateur de toute grâce –, les motifs de s'intéresser à l'uniforme ne manquent guère en ce milieu du XVII^e siècle guerrier. Au demeurant, à cette époque, l'habit militaire des troupes est fort peu différent du costume civil, auquel il emprunte la coupe malcommode : seuls le fourniment, les boutons métalliques et les associations de couleurs viennent véritablement « militariser » celui qui le porte.

Rapidement cependant, coquetterie aidant – que les militaires ont, dans un désir commun de séduction, en partage avec les jolies femmes² –, l'uniforme se chamarre et se différencie selon les différents corps constitutifs de l'armée royale, qu'il s'agisse des régiments français ou des régiments étrangers qui se singularisent au sein de l'armée par leurs « couleurs nationales ». L'émulation entre les colonels, le besoin tactique de reconnaître ses troupes à une époque où les transmissions se limitent aux tambours, aux trompettes et aux aides de camp chargés de porter pendant la bataille les ordres du général en chef et l'obligation de soutenir la gloire du monarque : tout concourt au développement de l'uniforme, sans véritable souci de confort et

1. Foulards ou écharpes portés en sautoir, en attendant le développement d'un habillement homogène qui, dans un premier temps, ne dépassa guère l'échelon de la compagnie.

2. « Il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme » (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*).

d'ergonomie pour le combattant mais aussi d'économie pour les finances.

Jusqu'à Solferino (24 juin 1859) au moins, il faut se souvenir que l'on va à la bataille comme à une prise d'armes, « sur son trente et un », en grande tenue et plumets au vent : déplacement en colonnes et combat en ligne, presque comme à la parade, telles étaient les conventions, à peine écornées par le génie manœuvrier du maréchal de Saxe ou de Napoléon. Sauf pour la cavalerie légère et quelques voltigeurs, il n'est guère question de se dissimuler ou de s'allonger : on combat bien en évidence, debout ou un genou à terre.

Heureuse époque pour l'intendance où tenue de sortie et tenue de combat ne faisaient qu'une seule et même dépense, donnant du travail à une armée de cousettes dans toutes les provinces de France ! Mais surtout, époque héroïque pour le soldat, lorsque la gloire des campagnes, entreprises au nom de la Liberté, allait de pair avec la splendeur des uniformes hérités de l'Ancien Régime, tels que le règlement de 1786 les avait définis³.

La paix d'Amiens (25 mars 1802), heureuse pause dans le tourbillon révolutionnaire, avait permis de préparer la constitution au camp de Boulogne, en 1805, de la meilleure et de la plus belle armée que la France eût jamais à sa disposition... Moment de grâce qui ne se retrouvera jamais plus pour l'uniformologie et la fortune des armes : c'est l'armée d'Austerlitz dont la splendeur de l'apparence, la valeur militaire et le génie du commandement ne seront jamais surpassés.

Les armées seront longues à se défaire de leur chatoiement sur les champs de bataille dont *L'Officier de chasseur de la garde impériale chargeant* peint par Géricault en 1812 reste à jamais l'emblématique figure idéalisée. L'armée de Napoléon III n'aura en effet rien à envier à celle de son oncle (certains de ses chefs ont fait leurs premières campagnes sous les ordres des maréchaux de celui-ci) : les bonnets à poils des grenadiers sont encore plus hauts, et l'armée d'Afrique naissante enrichit encore la palette des couleurs et la variété des formes, pour le plus grand bonheur de la peinture d'histoire illustrée par Meissonier et Detaille. Bonnet de police à visière (rapidement rebaptisé, selon une étymologie obscure, « képi »), fourragères, épaulettes, les exemples ne manquent pas d'accessoires au départ utilitaires et peu à peu détournés de leur fonction première pour devenir des symboles identitaires et décoratifs de l'uniforme.

Il faudra malheureusement les funestes hécatombes de l'été 1914 et du printemps 1915 pour qu'une brutale prise de conscience conduise

^{3.} Ces uniformes traverseront peu ou prou toute l'épopée révolutionnaire et napoléonienne jusqu'en 1812, date d'un nouveau règlement, dit du major Bardin, qui, ironie de l'histoire, ne sera réellement mis en œuvre, avec quelques ajustements mineurs concernant la symbolique, que sous la Restauration.

à transformer l'uniforme en vêtement de combat plus discret et mieux adapté au terrain comme à la tactique nouvelle rapidement adoptée, à rebours des règlements officiels d'avant-guerre⁴. La dominante change donc, mais le besoin demeure : la distinction des unités et la reconnaissance du mérite militaire des combattants passeront désormais par d'autres moyens, plus discrets et amovibles en fonction des circonstances, le développement des insignes ou des badges et la multiplication des décorations (fourragères et médailles commémoratives).

En ce qui concerne ce qui ne s'appelait pas encore l'ergonomie des tenues de combat, l'évolution sera encore plus tardive. L'incommode bonnet à poils des grenadiers se rencontre pour la dernière fois sur les champs de bataille en 1870 et le shako lui survivra jusqu'en 1884. Il est vrai que cette même année, le règlement de manœuvre d'infanterie consacre encore des conceptions tactiques inspirées de Napoléon⁵. Quant à la capote, héritée de la tenue de campagne de la Grande Armée, à peine recoupée et virant du bleu foncé au gris de fer bleuté puis au kaki, en passant par le « bleu horizon », elle caractérisera la silhouette du combattant français jusqu'au désastre de 1940... Le pragmatisme anglo-saxon des Allemands et des Américains⁶, tardivement imité, compte parmi les sources majeures de l'évolution de la tenue de combat au cours, puis au lendemain du second conflit mondial, lors des guerres coloniales.

La conclusion qui s'impose de ce bref panorama historique est que l'uniforme suit sans l'infléchir le cours de l'histoire et l'évolution de la tactique : les loques de l'armée d'Italie ne l'empêchent pas de vaincre ; le froid saisit les armées de Napoléon comme celle de Koutouzov, ainsi que le rapporte Marbot dans ses *Mémoires* ; les conscrits de 1914 arrêtent les Allemands aux portes de Paris avec l'uniforme hérité de la défaite précédente ; il est bien difficile d'attribuer à la beauté des uniformes ou à leur inadaptation aux conditions climatiques et tactiques – en Égypte, à Austerlitz, en Russie ou sur la Marne – la cause première des éclatantes victoires ou des sévères défaites...

Jusqu'en 1914 au moins, il est possible de postuler la relative neutralité de l'uniforme sur le cours de l'histoire militaire française. Il suit

^{4.} Alors même que toutes les autres armées belligérantes avaient adopté des couleurs de fond plus discrètes : les Britanniques le kaki dès 1900, les Allemands le *feldgrau* en 1907, les Austro-Hongrois le gris-bleu (*hechtgrau*) en 1909, les Italiens le *grigioverde* en 1909 et les Russes – conséquence de la guerre russo-japonaise de 1905 – le vert-kaki en 1908... Pour l'infanterie française, la tenue de 1914 n'était cependant pas si voyante qu'on s'est plu à le répéter, puisque la longue capote gris de fer bleutée modèle 1872, relativement terne hormis ses boutons métalliques, ne laissait apparaître que vingt centimètres de pantalon garance au-dessus des guêtres... Sauf pour les officiers préférant la vareuse dont ils étaient dotés. Pour être exhaustif sur le sujet, il faut signaler les expérimentations sans lendemain par l'état-major d'une tenue « boer » gris bleu clair en 1903, beige-bleu en 1906 et d'une tenue vert « réséda », mais avec un casque léger en carton-liège, en 1911.

^{5.} Cf. Michel Goya, *La Chair et l'Acier*, Paris, Tallandier, 2004.

^{6.} En particulier la tenue modèle 41 qui sera celle du débarquement de juin 1944, avec son *field jacket* inspiré de modèles civils de sport.

la tactique sans jamais l'anticiper et, à partir du XX^e siècle, adopte peu à peu les modes imposées par les armées étrangères et les besoins tactiques... Puisque les considérations esthétiques et la fantaisie créatrice prévalent jusqu'à cette époque au sein du commandement comme de l'intendance – fidèle exécutrice des choix de celui-là – gageons cependant qu'elles ont puissamment contribué à identifier clairement l'état militaire dans la société et à orienter vers la carrière des armes quelques jeunes recrues aspirant à la gloire de leurs ainés comme l'évoque *Le Rêve d'Édouard Detaille*. Après tout, le recrutement – avec l'armement – demeure la source première de toute capacité opérationnelle...

■ Modes et tendances contemporaines...

Malgré ce qui précède – mais il faut bien essayer de dégager quelque tendance générale –, il serait faux de penser que des considérations utilitaires n'ont jamais retenu l'attention des bureaux de la Guerre pour l'équipement et l'habillement des troupes.

Au sortir de la guerre de Sept Ans (1756–1763), où la supériorité d'une armée prussienne bien commandée par Frédéric II avait fortement impressionné l'Europe, le comte de Saint-Germain, éphémère ministre de la Guerre de Louis XVI, fait adopter, en 1776, une nouvelle tenue et un fourniment à la prussienne pour l'infanterie : habit aux basques plus courtes censé favoriser les mouvements du soldat, mais qui se boutonne jusqu'en bas pour mieux le protéger des rigueurs climatiques, chapeau à quatre cornes permettant l'évacuation de l'eau de pluie, redingote pour l'hiver traduisent un souci quelque peu nouveau de confort du soldat au profit d'une meilleure efficacité opérationnelle. Cet emprunt à la Prusse est d'autant plus remarquable que durant tout le XVIII^e siècle, et à l'instar de la mode civile, la mode militaire française impose ses modèles élégants à toute l'Europe. De même au tournant de la Révolution et de l'Empire, l'adoption du frac ou de la petite tenue, vêtement simplifié sans revers de poitrine porté lors des marches et des contremarches, participe tout à la fois du besoin d'économie et d'un négligé maîtrisé allégeant la charge d'entretien pesant sur le soldat.

Plus tard, et même si son usage resta limité à l'instruction ou au service courant, l'adoption du bourgeron en toile de treillis, dont de multiples cartes postales de l'apogée de la conscription conservent le souvenir dans les cours de casernes, marque également des préoccupations purement utilitaires. Par ailleurs, les troupes coloniales furent les premières à porter, dès 1903, une tenue à la fois adaptée au climat et peu voyante couleur kaki, à l'instar d'autres armées étrangères.

La prévalence d'une ergonomie adaptée de l'uniforme ou, plus exactement désormais, de la tenue de combat qui peu à peu se distingue nettement de la tenue de sortie ou de service courant, grandit tout au long du XX^e siècle avec l'apparition de vêtements spécifiquement étudiés pour cet usage, du camouflage, de casques protecteurs et autres effets de protection individuelle. Le vêtement de combat devient l'uniforme de référence, éclipsant, dans la représentation que se font les civils des militaires, la tenue de sortie que pratiquement plus personne, sauf le légionnaire, ne porte à l'extérieur des casernes. À rebours de sa destination première à peine reconnue, il se transforme en tenue de parade avec l'apparition du concept contre-nature de « treillis de défilé », ajusté au plus près du corps et embelli de brevets, décorations et accessoires de traditions divers que tous les régiments revendiquent de leurs lointaines ascendances.

En réalité, aujourd'hui encore, et quel que soit le jugement négatif que l'on puisse porter sur certains aspects désuets des tenues d'autrefois, le besoin de singularité perdure, non seulement par rapport à l'habillement civil mais aussi au sein même de l'institution militaire, entre les armes et leurs subdivisions. Il se trouve enrichi par l'esprit de corps qui vise à cultiver l'identité propre des unités, dans une plus ou moins saine émulation s'apparentant parfois à de la surenchère. Celle-ci ne porte plus seulement sur les accessoires de tradition d'une tenue de parade. Il est frappant de constater à quel degré, pour les forces spéciales, qu'elles soient d'ailleurs policières ou militaires, la concurrence pour la singularité au service de l'efficacité opérationnelle apparaît effrénée, se nourrissant des apports successifs des uns et des autres. Pour ne s'en tenir qu'à la police, il est surprenant de voir que désormais, la moindre arrestation d'un petit délinquant cueilli au saut du lit dans son appartement donne lieu le plus souvent à une véritable opération commando conduite avec des tenues et des équipements dignes des meilleurs films d'action ou de science-fiction. Sans doute faut-il y voir l'influence des films américains qui offrent aux spectateurs des stéréotypes bien éloignés des réalités françaises, en particulier sur le style de commandement et la discipline formelle dont la rigueur hypertrophiée s'appuie toujours sur une apparence physique et vestimentaire irréprochable. Ces néophytes sont cependant excusables de ne point les discerner, alors même que les professionnels se laissent également subjuguer par leur propagande.

Toujours est-il qu'aujourd'hui, l'évolution des mentalités, avec la sacralisation de la vie et l'idéalisation de la technique, conjuguée au durcissement des combats auxquels se trouve confrontée l'armée française appelle à une évidente réévaluation des tenues de combats

et de leurs indispensables effets associés de protection individuelle. Cependant, même sur ce registre que l'on voudrait entièrement soumis à la rationalité partagée du besoin opérationnel, les différentes écoles (car on n'ose plus parler de mode pour un sujet de cette importance), trouvent encore à s'affronter entre une ligne ajustée « très près du corps » sur le modèle du treillis de défilé surpiqué des prises d'armes pour athlètes et une ligne « déstructurée et ample », sans nul doute mieux adaptée au combat moderne, dont le treillis camouflé de 1947 demeure l'archétype indémodable.

Le phénomène des marques qui accapare tant d'adolescents à la recherche de leur identité tend également à se répandre au sein des armées grâce aux salons et aux revues spécialisées ainsi qu'au *benchmarking* induit par la fraternité d'armes des forces multinationales. Formes et matières font désormais référence à des marques bientôt éponymes de nouveaux équipements... Les modèles officiels sont décriés par cela même qu'ils sont officiels. C'est une fois de plus la mise en cause de l'efficacité de la commande publique qui, quelle que soit la maîtrise technique détenue, reste assujettie aux contraintes administratives et financières.

Nul doute qu'une troupe bien habillée, armée et protégée, remarquablement soignée, convenablement nourrie et payée possède un avantage moral pour affronter un ennemi souvent soutenu par ses seules armes usuelles et ses convictions d'un autre âge. Par-delà les phénomènes de mode, il ne faut sûrement pas négliger le facteur moral que représente un équipement de qualité. L'effondrement de l'armée de 1939 est aussi celui de l'incommode capote et des bandes molletières. Le désir légitime d'être parfaitement équipé et protégé pour affronter avec un minimum de risques l'ennemi, et donc d'accroître la valeur morale d'une troupe par le surcroît de sécurité dont elle bénéficie, ne doit cependant conduire ni à une exigence démesurée impossible à satisfaire ni à une fausse assurance. Rien ne garantit jamais totalement des « surprises de la guerre » : la surprotection se paye par une moindre mobilité et le défaut de la cuirasse finit toujours par être décelé. La chevalerie d'Azincourt était sans doute la mieux équipée de la Chrétienté... Enfin, toutes les guerres, mais peut-être encore davantage les conflits modernes aujourd'hui qualifiés d'« asymétriques », ne se résolvent que par la combinaison de facteurs politiques et militaires, au sein desquels l'importance de l'équipement individuel, relativement bien prise en compte, doit être restituer à sa juste place parmi les autres éléments essentiels que représentent les effectifs, l'armement, l'entraînement et, *in fine*, le commandement.

Rigoureux dans le port de l'uniforme

Pour clore le sujet et après avoir examiné les différentes déclinaisons de l'uniforme selon les époques, il est intéressant d'observer la manière dont celui-ci est porté avec plus ou moins de fantaisie et de rigueur depuis la fin du XVIII^e siècle, époque où sa normalisation, qui correspond cependant à une extrême différenciation entre tous les régiments, apparaît achevée.

La précision remarquable des descriptions dans les ordonnances et les règlements anciens ne doit pas créer l'illusion d'une armée idéale à laquelle, selon la formule malheureuse du maréchal Lebœuf, « aucun bouton de guêtres » ne manqua jamais. L'histoire des uniformes n'est pas l'application rigoureuse des règlements. Pensant à l'épopée napoléonienne, le commandant Bucquoy, fondateur en 1920 de la Société d'étude des uniformes de France, notait en 1916 : « Il ne faut jamais dans ces questions perdre de vue : le temps mis par un règlement imprimé le 1^{er} janvier à Paris pour parvenir à une armée stationnée à l'autre bout de l'Europe ; la difficulté et souvent l'impossibilité de se procurer sur place les étoffes nécessaires à l'exécution des règlements ; la tradition des corps maintenant, malgré tous les règlements du monde, certaines parties d'uniforme ou certaines manières de les porter ; la fantaisie des colonels modifiant à leur gré tel ou tel détail d'uniforme de leur régiment, payant quelquefois de leur poche tel plumet ou telle épaullette ; la fantaisie individuelle qui poussait chacun à mettre dans sa tenue une touche personnelle ; la nécessité de guerre obligeant à user les vieux effets, à mettre tout ce qu'on trouvait sous la main, à se vêtir quelquefois de pièces d'uniformes prises sur les prisonniers (ce qui fut souvent le cas des bottes) ou dans les magasins ennemis (plumets jaunes et noirs autrichiens donnés à nos hussards), à confectionner les effets avec le drap qui vous tombait sous la main... »

La multiplicité des modèles, leur exécution plus ou moins habile par les tailleurs et les couturières de l'époque, le renouvellement précipité qu'entraînaient les pertes parfois sévères des combats ou les réorganisations administratives des unités, la fantaisie des officiers et des sous-officiers qui s'équipaient un peu à leur guise – sans toutefois atteindre le baroque absolu des extravagantes tenues de Murat –, la pénurie liée au blocus continental ou à d'autres conditions économiques : bien des contingences aboutissaient à s'écartier en pratique de la lettre des règlements.

Par ailleurs, la rigueur dans le port de l'uniforme a considérablement varié dans le temps et d'un corps à un autre. La garde impériale, cette armée dans l'armée, était à l'évidence plus soignée que les régiments de ligne et la coquetterie militaire de ses vieux soldats de

métier plus développée que celle des conscrits recrutés par nécessité et contrainte... Jusqu'à la fin du Second Empire, l'élégance militaire va de pair avec la semi-professionnalisation des armées, l'engagé pour cinq ou sept ans apparaît sans doute plus soucieux de son apparence et de son état que l'appelé de courte durée. Cette élégance conduit souvent à la fantaisie, qu'il s'agisse de pièces et d'accessoires d'uniformes pas toujours réglementaires ou, même, de la façon de porter les effets réglementaires : le port du képi sur l'oreille et légèrement en arrière, jusqu'à une époque relativement récente, n'est qu'un exemple parmi tant d'autres plus discrets.

À la fin du XIX^e siècle, avec la conscription qui multiplie les effectifs et donc le coût de réalisation des uniformes, il faut noter, en parallèle à l'« appauvrissement » des tenues, un moindre souci du détail et de la rectitude. Les photos d'époque témoignent de la bigarrure dans les cours de casernes : bourgerons, tuniques, vestes ou capotes plus ou moins boutonnées, pantalons tire-bouchonnés, chemises froissées, calots ou képis de travers ; il se dégage une impression de laisser-aller et de saleté qui traduisent sans doute une moindre fierté et l'ennui ou le dégoût de la vie militaire dont la littérature de la fin du XIX^e siècle se fait alors l'écho. Cet état de fait coïncide, il faut le noter, avec l'apparition d'un antimilitarisme militant et des comiques troupiers.

Pendant la Première Guerre mondiale, la rigueur dans l'habillement de combattants soumis en permanence à la dureté des combats et aux conditions climatiques éprouvantes de la guerre de tranchées n'est évidemment pas la préoccupation majeure du commandement malgré les distributions et le renouvellement réguliers des nouvelles tenues « horizon » par l'intendance. Et l'adoption de ces nouvelles tenues ne se fait pas sans quelques regrets chez les officiers, qu'il s'agisse de la cavalerie, des chasseurs, de l'aviation naissante ou des troupes coloniales. En 1933, le capitaine de Bournazel, revêtant sa tunique rouge des spahis, témoigne de cette attitude. Assurément puisait-il son héroïsme ailleurs que dans les magasins de l'intendance. Toujours est-il que l'entre-deux-guerres n'est pas propice à la fierté du port d'un uniforme qui se fige dans sa coupe héritée de la der des ders, alors même que la première armée du monde n'arrive pas à moderniser ses équipements pour maintenir son rang.

Paradoxalement, avec la défaite de 1940, c'est dans l'armée d'armistice qu'il faut rechercher un changement et une réelle attention portée à la rectitude vestimentaire sur l'ambigu modèle de cette époque pour le culte du corps et de l'esprit. Se répand alors l'idée que l'apparence traduit l'être profond dans sa vertu morale et guerrière. Le général de Lattre à Opme, le colonel Schlessener commandant le 2^e dragon à

Auch, le colonel Armengaud à la tête du 92^e régiment d'infanterie à Clermont-Ferrand sont les exemples les plus connus d'officiers qui tentent, malgré l'humiliation subie et les moyens dérisoires de l'armée d'armistice, un relèvement moral, fondé sur la discipline, l'effort, l'exemplarité du comportement et une rigueur, bien nouvelle, dans la tenue⁷. Ces idées imprégneront des générations d'élèves-officiers et sous-officiers qui tenteront de l'insuffler au cours de classes trop courtes à la masse des appelés du contingent et, assurément plus aisément, aux engagés des formations semi-professionnelles de l'armée mixte des années 1970.

Avec la professionnalisation des armées, quelles qu'aient été les intentions de sobriété qui présidèrent à l'apparition de la nouvelle tenue de sortie « terre de France » pour l'armée de terre, il ne pouvait évidemment être question de reléguer dans les vitrines du musée de l'Armée les quelques survivances d'un « traditionalisme » dont le resserrement du nombre des régiments accentuait encore la valeur. Par ailleurs, la vigoureuse action doctrinale et déontologique engagée au même moment sur les fondements du métier des armes – en d'autres temps on aurait parlé du devoir d'état – ne pouvait pas non plus conduire au relâchement de ce corollaire du comportement qu'est la façon de porter l'uniforme, au quartier comme en opérations.

¶ Permanences et rémanences

En ce début de XXI^e siècle, penser que les questions d'uniforme relèvent d'un passé suranné serait une erreur et le souci de l'élégance militaire, dont les racines remontent au XVIII^e siècle, n'a pas disparu. Sans doute desservie par le caractère « fade » des tenues de sortie actuelles, cette élégance a paru migrer là où on ne l'attendait pas nécessairement : dans la définition même et le port des tenues de combat. Le point d'application des débats et des controverses s'est ainsi déplacé, mais, toute chose étant égale par ailleurs, la tenue de combat étant redevenue la tenue de cérémonie (comme sous Louis XV !), les contradictions ne peuvent que perdurer entre recherche de la meilleure apparence et recherche d'une plus grande fonctionnalité. La réalité des combats dans lesquels se trouve engagée l'armée de terre apparaît cependant heureusement ramener aujourd'hui le balancier vers la prédominance de l'ergonomie sur l'esthétique.

Le syncrétisme entre l'être et le paraître est difficile à réaliser. La différenciation cultivée par les Britanniques entre, d'une part, de

7. Cf. Robert O. Paxton, *L'Armée de Vichy*, Paris, Tallandier, 2004.

véritables et splendides tenues de parade et, d'autre part, des tenues de combats uniquement conçues pour répondre aux conditions tactiques de notre époque est sans doute la meilleure solution, même si les finances royales s'en ressentent sûrement quelque peu, pour le double bénéfice de la tradition et des brodeurs d'art... ■

FRANÇOIS LAGRANGE

PROPOS DE TRANCHÉES

Proposer, dans le cadre restreint d'un article, un florilège du ressenti des corps humains dans les tranchées peut sembler une gageure tant le sujet est vaste, complexe¹ et les sources abondantes. S'essayer à la relever implique de se donner de très strictes limites. Nous avons donc choisi de suivre deux pistes : la première concerne la vigilance des sens dans le contexte si particulier de la guerre des tranchées² ; la seconde s'intéresse aux corps souffrants, de par leur rencontre, au front, avec trois types d'altérités plus ou moins radicales : les forces naturelles, les animaux et les machines.

Il a paru alors opportun de solliciter complémentairement deux sources dont les caractéristiques diffèrent profondément. Tout d'abord, les mémoires inédits de Roger Cadot (1885-1953) auxquels nous avons eu accès grâce à son fils, le professeur Michel Cadot. Jeune journaliste financier en 1914, Roger Cadot a fait la guerre sans interruption, de la mobilisation à l'armistice. Initialement sous-officier dans la réserve, il termine le conflit capitaine. Il a tenu très régulièrement des carnets sur son quotidien qui l'ont aidé à rédiger ultérieurement ses souvenirs « pour une très petite part au lendemain de la guerre de 1914-1918 et pour le reste entre 1940 et 1945 ; c'est-à-dire vingt-cinq ans et plus après les événements... », tient-il à préciser dans son avant-propos. Aussi avons-nous affaire à un témoignage documenté et médité³. L'intérêt de ce document naît de la conjonction de trois facteurs : la réfraction du conflit dans une subjectivité personnelle (avec ses évidentes limites mais aussi son unité et sa continuité), les talents d'observateur de Roger Cadot et, enfin, la qualité de son expression, alliant précision et pouvoir d'évocation⁴.

En contrepoint, nous avons utilisé les rapports du contrôle postal, conservés au service historique de la Défense. À partir de 1915 en effet,

1. Cf. notamment Stéphane Audoin-Rouzeau, John Horne, Leonard V. Smith, Annette Becker, « Le corps dans la Première Guerre mondiale », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 55^e année, n° 1, janvier-février 2000, et Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Paris, Le Seuil, 2008 (chapitre IV, « Combat et physicalité : accéder aux corps ? », pp. 239-315).

2. Cf. André Loez, « « Le bruit de la bataille ». Le paysage sensible du combattant sur le Chemin des Dames », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004, pp. 194-205.

3. Ce n'est pas forcément qu'un handicap : le temps et l'introspection favorisent, dans le cas très particulier des souvenirs de guerre, une maturation de la mémoire (non sans analogie avec le travail du deuil ou la cure psychanalytique) qui aide à surmonter certains traumatismes et lève d'intimes censures. Voir Stéphane Audoin-Rouzeau, « Blaise Cendrars et *La main coupée* », *Guerres mondiales et conflits contemporains* n° 175, juillet 1994, pp. 21-35.

4. Michel Cadot vient d'achever la transcription intégrale des manuscrits de son père : le texte mérite publication et ne laissera pas indifférents les éditeurs qui s'intéressent à la Grande Guerre. Sur les relations complexes entre témoignage et création littéraire, voir Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS éditions, 2006.

des commissions de censeurs sondèrent la correspondance quotidienne des troupes et sélectionnèrent des extraits, souvent brefs, jugés révélateurs de l'état d'esprit du moment sur une question donnée. C'est, du fait de sa régularité et de son ampleur, la seule source sur les opinions des combattants de la Grande Guerre qui satisfait aux critères de représentativité statistique. Elle n'est certes pas exempte d'autocensure, mais divers recouplements attestent que celle-ci resta contenue et n'empêcha pas les soldats d'exprimer, en règle générale, leur point de vue sur ce qu'ils vivaient⁵. Le dialogue de ces deux sources, leurs effets de contraste ou de convergence contribueront à rendre suggestive, nous l'espérons, cette esquisse.

Sens en alerte

L'emprise de la vue, sens dominant chez l'homme, semble moins forte dans les tranchées que dans la vie ordinaire, vraisemblablement parce que les conditions de la lutte ne favorisent guère l'observation visuelle. Par contre coup, l'appréhension de la réalité à laquelle ouvrent les autres sens s'en trouve renforcée. C'est particulièrement net pour l'ouïe (qui souvent détecte le danger avant la vue) et l'odorat (qui ajoute une touche spécifique, dans l'ordre de l'inquiétant ou de l'insolite, à ce qui est vu). Le toucher est à prendre dans son acception la plus large, avec une riche palette de sensations tactiles. Seul le goût échappe à peu près à la sphère du combat, tout en restant très présent dans la vie journalière, sous une forme rustique, avec l'essentielle question de la nourriture. On notera par ailleurs que la nuit est une phase d'intense dépaysement sensoriel, en particulier pour un citadin comme Roger Cadot.

La vue

« Nous voici donc en route, par une nuit d'encre où le monde extérieur est entièrement aboli, sauf les grandes lueurs rouges que font, derrière nous, les incendies de Verdun » (Roger Cadot, Cahier 2, « Devant Douaumont » [nuit du 25 au 26 mars 1916]).

« À ce moment, une fusée troue les ténèbres, et je peux contempler le décor infernal qui m'environne. Je suis au milieu d'un cratère dont les lèvres se découpent en profils lancéolés qui semblent lever vers le ciel des gestes d'imploration. L'explosion a calciné les blocs de terre monstrueux, où la lueur blafarde et tremblante de la fusée fait vibrer des colorations jaunes, rouges, vertes » (*idem* [1^{er} avril 1916]).

5. Cf. François Lagrange, *Moral et opinions des combattants français durant la Première Guerre mondiale d'après les rapports du contrôle postal de la IV^e armée*, thèse sous la direction du professeur Georges-Henri Soutou, université de Paris-IV-Sorbonne, 2009, pp. 36-48.

« En quelques instants de très grandes forêts étaient rasées et la craie blanche apparaissait dans les clairières qui naissaient. Tout le sol est bouleversé comme par un cataclysme, la terre tombait à dix kilomètres à l'arrière, il faut avoir vu pour croire... » (contrôle postal, 21 avril 1917, 126^e régiment d'infanterie).

« Les lignes boches forment un véritable volcan sous nos feux et ceux des grosses pièces » (contrôle postal, 16 juillet 1917, 223^e régiment d'artillerie de campagne).

■ L'ouïe

« Et soudain, quelque chose d'horrible se produit. Nous avons l'impression que le ciel éclate sur nos têtes ; des déflagrations rageuses déchirent l'air. Un homme qui marchait à deux mètres à ma droite tombe, la tête fendue en deux comme par un coup de hache. Un autre s'effondre en poussant un grand cri, puis un autre. Des éclatements de feu nous entourent. Ces aboiements sauvages... Pas de doute ! C'est le soixante-quinze ! Ce sont nos batteries qui, surprises par la rapidité de notre avance, n'ont pas allongé leur tir assez vite. Nous sommes pris sous le barrage de notre propre artillerie. Alors, c'est la débandade, les hommes s'éparpillent, cherchant un bout de tranchée où se mettre à l'abri » (Roger Cadot, Cahier 1, « L'attaque du 9 mai » [1915]).

« La relève se fit dans la nuit, sous les rafales incessantes. [...] Il faut reconnaître que ces bombardements faisaient plus de bruit que de mal. Mais le fracas ininterrompu donnait l'impression fausse que l'espace était sillonné d'un réseau si serré de trajectoires qu'aucun homme ne pouvait le traverser. Une fois dans la tranchée, nous fûmes soumis à un tir ininterrompu de batteries de 105, de 150, de 210, de 250, de 280, qui, à tour de rôle, arrosaient systématiquement la partie est du village que nous occupions. Nous entendions venir de loin, puis grossir lentement, comme une menace de plus en plus précise, le vrombissement des projectiles, qui s'enflait en un mugissement énorme de train en marche et se précipitait sur le sol avec un fracas de cataclysme. La terre volait en éclats, devant, derrière, partout, secouée comme par un séisme dans lequel nous demeurions oppressés, impuissants, résignés à tout » (Roger Cadot, Cahier 1, « Derniers combats d'Ablain » [3 juin 1915]).

« Il y a de quoi devenir fou, par ici, par le bombardement tout tremble et le soir, lorsque nous sommes dans notre trou, on se croirait dans un tonneau qui résonne » (contrôle postal, 17 avril 1917, 108^e régiment d'artillerie lourde).

« Après le passage de cet horrible fléau [les gaz], les tranchées et les boyaux regorgeaient de morts, de blessés, d'intoxiqués. Au poste de secours, c'était une vraie hécatombe, des cris, des plaintes, des

rales. Pendant deux jours, mes hommes ont transporté des cadavres ou évacué des hommes» (contrôle postal, 17 avril 1917, 108^e régiment d'artillerie lourde).

■ L'odorat

« Les Allemands flairent l'attaque prochaine et nous envoient des obus toxiques. L'air s'emplit de cette odeur spéciale de pomme de rainette qui, au début, est presque agréable, mais qui devient vite éccœurante. À tout hasard, nous mettons les masques» (Roger Cadot, Cahier 4, «À l'assaut des lignes allemandes» [13 octobre 1918]).

« La chaleur est actuellement accablante, l'air est vicié par les cadavres en décomposition qu'on ne peut enterrer. Si cela continue, je me demande ce qui va en résulter car il y a des moments où l'air est irrespirable» (contrôle postal, 13 mai 1917, 134^e régiment d'infanterie).

« Les gaz, c'est la dernière des saletés. Ils nous en ont envoyé de plusieurs sortes, qui sentent la moutarde, le chocolat, la viande pourrie. Nous avons beaucoup d'évacués» (contrôle postal, 11 mars 1918, 104^e régiment d'infanterie territoriale).

■ Le toucher

« L'ennemi nous envoie pendant des heures des obus qui remplissent le vallon d'un acre nuage blanc. Souchez disparaît sous son opacité suspecte et nous sentons des picotements aux yeux. Sont-ce des obus asphyxiants ? Non, mais suffocants ou tout au moins lacrymogènes. Cela n'est pas tout à fait inattendu. On nous a distribué récemment, en même temps que nos nouveaux casques, des lunettes protectrices qui ont la forme des lunettes de cantonniers et des cagoules allongées comme des groins. C'est le moment de s'assurer de leur ajustement» (Roger Cadot, Cahier 2, «L'attaque du 1^{er} octobre [1915]» [journée du 2 octobre]).

« Le froid est intense, il n'y a plus moyen de résister. La nuit, on est obligé de se lever et de courir dehors pour se réchauffer» (contrôle postal, 23 novembre 1916, IV^e armée, sans indication précise d'unité).

« Il fait une chaleur intolérable dans les boyaux. Pas d'air, une réverbération très fatigante sur les craies blanches et avec le commencement de calcination qui se produit inévitablement, c'est à étouffer» (contrôle postal, 20 juin 1917, 10^e régiment d'infanterie).

■ Le goût

« Qui n'a pas, après des jours et des nuits d'hiver passés dans les tranchées, étendu ses membres recrus de fatigue devant un feu de bois pétillant, qui n'a pas, après avoir grelotté pendant des heures et des heures dans la boue glaciale, senti la soupe aux choux bien

chaude couler dans son estomac, ignore une des plus grandes félicités terrestres » (Roger Cadot, Cahier 1, « Délices de Petit-Servins » [journée du 12 novembre 1914]).

« Le pain est noir, gris, il fait mal à l'estomac. Il est bien mauvais » (contrôle postal, 10 juillet 1917, 63^e régiment d'infanterie).

« Au point de vue nourriture, personne ne se plaint, il y a grande suffisance et du pinard il y en a. C'est le principal. Et du tabac de toute sorte, cela suffit. On étouffe le cafard avec de la fumée, et on le noie avec le pinard, et avec cela on les aura » (contrôle postal, 11 janvier 1918, 324^e régiment d'infanterie).

« Ici je te dirai que nous l'[le pain] avons tout noir, il est tout à fait immangeable, il est noir comme du charbon et avec ça très lourd, quand il passe à la gorge on dirait un morceau de papier de verre » (contrôle postal, 15 février 1918, 49^e régiment d'infanterie).

■ Sensations nocturnes

« Silence hallucinant des nuits de Lorette... Nous sommes plongés dans une obscurité compacte d'où rien n'émerge. Le bois, la tranchée, le plateau n'existent plus que par le souvenir que nous avons gardé de leur aspect aboli. Mes compagnons ne sont plus que des visages au fond de moi. [...] Dans ce monde irréel, la sensibilité, néanmoins, devient suraiguë. Le moindre frôlement, le bruit mou d'une motte de terre qui se détache, le claquement d'une balle isolée pénètrent comme une lame et font tressaillir. Parfois l'obscurité est déchirée par l'irradiation blafarde d'une fusée éclairante, qui plane sur la tranchée, détachant pendant une minute des pans de lumière crue, coupés d'ombres massives, communiquant au paysage lugubre une vie éphémère et fantomale, puis tout retombe au néant. La vue n'ayant plus d'objet sur quoi s'exercer, c'est l'ouïe qui tend à la suppléer, redoublant de finesse. Mais c'est par la peau, surtout, que le monde extérieur se manifeste encore. Le froid insidieux se glisse par les manches, par le col, traverse les capotes, les chandails, les gants et les chaussures, engourdisant les membres, pénétrant jusqu'à la moelle. Il faut lutter contre ses morsures mortelles, extraire les jambes et les pieds douloureux de la gangue glaciale qui les enserre. Impossible de battre la semelle dans ces fondrières. Le froid gagne. La terre, dont nos mains sont couvertes, y colle comme des écailles et se casse en y creusant des gerçures douloureuses. Il faut lutter par le dedans, par la volonté, il faut se raidir. De temps à autre, on tire de sa musette, en tâtonnant, un quignon de pain, qu'on mastique mêlé à la boue, on se verse une ration de vin ou de gnaule, qui brûle le gosier et réchauffe pour un moment » (Roger Cadot, Cahier 1, « Dans les nuits de Lorette » [hiver 1914-1915]).

« Mais la nuit dans les tranchées ! La nuit infinie autour de nous, pleine de menaces vagues, le silence que percent soudain les coups de feu, les explosions, les crépitements de fusillades... L'inquiétude sourde, constante, qu'avive soudain, comme une douleur aiguë, un bruit inattendu... Les citadins ne connaissent pas la nuit, ou ne la connaissent que sous ses aspects dénaturés par la lumière artificielle. C'est à Lorette que j'ai connu la majesté de la grande nuit naturelle, l'horreur de ses ténèbres, la froide splendeur des paysages lunaires, la sérénité des cieux étoilés, magnifiée encore par l'imminence du danger, de la mort qui rôde » (Roger Cadot, Cahier I, « Autres nuits de Lorette » [hiver 1914-1915]).

F Corps en souffrances

Les hommes du front sont confrontés à des puissances inhumaines qui les agressent selon des modes variés. Les forces naturelles (rigueurs des saisons et des éléments) sont *a priori* dans l'ordre des choses ; mais la guerre de siège et sa longueur y exposent plus que de coutume, et souvent très au-delà du raisonnable, les corps humains, avec les maux qui en résultent. Les bêtes introduisent une autre dimension, moins dangereuse mais plus insidieuse. Elle joue sur deux plans : d'une part les hommes ont conscience que les contraintes matérielles provoquent une sorte de niveling par le bas des conditions, qui les ravale au rang de bétail (ce contre quoi ils s'insurgent), d'autre part l'animal est aussi le parasite qui prospère grâce à la mort, aux blessures et à l'affaiblissement des êtres humains ; poux, puces et rats constituent un trio honni. Reste l'altérité maximale, extrême, de la machine, dont le pouvoir meurtrier et mutilant apparaît varié à l'infini. On en vient à oublier qu'elle est maniée par d'autres hommes tant elle dévaste et détruit avec un dynamisme inépuisable. L'empreinte de cette catastrophe « artificielle » se marque dans la chair (la vue retrouve ici tous ses droits) des blessés, mourants et morts (avec une perception très contrastée selon que les corps atteints sont amis ou ennemis). Seule la fatigue lui est moins directement imputable, car elle procède également des conditions climatiques ou de l'environnement animal.

F Les forces naturelles

« Nous arrivâmes à la tranchée comme la nuit tombait, et sous la pluie. De tous côtés, les talus s'éboulaient. Il fallait constamment travailler à les relever. [...] La glaise mouillée formait une glu qui collait tellement à la pelle qu'il fallait une deuxième pelle pour l'en détacher. Elle adhérait aux fusils, aux vêtements, aux mains, et une fois séchée elle formait

sur la peau une croûte dont les cassures provoquaient des gerçures douloureuses, par où le froid mordait cruellement la chair» (Roger Cadot, Cahier 1, «Les attaques des chasseurs» [12 décembre 1914]).

« Nous avons travaillé trois nuits de suite à faire une tranchée entre la ligne boche et la ligne française, les trois nuits il est tombé de la flotte, ce serait dans le civil on tomberait malade mais dans ce métier-là on ne s'enrhume même pas» (contrôle postal, 15 octobre 1917, 303^e régiment d'infanterie).

« Les pluies des jours derniers transforment le sol en une boue liquide, nos effets sont remplis d'humidité, nous allons être malheureux cet hiver encore, aussi nous ne sommes pas gais et le moral n'est pas extraordinaire» (contrôle postal, 28 octobre 1917, 110^e régiment d'infanterie territoriale).

■ Les animaux

Le refus de l'animalisation

« Nous avons voyagé à une trentaine dans un wagon à bestiaux, mais les chevaux, en général on leur met de la paille sous les pattes, mais nous, point, on avait juste le plancher. Enfin, c'est la guerre. Et [si] ce manque d'égard envers les poilus était urgent, ce serait avec plaisir pour ma part que je l'accepterai [sic], mais comme notre déplacement ne répond pas à une manœuvre stratégique, je ne trouve pas cela bien» (contrôle postal, 22 janvier 1917, 70^e régiment d'infanterie).

Les bêtes contre les hommes

« Ils [les hommes] étaient pour le moment fort occupés à lutter contre la vermine, qui avait proliféré pendant ces trois semaines de tranchées. Malheureusement elle florissait aussi dans la paille des granges qui n'avait pas été renouvelée depuis longtemps. Le général Galon, fort étonné quand le lieutenant Saphores lui eut révélé ce détail, voulut s'en assurer auprès des hommes eux-mêmes, et ce dialogue s'engagea entre lui et le père Villemontois, un vieux méridional qui se tenait au garde-à-vous contre un bat-flanc : « Vous avez des poux ? — Oui, mon général — Beaucoup ? — Oui, mon général — Combien ? — Je ne les ai pas comptés, mon général, mais il y en a ici sûrement plus que d'hommes ! »» (Roger Cadot, Cahier 2, «Installation à Tincques» [30 octobre 1915]).

« Ici on est tranquille. Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'avec le nombre de poux que nous transportons, il y a encore des puces, des punaises et des rats qui, je vous assure, nous embêtent bien» (contrôle postal, 7 septembre 1916, IV^e armée, sans indication précise d'unité).

« Nous sommes dans un état affreux, des pieds à la tête de la boue et rongés de poux» (contrôle postal, 21 avril 1917, 126^e régiment d'infanterie).

« Je suis dans un secteur assez calme, région de Tahure, mais ce qui me taquine c'est la quantité effrayante de gros rats qui circulent autour de nous. Jamais je n'ai vu autant de rats » (contrôle postal, 21 avril 1917, 50^e régiment d'infanterie).

« Encore une fois les totos commencent à m'attaquer, je ne puis dormir la nuit, dévoré par ces sales bêtes. Hier j'ai fait une chasse, à 11 heures j'en ai tué au moins cinquante » (contrôle postal, 6 mars 1918, 72^e régiment d'infanterie).

Les machines

Corps fatigués

« Il y avait huit jours et huit nuits que nous n'avions pour ainsi dire pas dormi. Un tel effort pourra être jugé invraisemblable et pourtant il fut fourni par la 18^e du 360. Après deux ou trois jours d'insomnie, le corps s'habitue à cette rupture de ses habitudes et obéit machinalement ; l'esprit est engourdi dans une sorte de torpeur, mais l'énergie est encore assez forte pour mener la carcasse, au prix d'une grande dépense nerveuse. Certains hommes n'avaient pu la supporter et étaient devenus fous » (Roger Cadot, Cahier 1, « Les attaques de mars » [8 mars 1915]).

« Me voici sorti, je suis dans la foule. Personne ne m'attend-il ? Tout à coup, j'entends la claire voix : "Roger !" Et aussitôt ce cri de compassion : "Oh ! Tu as les cheveux blancs !" Ce ne sont que mes tempes qui ont blanchi, mais le képi ne laisse voir qu'elles... Je me découvre pour montrer que j'ai encore des cheveux noirs, et j'embrasse ma femme en pleurant » (Roger Cadot, Cahier 2, « Première permission » [18 août 1915]).

« Nous ne sommes plus traités comme des hommes mais comme des machines auxquelles on demande beaucoup de rendement, trop de rendement, et à la fin [...] mises hors d'usage par l'usure » (contrôle postal, 15 août 1917, 296^e régiment d'infanterie).

Corps blessés

« Un éclat de la grenade avait pénétré assez profondément dans l'avant-bras pour que son extraction parût au praticien [le docteur Mauvoisin] impossible avec les instruments dont il disposait. Tel n'était pas l'avis de l'aide-major Soulières, le médecin du 6^e bataillon qui se trouvait là. [...] [Il] se mit en devoir de tenter l'opération hasardeuse. Le sondage de la plaie montra qu'elle était profonde, mais l'entêté ne se découragea pas. Je le vis attraper son bistouri,

tailler dans la chair, y planter les dents de pinces à débrider les plaies, retrousser les chairs vives. Courageux, le caporal serrait les dents, mais une grimace convulsait sa face. Une pince, mal posée, lâcha, il fallut la faire mordre plus loin, dans la chair. Le docteur fouillait dans la blessure sans arriver à attraper le morceau de fer. Après dix minutes de cet exercice, pendant lequel le pauvre Chartier, devenu blanc comme un linge, manqua de s'évanouir, la plaie offrait l'aspect d'un gros trou béant rempli d'une affreuse bouillie rouge. Le docteur Soulières s'acharnait. [...] Ce n'est qu'après une demi-heure de bousillage qu'il grommela d'une voix rageuse « Zut ! J'y renonce ! » Le pauvre Chartier poussa un soupir de soulagement » (Roger Cadot, Cahier 2, « Cantonnements. Séjour à Hermin » [juillet 1915]).

« Entre les brancardiers se pressent les blessés qui peuvent marcher, seuls ou s'aidant l'un l'autre, troupeau sanglant et peinant, mus par le même puissant instinct qui les ramène vers l'arrière, vers la paix, vers la vie. Parmi eux, une figure de cauchemar apparaît : c'est un fourrier à qui un éclat d'obus a, comme un coup de hache, emporté la mâchoire inférieure. Il n'a plus sous le nez qu'une effroyable bouillie rouge d'où pend sa langue tailladée. Il marche en faisant des gestes de fou et en roulant des yeux suppliants, comme pour prendre le monde à témoin de l'horrible chose qui lui arrive » (Roger Cadot, Cahier 2, « L'attaque du 1^{er} octobre » [1915]).

« Malheur à ces Boches, j'en tue ici, c'est sûr. [...] L'autre jour j'en ai tué un en avant de notre petit poste, on y a entendu gueuler les Boches de douleur, j'espère que blessés ils en crèveront » (contrôle postal, 7 octobre 1917, 44^e régiment d'artillerie de campagne).

■ Corps mourants

« Mais à proximité de la tranchée, le terrain se relève assez pour que les têtes d'hommes debout dépassent la hauteur de notre parapet. C'est une grosse imprudence que de s'y aventurer en plein jour. Clarinval n'a pas l'air de s'en douter. Il marche droit, sans même se courber. Il m'aperçoit et me tend la main. Je lui tends la mienne en lui disant : "Baissez-vous, Clarinval, vous pouvez être vu !" Juste à ce moment, un petit bruit mat retentit, le front de Clarinval s'étoile de rouge et le malheureux s'effondre sur le dos, entraîné par son sac. [...] Étendu face au ciel, Clarinval est déjà mort, mais son corps ne se résigne pas encore à l'immobilité. Ses yeux révulsés roulement dans leurs orbites, ses mains se tournent et se retournent, cependant que de l'arrière de sa tête jaillit un puissant jet rouge. Il s'écoule bien un quart d'heure avant que le cadavre ne devienne immobile » (Roger Cadot, Cahier 1, « Dans les nuits de Lorette » [hiver 1914-1915]).

« Avant-hier les Boches ont fait un coup de main vers nos lignes – ils ont laissé dix-neuf cadavres et quelques blessés sur le terrain, ils ont râlé toute la nuit dans nos réseaux de fils de fer. Je pense que cela calmera les autres et qu’ils nous foutront la paix » (contrôle postal, 30 juillet 1917, 50^e régiment d’infanterie).

« Les Boches nous ont lancé des gaz, c’est effrayant de voir les malheureux qui en ont respiré se rouler par terre, étouffant, se déchirant les vêtements et ne pouvant plus causer heureusement que ce supplice ne dure que quelques minutes. C’est une mort effroyable – j’ai encore devant les yeux la vision de ces pauvres camarades. Depuis nous en avons envoyé aussi et ça n’en finit plus aussi le secteur devient moche » (contrôle postal, 25 septembre 1917, 95^e régiment d’infanterie).

■ Corps morts

« Je poussai plus avant et, à quelques pas de là, je trouvai le corps du malheureux couché sur le fond de la tranchée et baignant dans son sang. Sa langue sanguinolente lui pendait hors de la bouche, et ses yeux vitreux reflétaient la mort » (Roger Cadot, Cahier 1, « Les attaques des chasseurs » [17 (?) décembre 1914]).

« Arrivé à l’endroit où commence notre file de mitrailleurs, je trouve le premier homme à genoux, la tête appuyée contre le talus comme s’il dormait. Je m’approche pour le secourir, mais je reste horrifié en m’apercevant qu’une balle lui a traversé la tête de la tempe droite à la tempe gauche. À la place des yeux, ses paupières forment deux énormes poches tuméfiées et violettes, et le sang coule goutte à goutte de son nez » (Roger Cadot, Cahier 1, « L’attaque du 9 mai » [1915]).

« Une escouade de la 18, qui transportait des sacs de grenades anglaises en première ligne, a été fauchée par une explosion formidable au moment où l’un des hommes posait son sac sur les autres. Tout le tas a sauté, emportant plusieurs mètres de parapet, faisant une bouillie de chair et de sang, projetant des membres, des têtes, à une distance invraisemblable. Les survivants se comptent » (Roger Cadot, Cahier 2, « Encore les ruines d’Ablain » [août 1915]).

« Je viens d’aller voir les deux Boches que les types du 277 ont démolis. S’il y a des Boches de fatigués, c’est pas ceux-là. Vous parlez de lapins, au moins 1,75 mètre, vingt-cinq ans à peine, ils étaient bien armés, jusqu’à un poignard avec lame de trente cent [imètres] avec des dents de scie. C’est par trop sauvage tout de même. Ils ont peur de blesser, avec les dents de scie ça tue plus sûrement. Enfin ces deux-là ont le ventre en l’air, ils ne sont plus à craindre » (contrôle postal 16 juillet 1917, 6^e régiment du génie). ■

ANDRÉ THIÉBLEMONT

FAIRE AVEC...

Certes, les combattants opèrent aujourd’hui dans des conditions qui sont sans commune mesure avec celles qu’ont connues les générations précédentes, même à une époque relativement récente¹. Mais de leur point de vue, cette comparaison avec le passé n’a guère de sens ! C’est au regard de leur présent, de la vie policée et du confort auxquels ils sont accoutumés en temps normal qu’il faut apprécier les épreuves mentales et physiques qu’ils peuvent subir sur un champ de guerre.

Dans le cas français, l’organisation du soutien des formations en opération a fait des progrès considérables, particulièrement depuis le milieu des années 1990. Pourtant, des combattants peuvent se trouver encore dans un grand dénuement. Il suffit qu’ils soient en position avancée : arrivés les premiers sur un théâtre d’opérations ou devant tenir plus ou moins durablement un poste isolé. Cet article évoque les rigueurs climatiques qu’ils peuvent endurer dans de telles situations et insiste sur les ingéniosités d’une petite économie combattante qui parvient à tirer de la rareté un relatif confort et surtout, du réconfort².

Pluie, froid, neige et vent !

Comme les paysans, les combattants sont plus souvent dehors que dedans : leur adversaire naturel, c’est le mauvais temps. C’était vrai hier. Décrivant ce qu’endurèrent les poilus, Évelyne Desbois note avec humour : « La guerre fraîche et joyeuse dit-on ; elle est d’autant moins joyeuse qu’elle est plus fraîche³. » Le constat vaut pour aujourd’hui, d’autant que n’étant plus accoutumés à la rudesse de la vie paysanne, les soldats français sont beaucoup plus éprouvés par les intempéries que ne l’étaient leurs anciens. En outre, il leur arrive maintenant d’opérer sous des climats particulièrement rigoureux auxquels leur entraînement peut difficilement les accoutumer.

Automne 1990 à la frontière irako-saoudienne où stationne la

1. Sur les conditions de vie des combattants en Algérie, voir notamment Jean-Charles Jauffret, *Soldats en Algérie 1954-1962* (Paris, Autrement, 2000, pp. 218-219) et Jean-Pierre Vittori, *Nous, les appelés d’Algérie* (Paris, Stock, 1977, pp. 67-89). Des soldats français ont pu mourir de froid en Algérie faute d’équipements adaptés : dans ses carnets de route de lieutenant, le général Jean Salvan relate une opération dans l’Atlas blidéen en janvier 1958 au cours de laquelle une tornade de neige provoqua trois morts et « une trentaine de bronchites ou de congestions pulmonaires » dans les rangs de son régiment (Jean Salvan, *Les Carnets de route d’un jeune lieutenant*, Archives du SHAT Fonds privés).
2. L’article est tiré en grande partie de André Thiéblemont, *Expériences opérationnelles dans l’armée de Terre-Unités de combat en Bosnie (1992-1995)*, Paris, Les Documents du C2SD n° 42, novembre 2001, 3 tomes.
3. Évelyne Desbois, « La Sentinelle avancée », *Autrement-Odeurs*, septembre 1987, pp. 45-50, p. 46.

division Daguet⁴, à la mi-octobre, la température est de 41 °C à l'ombre ! Une tempête de sable se lève : « On ne voit rien à trente mètres. [...] En deux secondes, tout se soulève et tout s'écroule », écrit l'adjudant Se. Quinze jours plus tard, une pluie glacée tombe sur les campements et la température est de -10 °C durant la nuit. C'est un tel climat aux alternances météorologiques brutales que les soldats français de la Force de protection des Nations Unies (FORPRONU) retrouveront dans les Balkans quelques années plus tard. Dans la poche de Bihać, durant les étés 1993 et 1994, les températures atteignaient 45 °C à l'ombre : « Sous le soleil, avec une température de 40 °C, l'odeur [des cadavres] est atroce », écrit le major Re. Et soudain, le déluge : les ouvertures de piste sous une pluie torrentielle et les positions recouvertes de vingt à trente centimètres d'eau ! Mais là-bas, en Bosnie, au bord de l'Adriatique comme sur le plateau continental, ce fut surtout le froid fréquemment durci par des vents soufflant à plus de cent vingt kilomètres/heure qui éprouva les Casques bleus.

En octobre 1994, au sommet des monts Igman qui surplombent Sarajevo au sud, voici les appelés volontaires du 7^e bataillon de chasseurs alpins au milieu des violents combats que se livrent les belligérants. Sous la violence du vent, des tentes s'envolent. La pluie s'en mêle : « La boue, la boue et encore la boue ! » Le froid et la neige tombent sur la zone le 7 octobre. Le blizzard n'arrange rien. « J'ai passé une nuit très galère de garde dans le VAB (véhicule de l'avant blindé), écrit le sergent Eu. [...] La température est descendue à -17 °C pendant la nuit. [...] Le vent était si fort que le VAB semblait tanguer sur une mer agitée. » La nuit, sous l'abri précaire de huttes de berger ou de tentes dont les pans sont déchirés par le vent, les chasseurs tentent de dormir par des températures avoisinant -10 °C. À la fin du mois d'octobre, le vent atteint la vitesse de cent cinquante kilomètres/heure au sommet du Bjelasnica, à deux mille mètres d'altitude : « Il est sûr qu'avec une veste large et en écartant les bras, on peut s'envoler ! », écrit le caporal Rei. L'hiver venu, l'enneigement est maximum. Le blizzard forme des congères de trois mètres de haut qui barrent les itinéraires. Une pluie glacée transforme la neige en énormes blocs de glace.

Faute d'une motorisation adaptée à cet enneigement, le ravitaillement et les relèves de certains postes isolés s'effectuent à skis ou en peau de phoque. Le sergent Eu livre l'émouvante image d'une colonne de chasseurs grimpant lourdement vers le sommet du Bjelasnica, portant à dos nourriture, eau, fuel et batteries de transmission. S'y

⁴. Pour ce qui suit, voir André Thiéblemont, *op. cit.*, tome II, pp. 19-28. Le nom des militaires dont les écrits ou les paroles furent cités dans cet ouvrage était codé. Ce codage est conservé ici.

ajoutent les quatorze kilos du gilet pare-balles. « Le sergent porte dans son sac une batterie de trente-cinq kilos, je ne sais pas comment il fait ! Le vent glacé s'acharne à plus de cent trente kilomètres / heure. [...] Ne pas s'envoler... Je suis vraiment crevé, épuisé... enfin les derniers mètres. Frigorifiée, la sentinelle est obligée de s'attacher pour ne pas tomber du bâtiment. » À la fin du mois de mars 1995, une scène identique se déroule plus bas, sur la position de Krupac, où « les températures avoisinent les 15 °C en dessous de zéro la nuit ». Les cavaliers du lieutenant U, privés de leurs équipements de grand froid bloqués à Zagreb, effectuent la relève de l'un des postes de cette position : deux kilomètres et trois cents mètres de dénivelé à grimper et descendre plusieurs fois dans quarante centimètres de neige, sans raquettes ni peaux phoque, pour porter là-haut paquetages, réserves de nourriture, d'eau potable, de gasoil.

Lorsqu'il s'agit d'affronter de telles épreuves climatiques sans équipements adaptés, les combattants n'ont guère de solutions. Ici, on subit et à la longue on s'endurcit. Ainsi du caporal Rei, appelé volontaire passé sans transition des douceurs automnales du Bas-Dauphiné aux fureurs des hommes et du vent sur les monts Igman. Ses notes quotidiennes rendent compte d'un véritable chemin initiatique⁵. En octobre 1994, sur le sommet du Bjelasnica, subissant le froid, traumatisé par le spectacle de soldats qui se font tuer « pour un petit bout de terrain », par les coups de mortier, les rafales de vent ou de mitrailleuses, il « est nase de nase », « les nerfs à vif », « brisé ». Puis, début novembre, il écrit : « La preuve de mon blindage : vingt-quatre heures sans sommeil avec dix heures de sommeil en deux nuits, tenue tee-shirt et veste de treillis à l'intérieur du VAB, véritable frigo avec -5 °C à l'extérieur. » Ailleurs, on se retourne vers la famille ou on s'adresse directement à un fournisseur pour, dans un cas comme dans l'autre, se faire livrer par colis ce que l'organisation militaire n'a pas en stock ou ne parvient pas à acheminer. Dans le Golfe, en octobre 1990, l'adjudant Se commande au Vieux Campeur les effets dont les hommes de sa section ont besoin : bonnets de sable, duvets grand froid, vêtements en Goretex. Le Goretex ! Miracle technologique d'un textile qui protège du froid tout en évacuant la transpiration ! En Bosnie, les troupes françaises n'en étaient pas encore équipées à la différence des troupes britanniques qu'elles côtoyaient⁶ !

5. Cf. André Thiéblemont, *op. cit.*, tome II, pp. 95-98.

6. Ce qui fit l'objet d'une caricature réalisée par un légionnaire du 2^e régiment étranger d'infanterie représentant un légionnaire frigorifié, la mine défaite, s'adressant à un soldat britannique chaudement couvert et réjoui : « Nous avons les traditions » déclare le légionnaire ; « Et nous les Goretex », lui répond le Britannique ! Dans André Thiéblemont, *op. cit.*, tome III, p. 29.

Carences logistiques et petite entreprise combattante

On le voit à ces quelques notations : la logistique de l'avant a des carences ! Peut-il en être autrement ? A toute époque, la conception puis l'acquisition ou la fabrication des produits estimés indispensables à la subsistance des combattants sont soumises à de nombreuses contingences⁷. À ces carences structurelles se combinent aujourd'hui les innovations accélérées du progrès technique qui suscitent sans cesse chez les combattants de nouveaux besoins, lesquels varient en outre selon les théâtres d'opérations, selon les types d'engagement... De la sorte, l'organisation des soutiens des combattants devient un tonneau des Danaïdes : plus elle se perfectionne, plus elle répond aux évolutions et aux variations des besoins, plus elle sécrète de nouvelles exigences et plus la moindre de ses carences appelle de nouveaux perfectionnements. Quant à la logistique militaire – qui mobilise et achemine les subsistances estimées nécessaires pour un théâtre d'opérations donné –, elle reste sujette à toutes sortes d'imperfections et de contraintes⁸. Aucune logistique, aussi sophistiquée soit-elle, ne peut irriguer uniformément un théâtre d'opérations. Les biens et services qu'elle achemine sont distribués inégalement dans le temps et dans l'espace : les premiers arrivés sont plus démunis que ceux qui les relèvent – la logistique pouvant difficilement précéder les combattants –, et en raison de l'absence de fluidité des trafics ou de la rigidité de certains équipements collectifs, l'avant est souvent dépourvu alors que l'arrière est pourvu.

Ces carences de la logistique sont normales. Là où de petits chefs ont de l'ancienneté et de l'expérience, on sait qu'il faut savoir « faire avec » : la « démerde », la « débrouille » ou la « bidouille » y sont considérées comme des figures imposées ! Le plus souvent, cela se traduit par des initiatives circonstancielles de chefs, de petits chefs ou de simples combattants. Mais lorsque la mission constraint à devoir durablement subsister dans la rareté, alors s'organise progressivement une « petite entreprise » aux bricolages souvent talentueux. Il y faut un patron, petit chef ingénieur sachant mobiliser autour de lui tout ce qui peut servir le collectif. Il y faut quelques talents, essentiellement ceux du braconnage et de la vie campagnarde, de la ferraille, du bâtiment et du bricolage, ceux du troc et du don de services qui appelle

7. État des techniques et des produits accessibles sur le marché, ressources financières disponibles, meurs de l'époque (si l'on pense à la question délicate que pose aujourd'hui la sexualité des combattants), capacités des diverses organisations militaires qui pourvoient aux subsistances des troupes en campagne (commissariat de l'armée de terre, service du matériel, génie, assistance sociale aux armées)...

8. Absence d'anticipation, appréciation superficielle du terrain d'engagement et de ses contraintes, règles bureaucratiques, insuffisance ou inadaptation des moyens de transport, relief et météorologie, situations tactiques inattendues faisant obstacles aux mouvements logistiques...

du contre-don, ceux de la cuisine de grand-maman... Cette économie combattante n'a pas qu'une fonction pratique : elle crée des joies au quotidien, elle noue des solidarités, des fiertés et des identités et met ainsi de l'huile dans les rouages. En cela, elle est souvent l'une des sources discrètes de bien des prouesses.

¶ Quand le bâtiment va, tout va !

Le combattant passe parfois plus de temps à bâtir qu'à combattre⁹ ! En Algérie, « pitonnant » au-dessus d'un douar, combien d'appelés durent eux-mêmes construire leur poste, monter des fortifications de pierre sèche et des murs faits de blocs de « toube » ? Aujourd'hui, le cas est moins fréquent, mais il arrive encore que le combattant doive se bâtir un « chez soi ».

Lorsqu'il s'agit d'ouvrir un théâtre d'opérations dans un pays déstructuré et ravagé par la guerre ou d'occuper en premier une position avancée, les bataillons, leurs unités (compagnies, escadrons, batteries) et petites unités (sections, groupes) sont un peu à l'image de bandes de vagabonds squattant des lieux à l'abandon : friches industrielles, cimetières, immeubles, fermes, masures, auberges ou motels bombardés, incendiés, pillés ; édifices autrefois somptueux et aujourd'hui délabrés, explosés mais témoignant d'un âge d'or (station thermale du Bokhor au Cambodge, installations olympiques de Sarajevo et des monts Igman).

Parfois, pour les éléments les plus avancés, c'est tout simplement la rase ville, la rase campagne ou la rase forêt. C'est un cas extrême ! La toile de tente individuelle n'ayant alors que de faibles vertus, il leur faut trouver ou se construire un abri de fortune : hutte de berger, cabane de forestier, « gourbi » hâtivement bâti à l'aide de bâches, de planches et de tôles récupérées dans le voisinage. En Croatie, un groupe de combat de la FORPRONU qui assurait la protection d'un relais de transmission passa ainsi l'hiver 1992-1993 en pleine forêt dans un gourbi en tôles : « La nuit, les loups s'approchaient des barbelés, attirés par les restes. » En septembre 1993, sur les monts Igman, les premières grosses pluies eurent vite raison des cabanes précaires que le groupe de spahis du caporal-chef T avait édifiées : « En regardant les dégâts – écrit celui-ci –, je me dis que les choses n'ont pas beaucoup évolué depuis 1914-1918, pluie, boue, froid. » Mais pourvu qu'il y ait quatre murs, que le stationnement soit durable et que la situation tactique s'y prête, la petite entreprise combattante se mettra en

9. Ce qui suit est développé dans André Thiéblemont, *op. cit.*, tome II, pp. 29-43.

branle. Nécessité oblige ! Comme dans le bâtiment, la mise « hors d'eau » est le premier souci. Avec ou sans compétences, on charpente et on couvre, on maçonne et on bouche des ouvertures.

Novembre 2004 en Côte d'Ivoire ! Un escadron du régiment d'infanterie et de chars de marine (RICM) stationne sur le camp militaire de Lomonor, situé à deux cents kilomètres au nord d'Abidjan. Le camp est en ruine. Tout a été détruit, pillé, incendié ! Deux orages torrentiels ont noyé les dotations de ration et avec la saison des pluies, il devient urgent de mettre hors d'eau les installations. Le génie a promis du matériel, mais rien ne vient. On en récupère et on en achète dans le village voisin grâce aux subsides du régiment. Et tout est reconstruit avec les seules compétences existantes dans un escadron de combat, jusqu'au circuit électrique. « Il y avait trois cabos [caporaux] chefs un peu démerdards. [...] Il y en avait un qui avait amené sa caisse à outil et en avant quoi ! [...] L'un d'entre eux était mécano... Lui, il nous a refait l'électricité, parce qu'il fallait tout réparer, tout avait été piqué... Il a rebricolé les douches. [...] Il a fallu qu'on se démerde quoi¹⁰ ! »

Le couvert étant assuré, on passe à l'aménagement des intérieurs. En poste isolé, la priorité, c'est la cuisine ! La récupération d'un poêle à bois et de quelques planches y suffira. Viennent ensuite les sanitaires. Là où il n'y a pas de latrines, des cabinets chimiques seront parfois installés mais pas toujours : il faut alors creuser des feuillées, comme les anciens¹¹. Le combattant moderne a aujourd'hui des exigences d'hygiène : s'il n'a pas procédé quotidiennement à de grandes ablutions, il sent qu'il sent mauvais ! Dans les postes isolés, le bricolage d'une douche s'impose¹². Le plus souvent, un fût de gasoil monté sur pilotis et une pomme d'arrosoir font l'affaire. Mais en cas de basses températures, certains s'inspirent de la bouilloire électrique ! Le courant électrique peut être fourni par un groupe électrogène. À défaut, on répare un circuit existant ou on bidouille un branchement sur une ligne locale. Après, il suffit de récupérer une résistance de machine à laver dans un voisinage dévasté, de la brancher et de la plonger dans la cuve ! Le système réclame quelques précautions : il faut

^{10.} D'après le journal de marche du lieutenant L et les entretiens réalisés le 18 août 2005 à Poitiers avec l'adjudant B et le sergent-chef H.

^{11.} Il y a deux techniques. Pour un faible effectif et pour une courte durée de stationnement, on creuse des trous individuels cylindriques, étroits et profonds. Pour un plus gros effectif, une tranchée d'une dizaine de mètres de longueur est nécessaire – elle aussi étroite et profonde – sur laquelle seront posées des planches, deux à deux. Dans l'un ou l'autre cas, on recouvre l'excavation lorsqu'un certain niveau d'excréments est atteint.

^{12.} Depuis la fin des années 1990, les unités en opérations extérieures disposent d'un ensemble de matériels de campagne ou « module 150 », dont des douches collectives. Cet ensemble adapté pour cent cinquante personnes comprend : une laverie, une douche de campagne, une roulante tractée, deux frigidaires de 1,5 m³, des cabines sanitaires, des bacs souples pour le stockage des eaux de lavage ou de cuisine, un lot de tentes collectives. Mais, sauf cas exceptionnel, ces matériels ne peuvent équiper les postes isolés à trop faible effectif.

couper le courant avant de prendre la douche et surtout le camoufler aux yeux de l'autorité venue de l'arrière inspecter l'avant !

Encore faut-il disposer de l'eau en relative abondance. Nous touchons par là à un défi auquel doit répondre la manœuvre logistique sur les théâtres d'opérations contemporains. Les besoins qualitatifs et quantitatifs du corps combattant en eau ont considérablement augmenté, alors que les armées en opérations sont de plus en plus confrontées à la raréfaction ou à la nocivité de ressources locales en raison de diverses natures de pollution ou de destructions consécutives à la guerre. Plus particulièrement, l'application des normes de potabilité nécessite aujourd'hui un acheminement périodique vers les bataillons d'une eau de boisson embouteillée ou empaquetée : à raison de besoins variant de deux à cinq litres par homme et par jour, voire plus en fonction des zones géographiques, des températures ou des activités, on peut imaginer le flux logistique que cela implique et la vulnérabilité du corps combattant qui peut en résulter¹³.

De l'extra ordinaire au « repas maison »

Dans le domaine alimentaire, la petite entreprise combattante est prestataire de services : elle améliore l'ordinaire¹⁴. Ce terme du langage militaire désigne à la fois les aliments préparés ou non servis aux combattants ou livrés aux unités (repas, vivres frais, rations de combat), le lieu où la troupe prend ses repas (« manger à l'ordinaire ») et les dispositifs collectifs d'approvisionnement et de cuisson des repas (l'*« officier d'ordinaire »*).

Les normes réglementées d'organisation des ordinaires reposent sur une centralisation des approvisionnements au niveau du bataillon et sur l'existence d'un point de cuisson par implantation : bases de bataillon ou bases d'unité. Dans ce dernier cas, les unités s'approvisionnent au bataillon et, le cas échéant, elles distribuent vers leurs postes isolés vivres frais, rations de combat ou repas chauds. Les variations et les transgressions de ces normes sont d'une grande diversité. Mais partout s'observe une tendance générale aux motifs variés : la recherche d'une alimentation extra ordinaire jusqu'à la confection de « repas maison ».

Le cas le plus courant est celui de petites unités en poste isolé. Durablement stationnées loin d'un service de restauration de bataillon

13. Sur cette question, voir Sébastien Genin Lomier *et al.*, « Approvisionnement en eau sur les théâtres d'opérations. Expérience au Kosovo », *Médecine et armées*, 2004, vol. 32, no 5, pp. 427-434 et André Thiéblemont, *op. cit.*, tome II, pp. 60-73.

14. Le sujet est développé dans André Thiéblemont, *op. cit.* tome II, p. 44-59.

ou d'unité, elles en reçoivent des vivres frais sans pour autant avoir les moyens matériels et humains de cuisiner. Elles doivent « faire avec » : aménager un point de cuisson et s'organiser pour préparer les repas. Ici, chaque combattant prend son tour de cuisine, ce qui donne parfois lieu à des désastres ! Ailleurs, c'est un volontaire qui fait office de cuisinier, bien souvent un Antillais ou un Réunionnais aux savoureuses initiatives : gâteaux confectionnés avec du pain de guerre, brochettes de moineaux ou pâté de pigeon aux cèpes¹⁵. Le fin du fin, c'est le « repas maison » exploitant des ressources peu ordinaires : légumes rapinés dans les jardins abandonnés, offrandes de paysannes dont les hommes sont à la guerre, produits de la pêche, du braconnage, de la cueillette, de trocs (la ration de combat ou le litre de gasoil constituant des unités monétaires fortement évaluées dans une région dévastée par la guerre), produits de colis venant enfin de la parentèle et racontant le pays. Toutefois, cette cuisine en poste isolé n'a pas la sérénité de la cuisine familiale. Explosions d'obus ou staccatos d'une mitrailleuse peuvent troubler sa tranquillité, et soudain, c'est l'alerte rouge, le départ inattendu en patrouille ! Il faut renoncer à l'omelette aux cèpes qui déjà frissonne dans la poêle : les rations de combat s'y substitueront.

L'extra ordinaire est aussi recherché par de petites unités en base ou en mouvement qui sont normalement servies ou livrées en repas chauds par leur bataillon ou par leur unité. Il suffit que ces repas soient jugés insuffisants en quantité ou en qualité, que les cuisines ou le self-service soient trop éloignés ou qu'un chef de section estime préférable que les siens s'attablent dans une ambiance « maison ». Ayant aménagé un point de cuisson sauvage avec les moyens du bord, on commence par exploiter des opportunités d'approvisionnements hors de l'ordinaire (colis, occasions de troc...) ou par accommoder des boîtes de rations. La fonction créant l'organe et pour peu que quelques talents se soient révélés, la petite unité en vient à organiser sa restauration autour de son point de cuisson. On se retrouve alors dans le cas de figure précédent.

De la sorte, alors que les services de restauration de bataillon peinent à servir des repas qui répondent aux besoins caloriques ou aux goûts du soldat – en raison notamment de ruptures d'approvisionnements –, certaines tablées de petites unités en poste isolé, en base et même en mouvement offrent des mets dignes d'une gargote auvergnate ou

^{15.} « Assembler quatre planches pour en faire un cadre. Avec du câble de téléphone de campagne grillager le cadre de façon à bâtir un piège qui s'abat sur les pigeons quand ils viennent picorer dessous. Plumer le pigeon ainsi capturé et le faire revenir avec des oignons. Faire revenir des cèpes à côté. Mettre le tout dans une cocotte minute de fortune : deux gamelles assemblées et soudées par un mélange de farine et d'eau pour assurer l'étanchéité. Mettre au feu. Quand ça saute, c'est cuit ! » [Extrait du carnet de route du lieutenant CR, cité par André Thiéblemont, *op. cit.*, tome II, p. 52].

périgourdine : soupe à l'oignon, quiche lorraine, omelette aux cèpes, confit de canard aux pommes de terre, gigot de mouton et flageolets, poulet aux lardons, corbeaux à la broche, pâté de pigeon, brochettes de moineau, truite meunière, crêpes, îles flottantes...

Bien plus, le soldat français étant bien français, il apprécie pain frais et viennoiseries au petit matin. Or, là où l'intervention protège l'humanitaire, les sacs de farine ne manquent pas. Ça et là, une fois reconnu dans les rangs un talent de boulanger, des fours à pain se bâtissent clandestinement et l'aube pointant, voilà pain frais, croissants ou brioches livrés aux combattants !

Apprentissage de la solidarité

Il serait réducteur de considérer de telles pratiques sous leur seul angle alimentaire. Dans le groupe de combat, dans la section ou dans le peloton comme dans la famille étendue, le « manger » remplit une fonction sociale¹⁶ : son caractère extra ordinaire solidifie le corps combattant, participe à sa sociabilité, à son identification, à sa différenciation, à des prestations d'échange. Consciemment ou non, c'est de cela qu'il s'agit lorsque, pénurie ou non, en poste isolé, en base ou en mouvement, des petits chefs tentent d'enrichir les prestations standardisées et déritualisées d'un ordinaire de bataillon et d'y substituer un « entre soi » convivial.

À la limite, qu'importe ce qu'il y a dans l'assiette si cela donne lieu à des récits ou à quelques pintes de rires, cet ingrédient dont le combattant ne cesse d'assaisonner son quotidien ! Là-bas, dans le Golfe, durant l'automne 1990, les frites « maison » dont se régalaient les artilleurs de la section de l'adjudant Se étaient d'autant plus savoureuses que le cuisinier n'avait rien d'autre qu'une pioche pour les tourner : « L'huile bouillante à 200 °C, ça désinfecte ! » La prouesse culinaire de l'unité ou de la petite unité va parfois de pair avec sa prouesse combattante. Sa geste nourricière à laquelle chacun peut avoir l'occasion de contribuer peut donner à ses membres un sentiment de différence et de fierté collective. En opération, on se reçoit et on y reçoit. S'y vérifie le vieil adage : « Qui reçoit, reçoit ! » La table d'une petite unité qui, dans la rareté, offre à ses hôtes soupe à l'oignon, œufs en neige ou un alcool à base de fruits infusés lui vaut une réputation dont chacun peut se réclamer et, le cas échéant, elle lui procure des contre-dons de produits et de services qui enrichiront son quotidien.

¹⁶. Cf. Claude Rivière, *Les Rites profanes*, Paris, PUF, 1999, pp. 189-218.

Plus généralement, qu'il s'agisse du couvert ou du vivre, cette petite économie combattante débrouillarde constitue un apprentissage de cette solidarité que le combat nécessite¹⁷. Hors de la routine, l'œuvre à réaliser mobilise ; elle révèle disponibilités et talents. S'y exprime ce qui ne se perçoit pas en temps ordinaire. Chacun apporte sa pierre à l'édifice, ne serait-ce que prendre un tour de garde à la place du maçon, de l'électricien ou du cuisinier de fortune. Au final, chacun y trouve son compte. Une fois réalisée, l'œuvre est emblématique : elle signale un style qui démarque l'unité et la petite unité de ses voisines.

Ce sujet qui n'est ici qu'effleuré mériterait plus d'attention. Car cette économie du « faire avec » constitue une prévention contre la fragilité des organisations de soutien aux combattants de plus en plus complexes et sophistiquées. Cuirassé, bardé d'appareils issus de la haute technologie et soutenu par des chaînes logistiques de plus en plus lourdes, le corps combattant risque d'être vulnérable si ses rangs sont privés de ces petits cadres ingénieux et de ces talents capables de réagir à des situations de rareté. Sur le champ de guerre, dans le futur comme par le passé, la technique et l'organisation militaire auront leurs défaillances. D'inévitables impondérables mettront toujours des combattants en situation de dénuement. Autant anticiper les accoutumances qui seront alors nécessaires. ↴

^{17.} Cette capacité à faire beaucoup avec pas grand-chose s'applique aussi au « bidouillage » des moyens d'une mission lorsque ceux-ci sont inadaptés ou font défaut. Voir André Thiéblemont, « Unités de combat en Bosnie (1992-1995) : la tactique déstructurée, la débrouille, le ludique », *Les champs de Mars* n° 12, II/2002, pp. 87-123.

PIERRE GILLET

ENTRE ASCÈSE ET LICENCE : LE RÔLE DU CHEF

Ce n'est un secret pour personne que nous n'avons pas la maîtrise parfaite de notre corps. L'esprit ne règne pas en maître sur lui. « Tu trembles, carcasse, mais tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener », aimait à dire le maréchal de Turenne. Nos passions triomphent et « nous ne faisons pas tout le bien que nous voulons et nous faisons tout le mal que nous ne voulons pas ». De plus, en mission extérieure, en opération, notre corps est soumis à rude épreuve. Il doit résister à des conditions de vie dures, au danger comme à l'inaction, à des tentations diverses et parfois nouvelles. Dès lors, le maintien de la condition physique et morale des soldats devient l'une des préoccupations majeures du chef. Mais comment faire face à une telle tâche qui nécessite du tact (compte tenu des frontières ténues entre l'intimité des soldats et l'action du chef) et de la fermeté tant les enjeux sont importants ?

Trois remarques liminaires pour commencer. Même si certains éléments théoriques sont nécessaires à la compréhension du sujet, nous chercherons, dans cet article, à rester concret et à traiter la question comme un homme d'action plutôt qu'en philosophe ou en psychologue¹. Nous privilégions donc une approche pratique tirée de l'expérience. De plus, l'éloignement géographique des théâtres d'opérations ainsi que l'éloignement physique de la famille et des proches favorisent une certaine complicité entre le chef et ses subordonnés, en tout cas une meilleure compréhension mutuelle.

S'intéresser au corps ne peut se faire sans s'intéresser à l'esprit, la nature humaine étant ainsi faite que les deux ne sont pas dissociables. Toutefois, si le maintien en condition physique fait appel à l'esprit, il ne faut pas en conclure que le maintien de la condition morale et psychologique dépend du physique dans les mêmes proportions. Le présent article a pour but de traiter de ce qui concerne le corps.

L'emploi fréquent du mot « chef » mérite une précision. Le terme est ici générique. Le commandant de l'opération, le chef de corps, est directement responsable du maintien en condition. S'il donne la direction générale, en fonction des enjeux et de la nécessité d'inscrire les actions sur toute la durée de la mission, l'efficacité repose surtout

1. Il faut reconnaître l'utilité des psychologues sur le terrain. Il s'agit plutôt d'éviter d'égratigner un domaine qui demande de l'expérience et de la formation.

sur l’implication des cadres de contact. Le niveau « chef » descend ainsi jusqu’au chef de groupe.

Un défi à relever

Nos soldats ne sont pas des extraterrestres. Quand ils s’engagent, ils ont un vécu, des liens avec le monde civil dans lequel ils retourneront. Ils possèdent un minimum de culture, au sens où ils appliquent au moins les règles élémentaires de la vie sociale. Toutefois, en termes de comportement, il s’avère difficile de préjuger de leur réaction devant les multiples sollicitations extérieures, tant notre société prône une vision relativiste de la morale (n’ayons pas peur du mot).

Compte tenu de ce contexte, l’enjeu pour le chef est de trouver un référentiel commun suffisamment explicite et pertinent pour cadrer l’action. Les règles de comportement, le Code du soldat, le code d’honneur du légionnaire apportent une première pierre à l’édifice. À l’instar des règles d’ouverture du feu, le soldat dans l’action ne doit pas hésiter sur ce qu’il peut faire ou ne pas faire. Il n’a pas le choix. Celui-ci ne dépend pas d’une appréciation personnelle de la situation mais s’impose à lui. Il l’endosse avec son uniforme. Mais peut-on renoncer aussi facilement à son libre arbitre ?

Partout où il y a une vie commune, il y a des règles qui limitent les choix individuels. « Il faut que les règles soient assez raisonnables et assez simples pour que quiconque le désire et dispose d’une faculté moyenne d’attention puisse comprendre, d’une part, l’utilité à laquelle elles correspondent, d’autre part, les nécessités de fait qui les ont imposées. Il faut qu’elles émanent d’une autorité qui ne soit pas regardée comme étrangère ou ennemie, qui soit aimée comme appartenant à ceux qu’elle dirige. Il faut qu’elles soient assez stables, assez peu nombreuses, assez générales, pour que la pensée puisse les assimiler une fois pour toutes, et non pas se heurter contre elles toutes les fois qu’il y a une décision à prendre. » Cette citation de la philosophe Simone Weil² répond à la question du libre arbitre tout en plaçant le chef devant ses responsabilités puisqu’il lui incombe de rendre les règles acceptables³. C’est dans cet esprit qu’un certain nombre d’observations pratiques vont être formulées dans la suite de cet article.

2. Simone Weil, *L’Enracinement*, Paris, Gallimard, 1949. Première partie, « Les besoins de l’âme ».

3. Nous ne nous plaçons pas sur le plan de la moralité d’un acte qui dépend autant de l’objet et de sa finalité que des circonstances, mais sous l’angle pratique de l’appropriation par les autres de règles décidées par une autorité.

Condition physique et entraînement

Pour pouvoir combattre, un soldat doit être en bonne condition physique⁴. Tous les engagements l'attestent. Le document sur les forces morales n'hésite pas à l'affirmer : « La victoire appartient à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus. » Dans l'imaginaire collectif, le guerrier est une sorte d'incarnation de la force physique et de la virilité à l'instar de l'athlète. La statuaire de la Rome antique est éloquente à ce sujet.

Les enjeux du maintien en condition physique restent faciles à discerner. Ils se résument en un adage popularisé par le général Bigeard : « La sueur épargne le sang. » Cela passe très concrètement par la pratique du sport et de toutes sortes d'activités physiques. Si dans l'esprit la nécessité est acquise, en opération extérieure le chef se heurte à la réalisation pratique. Car les conditions opérationnelles et, surtout, les zones de stationnement ne le permettent pas toujours. Certains se souviendront avec émotion des séances de footing dans le terminal de l'aéroport de Sarajevo ! Pour se défouler physiquement, les soldats ne manquent pas d'imagination. Les salles de musculation, au quartier comme en opération, connaissent un vif succès. Même si leur intérêt est indiscutable, il y a toutefois une certaine antinomie entre elles et l'esprit combattant. Le culte du corps ne fait pas bon ménage avec l'esprit de sacrifice. Un corps soigné n'est pas fait pour souffrir ou, pire, être meurtri. Tant que le sens de l'effort ne s'émousse pas, le risque décrit ci-dessus reste tenu. Le chef doit y veiller.

Tous les sports n'ont pas la même valeur dans le maintien en condition physique du soldat. La pratique du sport collectif, en particulier celle du football, fournit son lot de blessés et d'évacuations sanitaires. Le jeu n'en vaut pas la chandelle ! Par égard pour les ligaments croisés du genou de ses hommes, le rédacteur de cet article a pris le parti de l'interdire lors des opérations extérieures où il a exercé le commandement. Les sports de combat encadrés par des moniteurs qualifiés, paradoxalement moins traumatisants que certains sports collectifs, mériteraient une plus grande attention. Le déroulement est garanti ainsi que le renforcement de la confiance en soi.

Une activité physique constitue aussi un bon exutoire à un manque d'action chronique. Il est bien connu que dans l'armée « il faut se lever tôt pour attendre plus longtemps ». Sur les théâtres actuels, l'action de combat, ce pour quoi un soldat se prépare, se fait désirer.

4. Les limites d'âge statutaires ont pour but de garder du personnel suffisamment jeune pour demeurer capable de remplir toutes les exigences, notamment physiques, du métier des armes.

À l'exception de l'Afghanistan, les forces actuellement engagées en opération ne recherchent pas volontairement le contact avec un adversaire. Sans pour autant comparer le sentiment de lassitude des soldats avec l'« acétie » des mystiques, il n'en reste pas moins vrai que, dans ces conditions, les sens s'émoussent et la facilité s'installe. Le laisser-aller dans l'entretien du casernement constitue d'ailleurs un excellent signe clinique de cette maladie singulière. Certes, il est du devoir du chef de rappeler régulièrement l'intérêt de la mission et son sens, mais seules les activités physiques (marches et raids en disposition de combat, drill, exercices de combat en dehors des installations...) peuvent combler le vide d'aventure en reprenant l'idée promue en son temps par le maréchal Leclerc selon laquelle les hommes remercieront toujours le chef de les avoir forcés à se dépasser moralement et physiquement.

Résister à la tentation

Allons droit au but : deux vieilles vulnérabilités de l'homme, l'alcool et le sexe, méritent une attention particulière et une forte implication tant les conséquences pour l'individu et le bon déroulement de la mission sont importantes⁵.

L'ivresse rend souvent inconscient du danger, quand elle ne débouche pas sur des comportements agressifs. Généralement, les dames de petite vertu savent fort bien exploiter les faiblesses d'un soldat ivre. Et ce quels que soient, hélas, les risques de transmission du sida. Les poussées instinctives et les passions sont tout le contraire d'un choix libre et conscient. Le sexe, lui, est insidieux pour deux raisons. Tout d'abord, de façon très évidente, à cause des risques pour la santé des hommes et pour la capacité opérationnelle des unités – une trithérapie rend un personnel indisponible. D'autre part, même si cela est moins immédiatement perceptible, parce qu'il contrevient la plupart du temps à l'impératif de respect. Respect pour soi-même et pour son conjoint si l'on est lié par une relation amoureuse, respect pour la population qui doit être considérée et traitée avec une courtoisie d'autant plus grande que toute armée étrangère passe vite du statut d'allié à celui d'occupant. La façon dont une population perçoit une force déployée agit directement sur la réalisation de la mission. Cela ne fait aucun doute dans le cadre de la contre-insurrection (nos anciens nous en ont donné l'exemple en Indochine ou en Algérie), cela ne fait aucun doute sur n'importe quel théâtre. Un soldat reste

5. La consommation de drogue, rentrant dans le cadre d'une interdiction légale, n'est pas abordée dans cet article.

donc en mission même pendant les phases de détente. Nous pourrions mentionner les risques de médiatisation d'un débordement. À Sarajevo, en 1993, par exemple, des journalistes malveillants n'ont pas hésité à affirmer que des soldats français échangeaient des boîtes de ration contre les bonnes grâces de femmes démunies. Ces raisons à elles seules suffiraient à justifier la fermeté du chef.

Tout chef en mission extérieure sait que des tentations nouvelles ne manquent pas de survenir ; nouvelles et faciles du fait de l'éloignement des familles et de la précarité des pays touchés par une crise. Il sait aussi que l'*« esprit est ardent et la chair faible »*. Malgré les ordres⁶, les mesures diverses de prévention, les sensibilisations, chacun se retrouve face à sa propre conscience et passe à l'acte ou pas. Ces deux remarques, teintées de fatalisme, soulignent la difficulté de remédier à la luxure. Peut-on résister à certaines tentations très physiques ?

Napoléon a répondu à cette question : *« En amour, la seule victoire c'est la fuite. »* En homme avisé, il préconise que ne pouvant résister à une tentation il vaut mieux la fuir. Rien d'étonnant à cela si l'on considère que l'amour charnel (*Éros*) est mû par le désir. Aussitôt satisfait, il revient à la charge, insatiable ; c'est pourquoi certains l'ont qualifié de feu dévorant. L'homme est continuellement sollicité. Comment lutter si ce n'est en organisant la fuite ? Cela revient, par exemple, à limiter les sorties en quartier libre, à interdire les films pornographiques qui, d'une part, ne procurent aucune détente et au contraire accroissent un sentiment de frustration, et, d'autre part, incitent à l'individualisme et à la débauche, à interdire la consommation d'alcool du lever au coucher du jour, à réglementer drastiquement la vente d'alcool fort. Le réalisme oblige à reconnaître qu'il ne manquera pas de contrevenants. Toutefois, un cadre strict lève toute ambiguïté sur le comportement à adopter et constitue le premier degré d'une réponse qui se prolongera par la mobilisation des forces de la raison et du cœur.

Le manque d'éducation et une vision relativiste de la morale brouillent la conscience du bien et du mal. Une chose est de fuir la tentation, une autre est d'en comprendre le pourquoi. En cherchant à éléver moralement ses subordonnés, le chef pose un acte éminent d'autorité⁷ mais leur donne surtout une marque d'estime supérieure. Employer un discours moralisateur déboucherait sur l'effet inverse par phénomène d'exaspération. Or les soldats font parfaitement la différence entre une vertu et un vice, ils comprennent par exemple toute

6. Les directives concernant les règles de comportement sont consignées dans le règlement de service intérieur (RSI) qu'il convient de remettre à jour au commencement d'une mission.

7. L'étymologie latine du mot autorité, *augere*, suggère clairement l'idée d'apporter « quelque chose de plus », d'augmenter.

la portée de la fidélité. *Stricto sensu*, on ne peut pas imaginer un amour autrement que fidèle. Gageons qu'ils comprennent aussi l'amour-don (*philia*) et le respect du conjoint qui va de pair. Ils acceptent alors librement la continence dans sa double dimension morale et prophylactique.

En revanche, combattre l'alcoolisme en faisant appel aux mêmes ressorts est plus difficile. À un certain degré, cela relève de soins médicaux. La prévention de l'ivresse s'appuie donc presque exclusivement sur la coercition. Toutefois, nous pouvons remarquer que la tempérance n'est pas une négation du plaisir mais un juste milieu dans le plaisir. À ce titre, il appartient au chef de fixer le seuil de référence, par exemple une bière par homme et par jour.

Enfin, il arrive un moment où le chef a épuisé tous ses arguments et a atteint les limites de la contrainte. Le but de son action reste avant tout de préserver la capacité de combat de son unité, l'intégrité physique et morale de ses soldats. Ce que certains ont appelé la politique du moindre mal, nous pourrions l'appeler la politique de la « prophylaxie encadrée ». Elle repose sur l'implication des cadres de contact grâce à laquelle les soldats ne sont pas livrés à eux-mêmes. Ils vivent avec eux, ils sortent avec eux et avant qu'une jeune beauté n'ait vendu ses charmes, ils vérifient la possession des préservatifs et extraient en prévention les ivrognes de circonstance. Tout repose sur les épaules des chefs de groupe. Ces derniers doivent s'y préparer, donner l'exemple et, surtout, être proches de leurs subordonnés ; proches physiquement parce qu'ils partagent les mêmes locaux ou les mêmes tentes, proches moralement car ils savent recueillir les confidences, encourager ou sévir en première instance. Cela suffit souvent à calmer bien des ardeurs.

Des maux plus subtils et plus délicats

Nous avons abordé jusqu'à présent la partie visible (ordres, mesures de prévention, pédagogie) et collective de l'action du chef. Mais chacun sait que des atteintes physiques et des fautes de comportement peuvent être la conséquence d'un mal intérieur, des « tempêtes sous des crânes » – nous partons du postulat que les soldats ont été sélectionnés et sont considérés aptes physiquement et psychologiquement avant de partir en mission. Il faut un haut degré de discernement, de sens psychologique, de délicatesse, d'expérience et de formation pour espérer y faire face.

Cependant, certaines conditions assurent un meilleur équilibre du soldat. Le cadre de vie tout d'abord. En effet, sans aller jusqu'à établir

un déterminisme absolu entre la qualité des installations et le moral, le lien a été souvent mis en avant. Les incommodités agacent, les toiles de lit picot déchirées, les difficultés pour laver le linge, les retards de courrier et de distribution des colis, les connexions Internet impossibles... Force est aussi de constater que lorsque le groupe fonctionne bien, il s'organise et fait face. Dans des conditions identiques, deux unités ne vivent pas de la même manière et la qualité des campements n'est pas comparable... Comme quoi il s'agit bien d'une question de chef!

La seconde condition repose sur l'équilibre entre la vie privée, le jardin secret de chacun, et la vie du groupe. Cela semble évident. Mais trouver la limite entre le commandement et l'immixtion dans la vie privée n'est pas aussi simple. Autant que possible, chaque soldat devrait avoir dans la zone vie un coin à lui afin de ne pas être toujours sous le regard des autres. Il n'y a pas si longtemps, les chefs de section s'intéressaient au nombre de lettres reçues par les uns et par les autres – les plus méticuleux tenaient un cahier à jour – et s'inquiétaient de ceux qui n'en recevaient plus ou pas. Demander à l'un de ses subordonnés pourquoi sa femme ne lui écrit plus relève de nos jours de l'abus d'autorité ! Le souci était louable ; il s'agissait de détecter un problème personnel et d'aider quelqu'un dont on a la responsabilité. Le souci était sage, car on ne peut laisser seul devant ses difficultés un soldat qui détient de l'armement et des munitions. Le chef doit ainsi tisser des liens privilégiés avec ses subordonnés. Dans le meilleur des cas (pour les unités homogènes), cela commence au quartier, sinon il faut rattraper le temps et toutes les occasions sont bonnes. Le général Gouraud, lorsqu'il était lieutenant, a donné le conseil suivant à un jeune sous-lieutenant : « Profitez de vos premières semaines d'exercice pour faire venir vos recrues les unes après les autres et interrogez-les sur leur pays, leurs parents, ce qu'ils faisaient, ce qu'ils gagnaient... Prenez note, malgré le froid qui vous figera les doigts. Puis profitez de chaque occasion, homme rentrant de permission, sortant de l'hôpital, pour les voir et rafraîchir votre mémoire. »

La dernière condition réside dans la capacité du chef à décrypter le langage corporel de ses subordonnés. Lorsqu'un jeune chef de section passe sa troupe en revue, il y a fort à parier qu'il a regardé sans voir. Mais bientôt il remarquera les traces physiques, conséquences des mauvaises rencontres en ville (ou dans le quartier) ou d'une blessure fortuite. Il lui faudra plus de temps pour détecter dans le regard (surtout) ou l'attitude générale (aussi) quelque chose qui ne va pas. Un soldat qui a confiance dans son chef lui lancera très souvent un appel au secours par un signe clair et toujours discret, parfois même inconscient. Il y a une condition préalable à cela : avoir pris l'habitude de passer du temps avec les autres. Les soldats peuvent bien avoir leur ordinateur

portable et s'enfermer dans un coin pour regarder seuls une vidéo, être accrochés à un téléphone portable à la première occasion, mais s'il demeure des occasions pour « être ensemble de corps et d'esprit », alors l'individualisme n'a pas triomphé. Des légionnaires en mission à Birao, au nord de la République centrafricaine, un poste particulièrement rustique, ont hésité à demander une télévision par section de peur de rompre l'esprit de groupe que l'isolement et les conditions de vie éprouvantes avaient renforcé.

S'interroger sur le but de la vie

En guise de conclusion, deux citations, l'une d'un historien des armées romaines, Salluste, l'autre d'un philosophe connaissant bien la chose militaire, Jean Guitton, afin d'illustrer le rôle du chef dans toutes ses dimensions, à la fois la fermeté bienveillante permettant de tirer le meilleur des soldats, et l'autorité qui les élève, marque supérieure de l'estime qui leur est portée. Elles posent aussi les bases d'une réflexion personnelle, préalable à toute action.

Sur l'intérêt de la discipline bien comprise tout d'abord. Dans *La Guerre de Jugurtha*, Salluste écrit à propos de l'armée que Metellus retrouva en Numidie qu'elle était « incapable de se battre, de s'exposer au danger et aux fatigues, plus prompte à parler qu'à agir, pillant les alliés, pillée elle-même par les ennemis, sans discipline, ni mesure. [Metellus], en forçant les soldats au travail, rétablit la vieille discipline. [...] Il enleva au soldat tout ce qui pouvait favoriser sa mollesse. [...] Chaque jour, par des chemins de traverse, il transportait le camp sur un point différent et, comme si l'ennemi eût été tout près, faisait élever des retranchements ou creuser des fossés, plaçait de nombreux postes. [...] Pendant les marches, il prenait tantôt la tête, tantôt la queue, tantôt le milieu de la colonne, veillant à ce que nul ne sortit du rang, à ce que tous fussent groupés autour des drapeaux et que chaque soldat portât lui-même ses vivres et ses armes. Ainsi, en prévenant les fautes plutôt qu'en les punissant, il redonna rapidement force à son armée ».

Sur la dimension supérieure du cœur à laquelle il ne faut pas hésiter à avoir recours ensuite. « En tant que créature physique, animale, j'ai soif d'exister, je recherche la vie, le plaisir, et je fuis la souffrance, la mort. Mais je suis plus qu'un animal. En tant qu'homme, être moral, je cherche le bien : le devoir, la justice, parfois la sainteté... Les trois phases de l'idéal sont donc le bien, le beau, le vrai. Un mot résume tout cela, l'amour⁸. »

8. Jean Guitton, Jean-Jacques Antier, *Le Livre de la sagesse et des vertus retrouvées*, Paris, Perrin, 1998.

THIERRY CAMBOURNAC

VERS LA GUERRE DÉSINCARNÉE ?

La guerre est, chacun le sait, un affrontement des voltontés poussé à son paroxysme. Elle s'exerce au travers de combats, c'est-à-dire de souffrances physiques et morales que les protagonistes endurent et infligent. Dans un monde qui place désormais au cœur de ses préoccupations le bien-être personnel et le développement économique, la Société des Nations veut croire et espérer que la conduite des conflits peut et doit épargner les peuples et les moyens économiques de leur subsistance, tout en recourant aux technologies les plus avancées pour protéger les soldats, ultimes victimes d'un monde dans lequel le genre humain serait en passe de « désincarner » définitivement la guerre. Mais cette mutation, si elle ne s'accompagne pas d'une paix universelle et durable – et comment pourrions-nous croire à une telle illusion irénique ? – porte en germe le risque de susciter de nouvelles formes d'affrontement plus violentes encore.

L'histoire et l'expérience se conjuguent pour montrer que, sur le champ de bataille, le corps de l'homme, par ce qu'il éprouve de souffrances ou par la terreur à laquelle il peut être soumis, est le vecteur premier de cette volonté. Est-ce à dire, pour autant, que la guerre impose de recourir à la souffrance physique des hommes et des peuples pour instaurer le dialogue des volontés sans lequel aucune sortie de conflit n'est envisageable ? La domination des sens et des sensations est-elle une constante du combat ? Le conflit ne laisse-t-il aucune possibilité d'assurer la domination de la raison sur la passion ?

Le corps du soldat

Aux plans opératif et tactique, c'est-à-dire sur le champ de bataille, pour le combattant qui met sa vie en jeu, l'« incarnation » du combat résulte de ce que lui transmettent ses sens, de ce qu'enregistre son cerveau, des informations que lui délivrent les équipements techniques dont il dispose. Autant si ce n'est plus que la mort, la blessure d'un camarade, la vue du sang, les cris de douleur et sa propre peur constituent des agressions émotionnelles qui peuvent perturber, ne serait-ce qu'un court instant, son équilibre psychique. À ce moment-là, le soldat ressent des pulsions mortifères d'une incroyable force. Quiconque a approché de près la guerre et ses combats ne peut nier cette réalité. Dans ces instants, la violence du choc ressenti peut, et c'est là parfois un effet positif, transcender la souffrance d'un blessé

jusqu'à lui faire oublier sa propre blessure. En revanche, bien plus souvent, elle met en danger la rationalité même des combattants jusqu'au risque avéré de succomber aux instincts les plus bestiaux que l'homme peut receler. Dans le combat auquel se livrent à cet instant la raison, la souffrance physique et l'agression émotionnelle, le danger est bien réel de voir le corps prendre le pas sur l'esprit.

En 1978, au sud-Liban, les forces françaises redécouvrent l'intervention armée, laquelle n'avait été l'apanage que de quelques très rares unités depuis la guerre d'Algérie. Il faut donc réapprendre à vivre avec la peur au ventre, parfois l'angoisse existentielle de la blessure, éventuellement de la mort. Ainsi, au cours de l'une des toutes premières nuits passées dans un poste extérieur exposé et isolé, un sergent rend compte à la compagnie du sentiment d'insécurité de son groupe, lequel se nourrit des multiples bruits de la nuit. Rapidement, en l'absence de moyens d'observation nocturne efficaces, la peur se propage au sein du groupe qui finit par ouvrir le feu, heureusement sans conséquence. L'incapacité des sens à donner une image raisonnée de la réalité a ici nourri une peur latente jusqu'à créer un début de panique dont l'action violente a été l'exutoire incontournable qui a permis de reprendre pied dans la réalité.

Si, donc, la capacité de combat du soldat est très fortement tributaire de son corps, de ses douleurs et de ses perceptions, au point que l'issue de la bataille en dépende souvent, il est du devoir de tout chef militaire d'essayer de se prémunir contre ses faiblesses, que ce soit par l'entraînement ou grâce à l'équipement. Dès lors qu'il ne fait guère de doute qu'au combat le ressenti physique détermine fortement la volonté individuelle et collective des combattants, souvent jusqu'à s'imposer au rationnel pour devenir le déterminant principal de l'issue de l'affrontement, la victoire est-elle la résultante de la supériorité d'une perception sensorielle sur une autre ? Si tel est le cas, la recherche doit alors avoir pour premier objet les technologies en mesure de procurer à l'homme un prolongement sensoriel.

Il s'agit d'abord des domaines de l'optique et de l'optronique, avec pour ambition d'accroître la perception visuelle du soldat, de jour comme de nuit, par temps clair comme en l'absence de bonne visibilité. Cette amélioration se heurte rapidement à deux obstacles : l'étroitesse des segments d'intervisibilité et la nécessité de compléter la vision par une identification qui ne laisse pas de place au doute. Il s'agit de rendre accessibles à l'œil du combattant des informations en provenance de senseurs optiques déportés (caméras, robots, drones...) qui permettent de s'affranchir des obstacles proches. Mieux encore, il convient de chercher à enrichir cette vision de signaux qui établissent l'identité précise des objets perçus et leur attitude au regard des actions

de combat en cours, celle-ci pouvant de moins en moins se limiter à une discrimination entre amis et ennemis du fait de la présence de plus en plus fréquente de nombreux non-belligérants. Satisfaire cette exigence repose en vérité sur un faisceau de technologies (détection, identification, transmission...) qui, prises individuellement, sont maîtrisées, mais dont l'intégration ergonomique ne répond pas encore aux besoins.

Quiconque en a fait l'expérience ne l'oublie pas. Un soir de décembre 1983, alors que nous sommes quelques-uns sur la terrasse du Centre culturel français, au cœur de Beyrouth en guerre, un des nombreux départs de coup de l'artillerie qui pilonne la ville est suivi d'un sifflement aigu particulier. Nous nous projetons à terre juste avant que le projectile ne vienne exploser à quelques mètres de notre position. L'ouïe venait de nous confirmer ce que nous avions appris : un obus sur la trajectoire duquel on se situe a un sifflement différent des autres. Écouter et entendre le champ de bataille est parfois aussi important que d'en voir tous les détails. Mais dans la quête d'une plus grande acuité auditive, comment éviter la saturation qui naîtrait de la simple amplification de tous les bruits du champ de bataille ?

Bien évidemment, combattre la peur, la fatigue et la douleur constitue également une demande forte. Des expérimentations d'emploi de psychotropes permettant de repousser les limites de la fatigue ont été réalisées. Mais cette recherche d'accroissement de la résistance du corps humain comporte, elle aussi, ses limites. La peur est en effet indispensable pour que le combattant mesure les risques et les prenne en compte avec l'acuité voulue. La fatigue, comme la douleur dans une certaine mesure, constituent des alertes de dysfonctionnement qu'il serait indubitablement fou de vouloir ignorer. Soustraire le combattant aux signaux que lui adresse son corps peut sembler un rêve de soldat, c'est à coup sûr l'amener au bord de la folie, de la mort.

Au rebours de ces évolutions d'essence scientifique, comment ne pas également évoquer l'irrationnel, c'est-à-dire l'instinct ? Les tankistes israéliens ont longtemps eu la réputation de combattre la tête hors de leur char en dépit de la dangerosité de cette posture qui les rend beaucoup plus vulnérables, parce que cela leur permettait d'avoir une meilleure appréhension du champ de bataille et de leur adversaire. Tous les conflits, tous les combats ont mis en évidence des personnalités ayant une perception hors du commun du danger. Ces « bêtes de guerre » ont semble-t-il une capacité particulière – extra ordinaire au sens étymologique du terme – à intégrer dans une même compréhension des éléments rationnels, tels que la nature et la configuration du terrain, et des perceptions sensorielles, comme les bruits, les silences, des mouvements imperceptibles ou une anormale immobilité de la

nature... Mais à supposer qu'elle ne soit pas exclusivement innée, comment enseigner ou développer cette part d'instinct ? À défaut de le savoir, la rationalité scientifique conduit à ce que la piste la plus communément empruntée pour faire face à toutes ces difficultés consiste à rechercher la « désincarnation » des affrontements. Cette mutation idéale repose sur une double démarche visant à soustraire le combattant aux affres du champ de bataille et à protéger, autant que faire se peut, les peuples des conséquences de la guerre.

S'agissant du soldat, les technologies aujourd'hui disponibles permettent de l'éloigner du cœur du danger, et donc de l'action, sans diminuer son efficacité au combat. Il s'agit de lui présenter la totalité des informations disponibles, synthétisée sur un écran de contrôle situé à proximité du système d'armes qu'il met en œuvre, lequel sera tenu aussi éloigné que possible de la zone des contacts. Mais dans le même temps, chacun sait combien la distance de l'objectif et la virtualité qu'apportent les moyens modernes de combat au travers de leurs écrans constituent autant de filtres entre la réalité et la perception qu'en ont les protagonistes. L'action de combat conduite au travers de scopes, d'écrans et de systèmes d'information perd rapidement sa réalité. Certes, elle peut ainsi mettre le chef à l'abri d'une excessive sensibilité qui le conduirait, peut-être, à renoncer trop vite face aux premières souffrances de ses troupes. Mais, surtout, elle porte en germe le risque de perte de référentiel humain – le syndrome *Orange mécanique* – et donc d'un emploi de la force démesuré au regard des enjeux du conflit et contraire à la proportionnalité des actions de combat, nouvel ordre westphalien que le droit de la guerre tente désormais d'instaurer, par opposition aux pratiques du xx^e siècle de la guerre totale et de la destruction mutuelle assurée.

Le corps des armées

Des siècles durant, d'Hannibal à Napoléon, la force des armées a reposé sur l'incarnation physique de la solidarité entre combattants. Le combat se livre entre armées déployées face à face en longues lignes où les soldats se serrent au coude à coude. C'est la continuité du contact physique avec les deux voisins, le camarade de droite et celui de gauche, qui cimente la ligne. Dès qu'un homme tombe, un autre prend sa place et restitue à l'ensemble sa cohésion. Ainsi, intellectuellement et physiquement corseté au sein de son unité, le soldat affronte plus aisément le danger. S'il est bien sûr le premier témoin de la blessure ou de la mort de ses compagnons d'armes, son appartenance au groupe et la force de la discipline collective lui apportent

ce supplément d'âme qui lui permet de faire face et de poursuivre sa mission. Cette situation se reproduira une nouvelle fois dans les tranchées de 1914.

Dans le combat moderne, *a contrario*, le déploiement des hommes sur le terrain répond à des règles de dispersion et de distances qui ont pour origine le besoin de limiter au maximum l'efficacité de la concentration des feux de l'adversaire et de réduire leur exposition aux différentes formes d'attaque dont ils peuvent être l'objet. À l'incarnation d'une solidarité physique reposant sur le contact entre frères d'armes s'est désormais substitué un lien aussi efficace mais désincarné : l'esprit de corps.

L'esprit de corps, à l'opposé de l'esprit de chapelle ou du corporatisme, c'est d'abord un attachement commun à des valeurs partagées : la fierté de servir, la camaraderie, la fraternité d'armes, la solidarité dans les difficultés et les épreuves, l'ouverture aux autres. Il se nourrit de l'attention de chaque instant – de l'affection – que les supérieurs portent à leurs subordonnés et à laquelle répond une obéissance d'amitié. Il s'exprime dans le renoncement à la routine, le dépassement de soi, l'envie d'égaler ou de surpasser les meilleurs ou l'orgueil de vouloir mériter une réputation d'excellence. Il se traduit par l'indéfectible volonté de servir de son mieux son pays et l'attachement à des valeurs difficilement convertibles en euros : la générosité, l'engagement personnel, le don de soi, le culte de la mission. Il ne s'épanouit que dans l'exigence et l'excellence.

Ciment de la capacité opérationnelle, l'esprit de corps est une vertu cardinale des armées et, en cela, il constitue un élément virtuel du combat, une dimension désincarnée de l'affrontement, qui, pour autant, ne germe que sur le terreau de la solidarité humaine et de la fraternité des armes. Des soldats qui n'ont pas souffert ensemble ne sont pas soudés par l'esprit de corps.

Le corps des nations

Le phénomène de « virtualisation » qui, pour le soldat comme pour l'armée en campagne, transforme profondément les données du combat, concerne également le niveau politique, premier impliqué dans la décision de faire ou de ne pas faire la guerre, seul à pouvoir décider de nommer la chose, seul à pouvoir choisir le champ de son application. Après avoir atteint le paroxysme des affrontements avec les guerres mondiales, les génocides et la perspective de la destruction de l'univers, les hommes semblent espérer pouvoir soustraire les peuples à la guerre, rendre le conflit désincarné aux yeux de la société

civile, généralement dispensée du combat, celui-ci étant confié à des professionnels. Cette tentation récurrente n'est pourtant pas sans effets pervers, déjà ressentis dans l'histoire des peuples de l'Europe.

Ainsi, en 1918, en dépit des très lourdes pertes humaines subies durant quatre années de guerre, la capitulation intervenant alors que les combats se déroulent encore sur le territoire français permet à la très grande majorité du peuple allemand de se voir épargné dans sa chair, dans ses biens, dans sa vie quotidienne. *A contrario*, en 1945, les terribles bombardements de villes entières, telles Dresde ou Hambourg, la poursuite des combats jusqu'au cœur du Reich et l'immensité des destructions dans la totalité de l'Allemagne nazie contraignent chaque Allemand à éprouver dans sa chair la réalité de la défaite et de la faute commise envers l'humanité.

Chacun sait ce qu'il en advint. Quelques années après la fin de la Grande Guerre, le mythe du *dolchstoss* permettait de faire porter à un gouvernement égaré la faute d'une défaite que les esprits n'avaient pas intériorisée ou ne voulaient plus reconnaître. En revanche, la souffrance collective de 1945, la peur, la faim, les privations et les blessures susciteront la prise de conscience instantanée du besoin de reconstruire la nation allemande sur de nouvelles bases. Comment ne pas se demander si, dans ce moment de folie collective que peut représenter la guerre, la force de la douleur résultant de l'incarnation du conflit n'est pas, seule, capable de ramener certains à la raison ? N'y a-t-il pas dans la souffrance populaire, que l'esprit contemporain tend à considérer comme immorale, voire criminelle, un effet rédempteur qui seul permet d'envisager la reprise du dialogue et la fin de l'affrontement politique ? Au fond, la souffrance des peuples n'est-elle pas un mal stratégiquement nécessaire pour éviter que ne se renouvellent des affrontements ? Dès lors se poserait aux belligérants la question de la limite des souffrances légitimement infligées dans le but de rompre l'unité qui sédimente la volonté des peuples et de leurs dirigeants.

En outre, dans l'obligation d'efficience économique qui régit le monde aujourd'hui, la guerre doit aussi, et c'est nouveau, être si possible transparente pour la mondialisation économique, épargner au maximum la production de richesse et la contribution au commerce mondial des pays en guerre et, surtout, réduire le fardeau de solidarité qui en découle pour le reste de la communauté internationale.

Cette « désincarnation », pour heureuse qu'elle soit dans ses effets sur les populations, porte en germe un double risque. Tout d'abord celui du recours à des formes de violence bien plus extrêmes de la part d'antagonistes qui ne partagent pas le souci de protéger les peuples des affrontements interétatiques ou, pire, qui estiment leur implication et leur souffrance nécessaires pour arriver à leurs fins. Comment ne

pas penser au terrorisme de masse du type de celui mis en œuvre par les auteurs des attentats du 11 septembre ? Le second danger réside dans l'absence d'intelligibilité de l'affrontement entre les protagonistes, avec pour corollaire un risque grave de poursuite du conflit au-delà de toute rationalité. En effet, dans les conflits d'aujourd'hui où il convient avant tout de persuader l'adversaire de renoncer au plus vite à son entreprise avant de lui tendre la main afin de le ramener dès que possible au sein de la communauté internationale, les risques physiques et la gestuelle quotidienne des combattants ne sont-ils pas les meilleurs vecteurs de la détermination des peuples qui les ont mandatés et des limites qu'ils acceptent de ne pas franchir dans la confrontation ? Au fond, le corps du soldat ne traduit-il pas mieux que tout discours la nature du dialogue qu'un belligérant tente d'instaurer avec son adversaire ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas une fatalité de la souffrance du soldat sans laquelle son action ne serait pas crédible ?

CHRISTIAN BENOIT

OFFERT EN SACRIFICE

Le 18 août 2008, dix soldats français sont tués à Uzbin, en Afghanistan, dans une embuscade tendue par les talibans. Survenant en plein été, alors que la France vit au ralenti et que la presse cherche de quoi remplir ses journaux, l'événement prend une importance inaccoutumée, surtout si on le compare à deux pertes semblables, la mort de neuf soldats à Bouaké, le 6 novembre 2004, tués par un tir d'avion ivoirien et celle de huit autres dans un accident d'hélicoptères au Gabon, le 17 janvier 2009, qui n'ont été relatées en leur temps que dans de courtes annonces noyées dans le flot quotidien des nouvelles.

Dès qu'il en est informé, le président de la République se rend en Afghanistan, rencontre les camarades des morts et fait venir leurs familles. Le 21 août, il assiste à la messe d'enterrement dans l'église des Soldats, la cathédrale Saint-Louis-des-Invalides, puis à la prise d'armes d'hommage dans la cour d'honneur de l'hôtel national au cours de laquelle il épingle l'insigne de la Légion d'honneur sur le cercueil de chacun d'eux, le tout sous les yeux des Français massés devant leurs écrans de télévision, les principales chaînes retransmettant en direct le déroulement complet de la cérémonie.

La mort au combat n'est jamais une mort ordinaire. Elle soulève toujours de nombreuses questions et, dans le cas présent, elles ont été lancées en forme de cris : « Ils sont morts à vingt ans ! » ; « Ils n'ont eu que six mois de formation ! » ; « Ils ont été envoyés au combat sans protection ! » La réponse est tragiquement simple. Les soldats ont toujours vingt ans¹ ; ils ont au mieux six mois d'instruction avant d'être envoyés au combat² ; la mission reçue imposait sans doute d'aller au contact de l'ennemi, sans autre moyen que l'armement d'une section d'infanterie.

Au-delà de la douleur compréhensible des familles que les médias relayaient complaisamment, leur ignorance de l'enjeu dont leurs enfants payaient le prix était admissible. Mais comment accepter qu'un grand parti politique, qui a assumé le pouvoir pendant de nombreuses années et qui aspire à le faire à nouveau, puisse demander, du simple fait des pertes subies, le retrait immédiat du théâtre d'opérations ? Il

1. Quel âge avaient donc les Marie-Louise de 1814 ? Le caporal Peugeot, premier mort français de la Grande Guerre, avait à peine plus de vingt et un ans quand il a été tué à Joncherey (Territoire-de-Belfort) le 2 août 1914. Le sous-lieutenant Mayer, qui l'a touché avant de tomber à son tour quelques instants plus tard, premier mort allemand de cette guerre, avait vingt ans.

2. Les Saint-Cyriens formés dans les pelotons régionaux pendant la Grande Guerre, après la fermeture de l'École spéciale militaire en août 1914, rejoignaient le front au terme de cinq mois d'instruction. En 1940, les plus jeunes pilotes britanniques de la bataille d'Angleterre ne comptaient que quelques dizaines d'heures de vol avant d'être engagés.

semblait alors que la nation ne pouvait supporter cette mort pourtant inscrite de façon quasi certaine dans l'envoi, qu'elle avait décidé, d'une troupe dans une zone de combat, alors qu'elle ne s'indignait pas beaucoup des 4 274 tués sur les routes en 2008, parmi lesquels les jeunes gens de dix-huit à vingt-quatre ans représentaient 23,4 % du total³, morts pour rien, par insouciance le plus souvent, sans parler des 20 000 morts d'accidents domestiques chaque année, qui frappent surtout les enfants en bas âge⁴.

Dans un communiqué, le chef de l'État avait rendu hommage au « courage de ces hommes qui ont accompli leur devoir jusqu'au sacrifice suprême ». Sans doute était-il dans son rôle et tout autre que lui, à sa place, aurait dit la même chose. Mais il est désormais le seul à tenir un tel langage. Néanmoins, le sens du sacrifice qu'il invoquait était perverti quand il organisait, en faisant venir les familles sur les lieux où leurs enfants étaient tombés, la « privatisation de la mort »⁵ des soldats. Dépossédé ainsi de toute portée collective, leur mort était réduite à un événement privé.

C'est l'aboutissement de l'évolution observée depuis la Première Guerre mondiale, quand les soldats morts au combat sont identifiables par le port d'une plaque d'identité, dont le principe est adopté en 1881, et jalonnée par l'attribution, au printemps 1915, sur décision du général Joffre, d'une tombe individuelle à chacun d'eux, par la création, en 1924, de nécropoles nationales où sont regroupées les tombes dispersées jusque-là, par l'édification, la paix revenue, dans chaque commune, d'un monument aux morts pour garder, gravés dans la pierre et la mémoire des hommes, les noms des enfants du pays morts pour la France, par l'intervention, à partir de la guerre au Liban, de la prévôté soumettant les corps à un examen d'identité judiciaire, et enfin par l'idée, lancée par des stratégies américains à la fin du XX^e siècle et facilement admise par une société occidentale qui refuse désormais l'inéluctable, d'une guerre qui coûterait « zéro mort ».

Dans une société qui n'est plus, souvent, qu'une juxtaposition d'individus au mieux réunis au sein de familles réduites aux personnes vivant sous le même toit, la mort de ces dix hommes prenait, du fait des circonstances et du moment, une allure de défi. De jeunes Français, en tout point semblables, en apparence, à leurs contemporains, donnaient leur vie pour une cause qui ne les touchait pas directement. Ils avaient accepté cette éventualité en s'engageant,

3. Annonce du Premier ministre François Fillon le 13 janvier 2009.

4. Communiqué du ministère de la Santé et de la Protection sociale, 17 octobre 2006.

5. « On dépossède les jeunes soldats tombés du sens de leur mort », entretien avec Danièle Hervieu-Léger, 12 septembre 2008, disponible sur le blog de Jean-Dominique Merchet, « Secret Défense ».

quelles que soient par ailleurs les raisons de leur volontariat. D'une façon brutale et inattendue, ils disaient à la nation que les missions qu'elle leur confiait exigeaient d'eux jusqu'à leur sacrifice. Le général Jean-Louis Georgelin⁶, chef d'état-major des armées, rappelait peu après que plus de six cents hommes avaient été tués sur les théâtres où les armées françaises étaient intervenues depuis 1962.

Le sacrifice du soldat

« L'esprit de sacrifice est le sentiment issu du patriotisme, qui pousse le soldat et le chef à sacrifier leur volonté et leur vie, pour leur pays et pour leurs camarades. Sur le champ de bataille, il se traduit par la poussée en avant, par la marche audacieuse vers l'adversaire, au mépris des coups et des blessures : le tout est de joindre l'ennemi « à la baïonnette ». L'esprit de sacrifice engendre l'héroïsme, le courage et le dévouement, qui donnent le succès⁷. »

Publié à la veille de la Grande Guerre, ce texte, conçu quelques années auparavant et remis au goût du jour par l'allusion à la baïonnette, indique que si le sacrifice est une obligation pour l'individu, il est une nécessité pour la nation. Il est la condition indispensable du succès⁸. Avant la loi de séparation des Églises et de l'État (1905), les catholiques communient dans la même conception. « L'amour de la patrie commande et obtient couramment dans l'armée française le sacrifice, vertu militaire qui résume toutes les autres⁹. » Ces deux exemples, qui datent de la III^e République, traduisent en termes définitifs une conception ancienne du sacrifice élaborée au début de la Révolution et peu à peu mise en application au cours du XIX^e siècle dans une société de citoyens « libres et égaux en droits »¹⁰.

L'amour de la patrie poussé jusqu'au sacrifice est enseigné par l'école puis, au-delà, par tous les moyens d'éducation existants. Toutes les formes d'expression artistique servent de relais. Les chansons de marche, dont certaines sont vite populaires, développent le thème du sacrifice à l'envi. *Le Chant du départ*, écrit par Marie-Joseph Chénier et mis en musique par Étienne Méhul pour la fête du 14 juillet 1794, est imprimé à dix-huit mille exemplaires envoyés aux armées. Son refrain

6. Entretien accordé à Étienne de Montety, *Le Figaro*, 12 juillet 2008.

7. *Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers, des candidats sous-officiers, des caporaux et des élèves caporaux*, Paris, Lavauzelle, 1914, p. 2.

8. Cette condition n'est jamais suffisante pour assurer la victoire. L'armée allemande a fait montre au cours des deux guerres mondiales d'un esprit de sacrifice peu commun sans éviter la défaite finale.

9. *Le Soldat fidèle à ses devoirs*, Édition modifiée et dédiée sous les auspices de Notre-Dame des armées aux soldats français de terre et de mer, Paris, E. de Soye et Fils imprimeurs, 1890, p. 70.

10. Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, 26 août 1789, article premier.

repris deux fois clame : « La République nous appelle / Sachons vaincre ou sachons mourir / Un Français doit vivre pour Elle / Pour Elle, un Français doit mourir. » *Le Chœur des Girondins*, composé en 1847 par Auguste Maquet sur une musique de Varney pour *Le Chevalier de Maison-Rouge*, le drame qu'il a écrit avec Alexandre Dumas, remporte un succès bien plus durable que la pièce. Son refrain, resté dans les mémoires à force d'être répété, communique dans le même esprit : « Mourir pour la Patrie / C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie¹¹. »

La défaite de 1871 donne un nouvel élan au thème ; des auteurs enfourchent l'antienne de la revanche, en faisant souvent appel aux mânes des soldats de l'an II, comme Robert Planquette dans *Le Régiment de Sambre-et-Meuse* qu'il écrit en 1879. En 1875, Paul Déroulède adapte le sujet aux souvenirs récents de la défaite avec *Le Clairon*.

Le sacrifice est toujours exigé du soldat à l'heure actuelle. « Le nouveau statut général des militaires réaffirme les principes intangibles et les exigences qui conditionnent l'efficacité des forces armées et font l'unité de l'état militaire : discipline, disponibilité, loyalisme, neutralité, esprit de sacrifice¹². »

L'éducation militaire relayant l'éducation civique façonne les esprits au sacrifice. L'État jouit dans ce domaine d'une puissance donnée par sa légitimité que lui reconnaissent les citoyens. Il en était de même au temps de la milice, même si les cahiers de doléances de 1789 réclament sa suppression¹³. « La couronne détenait la structure administrative et la force nécessaire pour imposer sa volonté à l'ensemble de la population. [...] Les jeunes gens qui entraient au service de leur patrie n'y allaient pas le cœur joyeux, chantant d'allégresse. Mais quel que fût leur comportement individuel – furieux, morose, découragé –, ils répondirent à l'appel. Et ils firent leur devoir. [...] Ils marchèrent et moururent par milliers pour le roi et saint Denis¹⁴. »

Se sacrifier aujourd'hui

La mort des soldats en Afghanistan venait justifier, s'il en était besoin, le travail entrepris par des chercheurs qui depuis deux ans réfléchissaient à la notion de sacrifice et avaient décidé de rassembler

^{11.} Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Le Livre de Poche, 1988 [1961], p. 10, cite le premier vers d'une chanson allemande qui exprime la même idée : « Pas de plus belle mort au monde. »

^{12.} Extrait du communiqué du Conseil des ministres du 16 juin 2004, disponible sur le site Internet du Premier ministre.

^{13.} Léon de Poncins, *Les Cahiers de 89 ou les Vrais Principes libéraux*, Paris, Librairie académique Didier et Cie, 1866, p. 208.

^{14.} Claude C. Sturgill, *La Formation de la milice permanente en France (1726-1730)*, Vincennes, Service historique de l'armée de terre avec le concours de la faculté des lettres du Mans et du doyen Guy Pedroncini, 1975, p. 87.

leurs réflexions dans un ouvrage¹⁵. Partis de la remarque souvent faite, notamment par des étrangers, que l'armée française célèbre des défaites, ils voulaient expliquer les raisons pour lesquelles « ce n'est pas la vie qui est pour l'homme la valeur suprême mais qu'elle doit servir des fins plus importantes qu'elle-même »¹⁶.

Si Sidi-Brahim, Camerone et Bazeilles sont bien des défaites, les vertus exprimées par les hommes qui se battaient là transcendent leur action et s'imposent comme modèle de comportement à leurs successeurs. C'est le sacrifice qui est honoré, cultivé, enseigné par la commémoration de ces combats, sans morbidité aucune, sans masochisme incongru, à l'égal de celui des soldats tombés au cours de deux guerres mondiales, honorés chaque année, le 11 novembre et le 8 mai¹⁷.

Sidi-Brahim, Camerone et Bazeilles se déroulent comme des tragédies classiques, en respectant la règle des trois unités. Unité de temps : le combat ne dure qu'une journée ou guère plus¹⁸. Unité de lieu : un espace – marabout de Sidi-Brahim, hacienda de Camerone, auberge Bourgerie à Bazeilles – clairement délimité par des murs. Unité d'action : un siège en règle soutenu jusqu'à l'épuisement des munitions et des hommes accomplissant leur *fatum* (dans les trois cas, les survivants ne sont qu'une poignée et le plus souvent blessés).

Les unités qui prirent part à ces combats sont, chacune à leur manière, particulières. Par leur mode d'action, par leur recrutement, par leur vocation, elles se distinguent de la masse de l'infanterie en cultivant une personnalité affirmée que leur combat perdu sert encore à renforcer. Défenseur obstiné d'un coin de terre, image du peuple de paysans attachés à la glèbe, le fantassin, dans cette action, est perçu comme l'incarnation des vertus de la nation, de la race comme on disait encore dans la première moitié du xx^e siècle. Les cavaliers les rejoignent quand ils épuisent tous leurs moyens au galop de leurs chevaux, cuirassiers chargeant à quatre reprises, enlevés par Ney contre les carrés anglais à Waterloo, ou chasseurs d'Afrique du général de Gallifet chargeant à Floing en 1870, « tant qu'il en restera un ». La bataille de Diên Biên Phù s'apparente à ces combats, en dépit de sa durée et des appuis reçus de l'extérieur, notamment par sa conclusion et le comportement des hommes, mais elle s'en distingue par ses conséquences sur la fin de la guerre d'Indochine. Là où les trois combats n'ont eu aucune influence sur le déroulement de la bataille,

15. *Le Sacrifice du soldat : corps martyrisé, corps mythifié...*, CNRS éditions, à paraître à l'automne 2009.

16. Les Saint-Cyriens fêtent chaque année, le 2 décembre, la victoire de Napoléon à Austerlitz. C'est un tribut au génie militaire dont ils espèrent posséder au moins une parcelle pour l'avenir, s'il en était besoin.

17. Sidi-Brahim du 22 au 25 septembre 1845; Camerone le 30 avril 1863; Bazeilles les 31 août et 1^{er} septembre 1870, mais le combat de la maison de la Dernière Cartouche se déroule tout entier le dernier jour.

18. Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980 [1952], p. 109.

en raison du petit nombre d'hommes engagés, la chute du camp retranché a affaibli la position de la France dans les négociations de paix qui se déroulaient parallèlement.

Le sacrifice, c'est le corps « qu'on va vous écorcher bientôt du haut en bas »¹⁹ dans un combat où la « mort avait perdu ses épouvantes. La volonté de vivre s'était reportée sur un être plus grand que nous et cela nous rendait tous aveugles et indifférents à notre sort personnel ».

L'hommage rendu au corps du soldat tué au combat est ritualisé. La première phase est désormais celle de l'identification grâce aux moyens les plus sûrs, combinant médecine légale et police scientifique. Le temps est loin où le cadavre du général Desaix, retrouvé deux jours après la bataille de Marengo, dénudé par les survivants qui se partageaient les dépouilles des morts, était reconnu à son abondante chevelure noire. Le corps est déposé dans un cercueil. Le modèle en bois blanc, en losange, utilisé depuis la Première Guerre mondiale, est désormais remplacé par un modèle récent, en matière synthétique verte, de forme parallélépipédique, et hermétique. Pour rapatrier les corps de ses hommes tués à Port-Saïd en 1956, le 2^e régiment de parachutistes coloniaux utilisait déjà un cercueil de même forme, en bois, comme ceux des pays musulmans.

L'unité d'appartenance organise, près du lieu où elle agit, une cérémonie militaire pour un dernier adieu aux camarades. Les circonstances locales permettent de donner plus ou moins d'ampleur à cette prise d'armes. Les temps de guerre réduisaient parfois à peu de chose le geste accompli. En Indochine, il n'était pas rare d'enterrer les corps sur les lieux de l'accrochage et l'intention de les relever plus tard n'a pas toujours pu être accomplie.

Les conditions actuelles d'engagement font que désormais les corps sont rapportés pour être rendus aux familles. Pendant la Grande Guerre, des cimetières provisoires furent ouverts en arrière des lignes et, après le conflit, les corps furent regroupés dans les nécropoles, établies sur les sites des grandes batailles. C'est ainsi qu'il existe, par exemple, des cimetières français de la Première Guerre mondiale en Turquie ou de la Seconde en Libye ou en Italie (d'autres nécropoles sont dédiées aux combattants alliés ou ennemis sur le territoire national). Les croix de bois, ornées de cocardes tricolores métalliques, furent alors remplacées par des croix de pierre blanche²⁰. Arrivés en France, les corps des tués font l'objet d'un nouvel hommage qui, le plus souvent, est rendu dans la garnison d'où ils sont partis par leurs

^{19.} Voir le reportage photographique disponible à l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD).

^{20.} Les stèles des combattants musulmans ou juifs portent les symboles de leur religion. Les traités de paix signés à partir de 1919 attribuent la couleur blanche aux tombes des Alliés, la couleur noire à celles de leurs ennemis.

camarades en présence d'autorités de rang variable, le ministre de la Défense présentant presque toujours ces cérémonies.

La mémoire du sacrifice est gardée de diverses façons, dont le baptême des promotions d'officiers et de sous-officiers est la plus symptomatique de la perpétuation du culte du héros qui a donné sa vie. Le cas de La Tour d'Auvergne est unique dans l'armée française. Déclaré « Premier grenadier de la République » par Bonaparte après sa mort au combat le 27 juin 1800 à Oberhausen, il fut honoré d'une façon particulière. Son cœur placé dans une urne funéraire fut conservé par la 46^e demi-brigade et son nom resta sur le registre de sa compagnie, un sous-officier répondant « présent » à l'appel de son nom. À l'heure actuelle, quatre Français de l'escadrille Normandie-Niemen, héros de l'Union soviétique morts au combat, sont pareillement honorés par l'aviation russe. Sur leurs carnets de vol restés ouverts, chaque mois est portée une heure de vol effectuée en leur nom par un pilote de l'unité. Faire vivre ensemble morts et vivants fait obligation à ceux-ci de se hausser jusqu'à ceux-là.

La victoire, aujourd'hui comme hier, va à celui qui a la volonté de vaincre et qui consent au but qu'il s'est fixé les moyens matériels et humains nécessaires. Le terrorisme actuel met en lumière de façon éblouissante que la détermination de donner sa vie pour une cause déjoue les moyens les plus puissants de la science moderne. L'attaque du faible au fort, aussi ancienne que la guerre elle-même, fait désormais vaciller les démocraties occidentales, tant les méthodes employées par leurs adversaires sont la négation de leur éthique. Le danger qui les guette est celui que Rome n'a pu parer face aux Barbares quand plus aucun de ses citoyens n'acceptait de se sacrifier pour elle. **J**

FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER
GUILLAUME VENARD

MÉTAMORPHOSES

Le 15 mars 2009 à 00 h 30, deux sections de chasseurs alpins engagées dans la bataille d'Alasay, en Afghanistan, doivent s'exfiltrer à pied pendant près de cinq heures, leur recueil par hélicoptères ayant été jugé trop dangereux. Outre leurs équipements individuels, les soldats portent à dos d'homme l'équivalent de quatre jours de combat en vivres et en munitions ainsi que leur armement collectif, une mitrailleuse 12,7 et des missiles antichars Milan.

Cet exemple est loin de constituer un cas isolé ou marginal. La plupart des comptes rendus d'opérations et des récits de guerre contemporains confirment l'intensité de l'engagement physique dans les conflits actuels. Paradoxe des guerres modernes, la technologie, loin de diminuer la valeur corporelle du soldat en se substituant à elle, lui redonne au contraire toute sa place. Les drones, l'imagerie satellitaire et les missiles intercontinentaux n'ont pas eu raison du corps du guerrier ! Comme aux temps antiques, celui-ci est plus que jamais l'instrument premier du combat et nos modernes hoplites redonnent à la guerre une valeur charnelle que l'on croyait à jamais disparue de l'horizon occidental.

Curieuse civilisation que la nôtre d'ailleurs, qui envoie ses soldats mourir comme autrefois tout en cultivant le bien-être corporel comme valeur suprême. Contraste fort sur lequel il nous faudra revenir, car sous l'armure en kevlar et le corps vigoureux se cache bien souvent une âme inquiète. Âme sans laquelle, pourtant, tout le reste ne vaut pas grand-chose à l'instant de l'épreuve.

À vrai dire, l'épreuve dont nous parlons n'est pas tellement celle du feu, moment redoutable et qui sonne comme l'heure de vérité tant pour les troupes que pour chaque soldat pris individuellement. En effet, les études¹ et les témoignages sur ce sujet ne manquent pas. De plus, les mécanismes psychologiques qui permettent de se conduire bravement sous les balles sont connus et appliqués, comme en témoigne le comportement de la section Carmin 2 lors de l'embuscade d'Uzbin, le 10 août 2008. Non, l'épreuve dont nous voulons parler est celle qui suit l'affrontement : une certaine forme de désespérance et la tentation du repli sur soi pour oublier la réalité d'une violence devenue insupportable.

1. Cf. Michel Goya, « Sous le feu. Réflexions sur le comportement au combat », CDEF, *Cahiers de la réflexion doctrinale*, avril 2006.

Une question se pose : formons-nous nos cadres et nos soldats à résister à cette épreuve certes plus insidieuse que celle du feu mais tout aussi dangereuse ? Pouvons-nous nous contenter de les préparer au combat pour les abandonner ensuite à leur détresse intérieure sous prétexte que celle-ci est du ressort intime de chacun ? Parce que nous sommes issus d'une société qui ne prépare plus ses enfants à la guerre, cette détresse intérieure nous guette tous et les témoignages abondent d'officiers chevronnés et de sous-officiers aguerris dont les défenses psychologiques s'effondrent brutalement. Nietzsche disait : « Tout ce qui ne tue pas rend plus fort. » Rien n'est moins sûr à la lecture des statistiques des suicides chez les vétérans des guerres modernes.

L'ambition de cet article² est d'attirer l'attention des lecteurs sur la nécessité de considérer le soldat non seulement dans sa dimension corporelle mais aussi dans sa dimension psychologique et métaphysique, puis de proposer des adaptations de notre système militaire dans le domaine de la formation et du suivi du personnel. Après avoir, dans un premier temps, évoqué les efforts, mais aussi les limites, de notre système actuel pour adapter aux exigences du combat moderne une ressource humaine issue d'une société profondément opposée à la guerre, nous chercherons dans une seconde partie à développer le concept de densification, conçu comme un renforcement progressif et global des défenses humaines.

Le système militaire à l'épreuve des défis contemporains

Le défi de l'engagement physique

Nous avons déjà souligné en introduction l'importance renouvelée et accrue de l'engagement physique en opérations. En effet, dans le contexte des guerres asymétriques où le contrôle du milieu et la lutte antiguérilla redeviennent des nécessités absolues, le soldat est à nouveau au cœur des engagements et doit fournir des efforts comparables à ceux des anciens d'Indochine ou d'Algérie.

Dans ce contexte, la technologie, loin de se substituer au guerrier, lui permet au contraire d'améliorer ses capacités dans le domaine de l'acquisition et du traitement des objectifs, mais aussi dans celui de la protection. Toutefois, si le gilet pare-balles a remplacé la cuirasse

2. Cet article est l'approfondissement des réflexions d'un groupe de stagiaires de l'armée de terre dans le cadre de leurs études au Collège interarmées de défense (CID). S'interrogeant sur le facteur humain au combat, ils ont travaillé en collaboration avec le médecin militaire Gérard Chaput et l'aumônier Christian Venard des écoles de Saint-Cyr-Coëtquidan sur le concept de densification, c'est-à-dire l'art de former un corps de guerrier animé par un mental solide et un esprit de conviction.

d'antan et si les arbalètes ont disparu au profit des fusils d'assaut, il n'en reste pas moins que le combattant d'aujourd'hui porte environ trente-cinq kilos d'équipements³ comme au temps des légions romaines. La primauté de l'engagement corporel du soldat est donc bien une réalité qui traverse les âges quelles que soient les formes de conflit. À cette permanence, en répond une autre, intrinsèquement liée à la nature humaine : le choix de la facilité.

En effet, face aux contraintes physiques, l'ennemi premier du combattant n'est pas tant l'adversaire identifié que sa propre faiblesse. Il n'est pas rare de voir frère Âne⁴ regimber devant les fatigues extrêmes qui lui sont imposées. C'est ce que constate amèrement Végèce au IV^e siècle av. J.-C. : « L'ordre demande que nous parlions maintenant des armes offensives et défensives du soldat, sur quoi nous avons tout à fait perdu les anciennes coutumes ; et quoique l'exemple des cavaliers goths, alains et huns, qui se sont si heureusement couverts d'armes défensives, nous en ait dû faire comprendre l'utilité, il est certain que nous laissons notre infanterie découverte. Depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Gratien, elle avait toujours porté le casque et la cuirasse ; mais lorsque la paresse et la négligence eurent rendu les exercices moins fréquents, ces armes, que nos soldats ne portaient plus que rarement, leur parurent trop pesantes : ils demandèrent à l'empereur à être déchargés d'abord de la cuirasse, ensuite du casque. En s'exposant ainsi contre les Goths la poitrine et la tête nues, nos soldats furent souvent détruits par la multitude de leurs archers ; mais, malgré tant de défaites et la ruine de si grandes villes, aucun de nos généraux n'imagina de rendre à l'infanterie ses armes défensives. [...] »

« Mais, dit-on, la cuirasse, et souvent même le casque, accablent le fantassin : oui, parce qu'il n'y est point fait, et qu'il les porte rarement ; au lieu que le fréquent usage de ces armes les lui rendrait plus légères, quelque pesantes qu'elles lui eussent semblé d'abord. Jusqu'à notre temps, nos soldats avaient toujours porté une espèce de bonnet de peau, dit bonnet à la pannonienne, afin que l'habitude d'avoir la tête chargée en tout temps leur rendît plus léger le casque qu'ils portaient dans le combat. Le javelot de l'infanterie avait à son extrémité un fer mince triangulaire, long de neuf à douze pouces. Il perçait ordinairement un bouclier sans en pouvoir être arraché, et même une cuirasse, lorsqu'il était lancé par un bras vigoureux. Ces sortes de traits ne sont presque plus d'usage chez nous, mais beaucoup chez

3. Le système Félin pèse vingt-cinq kilos pour un combattant équipé de sa protection balistique légère, de ses moyens de vision nocturne et disposant de vingt-quatre heures d'autonomie en vivres (une ration), eau (1,5 litre) et munitions (deux cent cinquante cartouches Famas). À cela, il faut ajouter les équipements collectifs (poste radio, poste de missiles, mitrailleuse).

4. Expression utilisée par saint François d'Assise pour désigner son corps.

les barbares, qui en portent au combat deux ou trois chacun » (*Les Institutions militaires*, Livre I, paragraphe 20).

Si nous n'avons pas hésité à citer longuement Végèce, c'est que ses propos n'ont rien perdu de leur pertinence tant il est vrai que l'on n'a pas fini de s'étonner de voir des entraînements conduits en treillis et béret quand sur les théâtres d'opérations casques lourds et gilets pare-balles sont de rigueur...

Si cette répugnance de notre corps devant les privations et les fatigues est bien un point commun à toutes les sociétés, la façon de l'appréhender et de la vaincre est en revanche bien une donnée culturelle propre à chaque civilisation, à sa philosophie et à ses modes de vie. En l'état actuel des choses, force est de constater que notre culture occidentale ne prépare plus à la guerre.

■ Valeurs occidentales et valeurs guerrières

En effet, si le guerrier d'aujourd'hui doit supporter peu ou prou les mêmes contingences physiques que le légionnaire romain, la société dont il est issu a, elle, profondément évolué. Il n'est sans doute pas exagéré de parler de rupture, tant la culture occidentale s'éloigne de plus en plus des nécessités de la guerre. Sans nous livrer à une analyse sociologique exhaustive, nous ne retiendrons ici que trois tendances suffisamment importantes pour avoir été soulignées par les sociologues et qui sont antithétiques de la guerre. Il s'agit d'un triple refus : refus du réel, de la souffrance et de la mort.

Depuis la « culture de la chambre »⁵ des années 1960, la fuite du réel a pris une dimension nouvelle avec les progrès fulgurants des nouvelles technologies de l'information et de la communication. C'est ce que constate la Fédération française de psychiatrie à propos d'Internet : « Il y a des personnes qui dépassent les limites d'une connexion "normale" et qui vont dans le sens d'une conduite addictive, perdant tout contact avec la vie réelle⁶. » Dans ce domaine, l'importance du « chat » et des jeux en réseau, surtout chez les adolescents, dépasse le simple attrait pour le monde virtuel pour devenir « une problématique grave et envahissante » et un véritable phénomène de société. Repli sur soi, asocialité et perte de présence à l'acte sont les principales conséquences d'un comportement addictif.

Or l'adolescent réfugié dans son monde virtuel est le soldat de demain qui devra, sans y avoir été éduqué, accepter des règles de vie communautaire exigeantes et affronter une réalité certes riche en

5. Expression apparue dans les années 1960 pour caractériser le repli sur soi des adolescents pourvus d'un transistor.

6. « Cyberaddiction, nouvelle « toxicomanie sans drogues » », article disponible sur le site Internet http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/toxicomanies/internet_addiction/cyberaddiction.htm

moments forts, mais non exempts de servitudes. Faire adhérer une population versatile tout en maintenant le niveau d'exigences requis : c'est l'immense défi des cadres de contact qui méritent dans les circonstances actuelles une sollicitude particulière.

À cette fuite du réel s'ajoute le refus de la souffrance. En effet, l'exaltation permanente du bien-être corporel est sans doute l'un des aspects les plus voyants de notre culture occidentale, notamment à travers la publicité sous toutes ses formes. Habituel à ne manquer de rien depuis deux générations, notre corps devient sans cesse plus exigeant. « L'idéal du moi devient le tyran des sociétés occidentales, et ses exigences sont relayées par les images et les recommandations "hygiénistes". Il faut être beau, fort, intelligent, ne pas manger trop gras ou trop sucré, faire du sport, réussir dans la sphère publique et dans la sphère privée. Face à cette pression sociale, le nombre de dépressions augmente ; le sociologue A. Erhenberg parle du culte de la performance », constate Mme Brunet, psychologue clinicienne.

Ces exigences nouvelles ont un coût social souligné par le sociologue, mais aussi des conséquences sur le plan militaire : la rusticité, le goût de l'effort, la capacité à endurer les privations voire les échecs ne sont plus des notions naturelles acquises par l'éducation, mais des concepts qui ne trouvent pas, ou peu, de justifications dans la vie courante.

Plus grave, la souffrance est devenue un non-sens. Pourtant, chez les Anciens, et plus particulièrement les stoïciens, la fermeté d'une âme impassible à la douleur et aux maux de la vie prélevait à l'ataraxie, c'est-à-dire à la paix de l'âme. À cette philosophie réservée à une élite, le christianisme a cherché à donner un sens religieux afin de rendre la souffrance compréhensible pour le plus grand nombre : celle-ci devient rédemptrice si elle est supportée en union avec le Christ.

Aujourd'hui, dans sa quête insatiable du bien-être, notre société sécularisée n'admet plus que la souffrance puisse avoir encore un sens. Le corps du soldat blessé dans sa chair devient alors un objet de scandale : ce n'est pas un héros, c'est une victime que l'on n'admire plus et sur laquelle on s'apitoie. Sa blessure témoigne davantage de l'injustice de la vie que de son courage physique.

À ce refus de la souffrance s'ajoute celui de la mort, considérée comme un tabou : « La mort est ainsi refoulée hors du champ social, individus ou acteurs institutionnels se comportant comme si un accord tacite, non dit, interdisait d'aborder ouvertement le sujet. Ce rejet de la mort est assimilé pour beaucoup à la négation d'un aspect fondamental de la vie. Il correspond à ce que l'on croit être la représentation sociale dominante, notamment dans les médias, d'un corps physique éternellement jeune et en bonne santé. Ce refus même du vieillissement, de la dégradation et de son fatal accomplissement

fait que la mort semble au mieux « invisible », au pire dérangeante et inacceptable⁷. »

Il arrive que ce phénomène, propre à notre société, joue aussi dans l'armée de terre où parfois la tentation est grande d'escamoter les morts sous prétexte de ne pas porter un coup supplémentaire au moral des survivants. Or entrer dans cette logique c'est au contraire se mettre davantage en situation de faiblesse.

Ainsi, la culture occidentale contemporaine, marquée par le triple refus du réel, de la souffrance et de la mort, véhicule une nouvelle philosophie centrée sur le culte du corps et le bien-être. Elle n'en continue pas moins à envoyer ses enfants à la mort. Ce faisant, le soldat occidental devient un signe de contradiction : issu de cette société, il doit néanmoins affronter le monde réel fait de souffrances et de mort. La question est donc posée : nos soldats et nos cadres sont-ils suffisamment armés pour surmonter ces contradictions ?

■ L'approche de l'armée de terre : ses mérites et ses limites

Une vue d'ensemble de son système de formation et d'aguerrissement montre la capacité de l'armée de terre à prendre en compte les jeunes issus de la société civile, et à les transformer physiquement et mentalement en soldats malgré les difficultés évoquées plus haut.

Deux traits principaux permettent sans doute d'expliquer ce phénomène : la progressivité dans l'aguerrissement physique et la permanence de l'esprit de corps, autrement dit, la force du groupe primaire. Gilles Perrault, dans *Les Parachutistes* (Le Seuil, 1961), avait déjà souligné la puissance d'assimilation de ce corps d'élite capable de transformer des appelés plus ou moins antimilitaristes en paras prêts à sauter sur Paris et, ne cachant pas son admiration, concluait : « Bonnes gens... Les colonels parachutistes sont plus malins que vous. » Cet exemple montre que le goût de l'effort est sans doute plus ancré dans la nature humaine qu'il n'y paraît de prime abord et qu'il suffit parfois d'un peu d'adresse psychologique pour le raviver. Dans cette optique, aguerrissement physique et esprit de corps semblent être les deux fondamentaux capables de transformer n'importe quelle pâte humaine en corps de guerrier.

C'est un fait que les jeunes soldats d'aujourd'hui sont sans doute moins rustiques que les poilus de 14-18. Pour autant, sans renoncer à ces exigences, l'armée de terre a su développer une véritable pédagogie fondée sur la progressivité de l'entraînement physique et sportif. À ce titre, il est à craindre que la fermeture des centres d'aguerrissement ne

^{7.} « Le vécu et la perception du deuil et des obsèques », partie B « La Mort : un sujet tabou », étude réalisée par le CREDOC en novembre 1999 et disponible sur le site Internet <http://www.obsques-liberte.com/etude-credoc/pompes-funebres-sujet-tabou.html>

se traduise par une perte de savoir-faire qui permettait jusqu'à présent à chaque unité, de mêlée, d'appui ou de soutien, de bénéficier d'un entraînement physique adapté à son niveau.

Accompagnant et donnant un sens à cet aguerrissement, l'esprit de corps forgé autour des traditions et du sens du devoir reste le ciment de la cohésion et la pierre angulaire de l'efficacité opérationnelle. Cette cohésion se décline aussi jusqu'au plus bas échelon avec le principe du binômage. Celui-ci, en effet, contribue à développer des liens puissants de fraternité d'armes qui ne peuvent que renforcer la stabilité psychologique de chaque soldat. Ayant conscience de faire pleinement partie d'une communauté liée par un même destin, le combattant sera naturellement conduit à faire face avec courage au moment de l'épreuve. Enfin, les règles éthiques (Code du soldat, par exemple) fondent les règles comportementales du combattant⁸. En fixant les limites à respecter dans l'usage de la force, elles contribuent à renforcer la stabilité psychologique du combattant en lui donnant un cadre d'action précis.

Cependant, on se rend compte que l'aguerrissement physique et l'esprit de corps, même cultivés au plus haut degré, ne sauraient pallier les vulnérabilités psychologiques engendrées par la culture occidentale, en particulier dans son rapport conflictuel au réel, à la souffrance et à la mort. Le groupe primaire trouve ici ses limites face aux blessures psychiques engendrées par la confrontation avec la mort.

L'armée de terre britannique, pourtant réputée pour sa solidité, a expérimenté et connaît encore des difficultés dans ce domaine. Dans les années qui ont suivi la guerre des Malouines (1982), par exemple, trois cents soldats environ se sont suicidés. Il ne fait pas de doute que l'Afghanistan et l'Irak laisseront à leur tour des marques durables. Ainsi, la célèbre 101^e division aéroportée américaine reconnaît onze cas de suicide depuis le début de l'année 2009, alors qu'elle vient pourtant de connaître une année 2008 relativement calme⁹.

Dans des proportions moindres, l'armée de terre française a elle aussi connu plusieurs cas de suicide après un retour d'opérations extérieures (OPEX)¹⁰. Ce phénomène montre que les solidarités du groupe primaire, qui jouent pleinement avant et pendant l'engagement, ont tendance à se relâcher après. Le moindre changement (mutation,

8. Pourtant, en situation extrême, il arrive parfois que certains soldats en viennent à commettre des actes inqualifiables tels que pillages, sévices physiques sur des civils ou destruction de biens. Environ 10 % des militaires américains reconnaissent avoir commis de tels actes lors de leurs engagements en Irak. Cf. Patrick Clervoy, «Les Contraintes psychogénées en opération», 3^e biennale de la recherche du service de santé des armées, école du Val-de-Grâce, juin 2008.

9. Cf. «Le Suicide contre la 101^e aéroportée», dedefensa.org, 28 mai 2009.

10. Cent vingt et un cas de suicide dans les forces en 2007, en corrélation avec les ruptures familiales qui ont tendance à se multiplier avec le rythme d'engagement, d'après Patrick Clervoy (*op. cit.*)

nouveau chef...) affecte la cohésion du groupe et chaque individu se retrouve seul devant ses interrogations et ses blessures secrètes.

Traditionnellement, la blessure physique pour fait de guerre était considérée comme un titre de gloire. Ce n'est plus le cas, excepté encore au sein du monde combattant où elle témoigne du courage du soldat. D'ailleurs, autrefois, on citait le nombre de décorations des grands soldats mais aussi celui de leurs blessures, avec parfois un luxe de détails qui semblerait indécent aujourd'hui.

Il n'en va pas de même du trauma psychique¹¹. Par manque de connaissances psychologiques élémentaires et une vision caricaturale de la virilité, ses symptômes sont couramment interprétés au mieux comme un état de stress, au pire comme un aveu de faiblesse et un manque de courage. Or le risque de trauma psychique est grand pour ceux qui côtoient la réalité objective de la mort, la donnent ou s'apprient à la recevoir sans y avoir été réellement préparés. Dans ces conditions, si les troubles de la personnalité traumatique (mauvaise humeur permanente, conduite à risques, ivresse...) sont interprétés uniquement à travers les liens du groupe primaire, l'individu se retrouve progressivement marginalisé. Aux conséquences délétères de son trauma initial s'ajoute la déconsidération du groupe qui, associée à des difficultés relationnelles familiales ou autres, conduit souvent à la dépression et parfois au suicide.

À cette méconnaissance des réalités médicales contemporaines vient s'ajouter le vide métaphysique causé par la sécularisation de la société et l'accoutumance au bien-être. Quel était le sens de mon engagement ? Pourquoi m'a-t-on fait faire ça ? Mon camarade méritait-il de mourir sous mes yeux à sept mille kilomètres de son pays ? Était-il nécessaire de tuer ce civil qui s'approchait trop près de mon véhicule ? C'est ici le rapport du soldat et de sa hiérarchie à la vérité qui est posé. Pourquoi ai-je risqué ma vie ou celle de mes subordonnés ? Quel sens donner à la mort ? Le rôle pédagogique des chefs sur l'explication de l'engagement, sa signification et sa légitimité, s'il est fondamental, semble néanmoins insuffisant.

En effet, le soldat confronté à la violence et à la mort échappe rarement au questionnement métaphysique, lequel devient en général plus aigu au fur et à mesure que croissent les responsabilités¹². Ce questionnement est d'autant plus brutal qu'il a été souvent refoulé

^{11.} Si le stress peut être assimilé à une pression exercée sur les enveloppes psychiques sans rupture de celles-ci avec retour à la normale dès l'arrêt de la pression, le trauma psychique, en revanche, s'apparente à un coup d'épée perforant ces mêmes enveloppes pour atteindre l'intime de l'être psychique, le « noyau origininaire » (le « *Das Ding* » de Lacan, l'« objet perdu » de Freud). À la différence du stress, le trauma psychique laisse des séquelles pénalisantes s'il n'est pas soigné à temps.

^{12.} Emmanuel de Richoufftz (général), *Pour qui meurt-on ?*, Éditions Addim, 1998.

ou laissé de côté en temps normal. En cas de trauma psychique, l'angoisse créée par ce vide métaphysique, qui s'ouvre soudainement dans la conscience, peut conduire à l'irréparable.

Prendre en compte les contradictions générées par notre société dans son triple refus du réel, de la souffrance et de la mort : tel est le principal défi qui attend les armées si l'on ne veut pas que le corps du guerrier ne soit qu'une armure vide de sens.

■ La densification ou l'art de former un corps de guerrier animé par un mental solide et un esprit de conviction

Forger un guerrier, c'est prendre en compte tous les aspects, physiques, psychiques et philosophiques, qui concourent à l'équilibre de la personne. Pour l'armée de terre, il s'agit donc bien de former, d'entraîner et de suivre le personnel depuis la formation initiale jusqu'au retour à la vie civile, voire au-delà, comme cela s'avère souvent nécessaire. Cette démarche, articulée autour du concept de densification, doit être à la fois globale, progressive et adaptée. Globale, parce qu'elle vise le renforcement physique, psychologique et philosophique du combattant, pris comme un tout. Progressive, car elle doit impérativement prendre en compte l'état initial de l'individu et respecter son rythme d'assimilation. Adaptée parce qu'elle dépend du niveau hiérarchique auquel on s'adresse. *A priori*, dans des circonstances communes, les exigences physiques requises pour assurer la stabilité d'un officier supérieur en opération sont moindres que celles de la troupe ; la densification philosophique de cet officier devra, en revanche, apporter des réponses plus profondes à ses interrogations.

Parce qu'elle touche les trois aspects énoncés *supra*, la densification fait intervenir les spécialistes des trois domaines sous la responsabilité du commandement. Dans ce cadre, l'équipe constituée du chef militaire, de l'officier environnement humain, mais également du médecin et de l'aumônier, joue un rôle fondamental tout au long de la vie militaire de nos soldats et même après.

■ La densification physique : un préalable incontournable

Comme nous l'avons déjà souligné, tous les retours d'expérience contemporains attestent que si l'aguerrissement physique n'est pas un but en soi, il reste néanmoins la pierre angulaire de la formation du soldat. En effet, il doit progressivement, avec méthode et répétitivité, placer le soldat dans les conditions physiques les plus proches de celles du combat. Cette notion de progressivité est essentielle

pendant la formation initiale, moment de fragilité pour le jeune engagé. Généraliser la présence d'un officier chargé de l'enseignement physique, militaire et sportif (EPMS) durant cette période est sans doute un bon moyen d'amortir une transition parfois difficile pour des jeunes gens peu habitués aux exercices physiques. De plus, l'aguerrissement doit être impérativement porteur de sens et ne saurait être un palliatif au manque de moyens ou à l'imprévoyance. Vécu comme un pis-aller, il ne peut, dans le contexte actuel, que susciter le rejet et créer un blocage psychologique.

Sans entrer plus dans le détail d'un domaine déjà bien maîtrisé par les forces armées, nous nous bornerons à rappeler ici un autre principe fondamental de l'aguerrissement qui est l'accoutumance au stress dans un environnement aussi proche que possible de la réalité des combats. À cet égard, le médecin chef Chaput rappelle que « le plus déstabilisant pour le combattant n'est pas le pire mais l'inattendu ». Se préparer à l'inattendu : voilà qui pourrait être le fil conducteur des exercices d'aguerrissement physique et moral tant il est vrai que les deux sont liés. Cependant, si l'aguerrissement physique renforce le moral, il ne dispense pas d'une bonne formation dans le domaine psychologique.

■ La densification psychologique : vers une formation et un suivi plus approfondis.

La densification psychologique est aujourd'hui essentielle, car elle s'adresse à des individus peu habitués à côtoyer la mort. Dans ce cadre, les dégâts sur le mental, issus des engagements de plus en plus durs rencontrés dans les opérations actuelles, risquent de se multiplier. Parmi ceux-ci, le trauma psychique rend le guerrier durablement inopérant, voire dangereux pour lui-même ou son entourage.

La densification psychologique est un thème peu familier dans l'armée de terre pour des raisons à la fois culturelles, comportementales et idéologiques. Culturelles d'abord, parce que les effets les plus délétères du stress et le trauma psychique sont méconnus au sein de l'institution militaire et considérés comme une affaire de spécialistes (le « psy » dans l'esprit des plus avertis!). Comportementales ensuite, car, dans l'esprit des militaires, la « virilité » de l'engagement guerrier exclut la défaillance conjoncturelle ou structurelle. Le trauma psychique est donc vécu non comme une pathologie mais comme la faiblesse d'un individu avec un phénomène miroir. Dès lors, on répugne à en parler. Idéologiques enfin, car reconnaître que des individus puissent revenir marqués du combat et que leur état psychologique, voire spirituel, nécessite des soins durables, c'est

nécessairement revisiter la notion de « prix à payer » et donc les motifs de l’engagement¹³.

Si des progrès ont été réalisés à partir des enseignements des vingt dernières années, ceux-ci sont encore insuffisants. Certes, la Cellule d’intervention et de soutien psychologique de l’armée de terre (CISPAT)¹⁴ constitue une évolution très positive, mais elle est encore trop peu sollicitée ou parfois trop tard. Or, dans ce genre de situation, la rapidité des premiers soins, et donc la capacité à prévenir et détecter, est essentielle.

Au même titre que l’Attestation de la formation aux premiers secours (AFPS) permet à chaque combattant, quel que soit son grade, de se soigner ou de soigner un camarade blessé, les notions élémentaires liées à la connaissance et au traitement du trauma psychique doivent être enseignées dans les écoles de formation ou à l’instruction initiale des militaires du rang. Il s’agit de faire évoluer les mentalités pour ôter toute connotation négative à un phénomène qui peut toucher chacun. Connaître ses limites, c’est déjà être plus fort et se rendre capable de les dépasser.

Chez les militaires du rang, la vulgarisation des notions élémentaires liées au trauma psychique permettra à chacun d’en déceler les symptômes chez lui-même et chez les autres. Le binôme, ou *battle buddy*, prend ici toute sa signification. Pour les sous-officiers, cette connaissance est primordiale, car ils sont certainement les mieux placés pour repérer les signes d’un trauma psychique et pour participer à l’effort de densification psychologique de leurs hommes en instaurant un climat de confiance au sein de leur groupe. À titre d’exemple, le *Combat Operation Stress Control* (COSC) du corps des Marines, qui a pour but de donner les outils nécessaires au commandement, aux médecins et aux aumôniers, a édité un certain nombre de vignettes destinées aux sous-officiers pour leur apprendre à déceler les troubles de comportement chez leurs subordonnés.

Les officiers, quant à eux, dans le cadre du commandement à la française, ont aussi un rôle fondamental. Ils sont en effet responsables de l’entraînement de leurs hommes et peuvent, à condition d’en connaître les mécanismes, renforcer les structures mentales de la troupe. Ils ont donc besoin d’un « fond de sac » pour connaître la réalité des phénomènes de stress et pouvoir y remédier, ainsi que pour savoir évaluer les différents troubles du comportement et déceler un éventuel trauma psychique. De plus, ils doivent savoir dispenser les

13. Il est intéressant de noter qu’aucune étude statistique d’ampleur sur la santé psychologique des combattants n’a été jusqu’ici réalisée au sein des armées françaises.

14. Crée en septembre 2004, la CISPAT peut intervenir dans un délai de vingt-quatre à soixante-douze heures auprès du personnel ayant vécu un événement pouvant provoquer un trauma psychique.

premiers secours et donc être instruits des techniques s'apparentant au *defusing* pratiqué par les spécialistes. Ces techniques visent à la catharsis des témoins avant le travail des psychologues professionnels. Ce travail initial ne s'improvise pas, il nécessite l'acquisition de compétences, l'entraînement et la familiarisation de la troupe à ce genre d'exercice comme une formation aux premiers secours psychologiques.

Enfin, les officiers doivent, en synergie avec l'officier environnement humain, le médecin et l'aumônier, initier un dialogue pour que chacun apporte le soutien indispensable aux soldats blessés psychiquement. Ce travail coordonné doit s'apprendre dans les écoles de formation initiale et d'application, puis se pratiquer systématiquement à l'entraînement. À ce titre, on peut envisager, en plus des debriefings tactiques, une discussion portant davantage sur le ressenti psychologique. Cette discussion, réalisée entre cadres, un commandant d'unité et ses chefs de section par exemple, à condition d'être menée correctement, permettrait sans doute une meilleure connaissance mutuelle et donc une plus grande confiance. Toutefois, au-delà de la formation et de l'entraînement, c'est toute la question du suivi du combattant qui mérite d'être reconsidérée.

Les travaux anglo-saxons sur les conséquences psychologiques des engagements en Irak ou en Afghanistan mettent en évidence que le simple retour en métropole, en absence de prise en charge, ne suffit pas à soigner les patients atteints de traumas psychiques. En effet, c'est souvent dans un délai de trois à six mois après le retour que l'on observe les premiers troubles de comportement. Ce constat montre qu'il faut que le suivi des blessés soit assuré le plus rapidement possible. Aux États-Unis, en 2005, le corps des Marines a mis en place un centre de suivi qui traite actuellement des cadres et Marines revenus à la vie civile¹⁵. En France, le suivi dans la durée des militaires pourrait être amélioré en travaillant dans les directions suivantes : une amélioration de la connaissance des cadres au moment où ils prennent leur commandement sur les éventuels cas de traumas psychiques passés dans leur unité ; une réflexion commune entre le service de santé et le commandement pour parvenir à concilier secret médical et dialogue de commandement ; une meilleure formation des protagonistes afin qu'ils aient une vision claire du périmètre d'action de chacun pour

15. Le corps des Marines a également créé en avril 2007 les Wounded Warrior Regiment (WWR), dont le but est d'« aider directement ou indirectement tout Marine, ou membre du service de santé de la Navy détaché dans les unités, ayant été blessé ou ayant contracté une maladie en service ». Cette aide non médicale est fournie tout au long des étapes de la guérison (traitement, convalescence, réinsertion). Les WWR assurent le décompte et le suivi des blessés, la gestion non médicale des dossiers (pension, rémunération, administration...), la coordination des actions des organisations caritatives, la gestion de la base de données Marine Corps Wounded Ill/Injured Tracking System (MCWITS), la transition avec le Department of Veterans Affairs, ainsi que l'aide à la réinsertion par la recherche d'emploi, la reconversion et la reprise des études.

que le travail puisse se faire dans un climat de confiance indispensable au succès de la mission ; une collaboration plus étroite entre la CISPAT, les hôpitaux d'instruction des armées (HIA), la cabat, les aumôneries et les corps de troupe pour entourer les blessés et favoriser leur retour au service.

La densification psychologique du combattant regroupe donc une phase préventive, c'est l'aguerrissement et la formation, mais aussi une phase curative qui doit permettre au soldat de se rétablir psychologiquement. Il s'agit d'*« être et durer »*, une devise qui résume parfaitement les notions de présence à l'acte et de résistance à l'imprévu. Cependant, pour *« être »* totalement, il faut être dense physiquement et psychologiquement mais, plus encore, il faut se connaître intimement et être capable de donner du sens à son engagement. C'est la condition unique pour durer. Il s'agit donc de se densifier philosophiquement.

■ La densification philosophique : « Connais-toi toi-même »

Exposé à la mort, le soldat ne saurait faire l'impasse du précepte socratique qui signifie : *« Sache que tu es mortel. »* Or refouler le questionnement métaphysique sous prétexte qu'il appartient strictement au domaine privé, c'est prendre le risque d'amplifier la déstabilisation psychique du soldat. Certes, s'agissant d'un domaine aussi intime, il n'appartient pas au commandement de donner des réponses toutes faites. En revanche, il lui revient de favoriser ce questionnement en donnant toute leur place à ceux dont le métier est d'aider l'homme à grandir dans sa dimension métaphysique et spirituelle, laquelle est une *« composante intrinsèque de l'homme »*¹⁶. Dans ce domaine, les cours d'éthique, aussi nécessaires soient-ils, ne sauraient suffire.

D'expérience, il est avéré que ce questionnement ne peut s'accomplir que dans la construction de l'intériorité. Qui dit intériorité, dit silence ! Or celui-ci est manifestement devenu insupportable : un soldat au repos dans un camp en OPEX n'a souvent pas d'autres choix que de fréquenter les lieux dits de *« convivialité »*, popotes ou salle de musculation, perpétuellement inondés de musiques tonitruantes, ou salle Internet. Dans un cas comme dans l'autre, il s'isole : physiquement présent, il est souvent mentalement absent, avec toutes les conséquences opérationnelles que cela implique.

On touche ici aux limites d'un système où la prise en compte du bien-être du soldat se réduit à la satisfaction de ses besoins matériels.

^{16.} Dans son « Témoignage d'un officier d'infanterie de marine », Karim Saa, de confession musulmane, insiste sur la nécessité de prendre en compte la dimension religieuse et spirituelle du soldat. Il témoigne aussi de ce que la foi permet d'appréhender la mort avec un certain recul.

En refusant consciemment ou non l'intériorité au guerrier, on le transforme inéluctablement en chair à canon et on annihile un siècle de progrès initié par Lyautey. L'enjeu est ici fondamental : il s'agit de la capacité de nos soldats à conserver leur humanité au milieu de la violence. Concrètement, on se rend compte que l'organisation des loisirs et du repos, loin d'être une fonction subalterne, contribue directement à la stabilité psychologique du soldat.

Lyautey avait mis en place des bibliothèques pour ses hommes, au grand dam de certains de ses pairs qui se vantaient de mieux connaître les noms de leurs chevaux que ceux de leurs soldats. Dans le même esprit, des mesures simples permettraient de prendre en compte ce besoin d'intériorité.

À l'entraînement, des groupes de réflexion peuvent être initiés de façon à permettre aux cadres comme aux soldats de s'interroger sur le sens profond de leur engagement au service de la patrie et, au-delà, sur la signification de la mort donnée ou acceptée. Ces exercices seraient davantage fructueux s'ils étaient réalisés dans un cadre adapté, c'est-à-dire à l'abri des préoccupations quotidiennes, favorisant le silence et la construction de l'intériorité.

En opérations extérieures, la conception des camps doit prendre en compte ce besoin de silence et de recueillement : lieux de culte, salles de lecture, salons ou espaces verts sont autant de lieux indispensables à la respiration de l'esprit.

Enfin, les morts ne doivent pas être escamotés mais honorés. Les honneurs ainsi rendus contribueront à donner du sens au sacrifice et non à affaiblir le moral des troupes comme certains ont pu le croire. ■



PATRICK CLERVOY

LE MIROIR DE L'ÂME

Tout est signe. Il faut déchiffrer. Que le regard se porte sur le corps du guerrier, alors se montrent des choses à lire, à comprendre, à interpréter. Seulement le sens ne se livre pas immédiatement. Il faut une attention qui se pose autant sur le détail qu'à sa marge, une attention qui observe autant ce qui saute aux yeux que ce qui échappe.

Être et avoir un corps

Le corps n'est pas une simple chose, ni à définir ni à décrire. C'est d'abord, pour chacun, la somme des expériences qu'il a accumulées au fil de son histoire personnelle. La représentation du corps se forme dès les premières perceptions du nourrisson. Au fil des jours, l'enfant puis l'adulte conjugue ce qu'il fait à ce qu'il ressent. Cet apprentissage ne connaît pas d'achèvement et, jusqu'au terme de la vie, notre quotidien se tisse avec notre corps.

Nous pouvons le définir comme l'appareil par lequel nous faisons l'expérience de notre vie dans le monde : par mon corps je prends la forme d'une structure anatomique et je suis animé de son fonctionnement physiologique. Je peux me nommer, dire « moi », grâce à ce corps qui devient le mien. Il est la substance concrète, la chair, par laquelle je suis identifié comme une personne. Dire « je prends corps » signifie que j'en prends possession en même temps que je m'incarne.

Être : il est la manifestation par laquelle je suis précipité dans l'expérience réflexive où je me perçois vivant, conscient et autonome. Avoir : j'en reconnais ses propriétés et ses limites ; ainsi il devient moi comme je deviens lui. Ce corps procède de moi autant que je procède de lui. Il n'existe que parce que je l'anime de ma vie – et pas seulement sous la forme d'une volonté consciente – et, réciproquement, je ne vis que parce que mon corps le permet. La relation à notre corps touche au point aveugle de notre existence, ombilic de notre rapport au monde, à soi et aux autres. Il est investi comme un espace complexe à la fois intime, méconnu et sacré. Cela explique la diversité des registres de signes émis par le corps et la gamme infinie de leurs interprétations.

F Le corps médiateur de la relation sociale

Le corps est le phénomène par lequel se manifeste ma présence dans le monde. Il est unique et me fait unique. Il fait que je deviens moi et que les autres deviennent les autres. Par lui je suis individualisé et distingué de l'autre. C'est ainsi que ce corps devient le médiateur avec lequel je communique avec mon environnement. Il est la forme de ma réalité sociale. Il en est le miroir.

Le corps est un média. Par les poses qu'il prend comme par ses mouvements, il délivre un message. Le visage, les mains, les postures « parlent » un langage silencieux et ambigu. Une mimique peut appuyer un mot, une autre peut en inverser le sens. Les mains s'animent pour convaincre. Une posture penchée accompagnée d'une inclinaison de la tête peut marquer la bienveillance, une posture inverse peut marquer du dédain.

Dès qu'il s'anime, le corps parle. Mais ce langage sommaire touche deux limites : la trahison et le malentendu. La trahison parce que le corps peut laisser apparaître des sentiments ou des intentions que l'auteur aurait souhaité masquer, comme une rougeur ou un tremblement. Le malentendu parce que pour chaque personne, en fonction de sa culture, un geste peut porter une signification singulière qu'un autre peut mal interpréter.

Le milieu militaire est saturé de codes comportementaux, de ces gestes simples et prescrits qui peuvent sembler être une caricature de comportements. Cela remplit la fonction d'homogénéiser le plus possible les individus qui entrent dans la composition d'un groupe. Par les codes stéréotypés qu'il apprend puis répète à l'envi, le corps de chaque soldat rappelle à l'autre qu'ils font partie d'un même groupe, qu'ils sont solidaires : par extension qu'ils appartiennent au même corps.

F Regarder au-delà des enjeux militaires

Le guerrier est celui qui s'engage à faire don de sa vie si son devoir l'exige. Il renonce à la liberté de disposer de son corps parce qu'il en offre l'existence à la société qu'il défend. Dès lors qu'il en fait l'engagement, son corps est l'objet de beaucoup d'attentions. Il a d'abord été examiné sous toutes les coutures puis, dans la routine de sa vie militaire, il est soigné, préparé, entraîné. Il est ainsi contenu dans des gestes et dans des protocoles prescrits étroitement. Mais si apparemment ce corps est traité comme celui de tous les autres, il persiste chez chaque soldat une relation étroite entre sa personne et son corps qui

est le lieu où s'écrivent, codées et cryptées, les marques des événements psychiques traversés. Le corps invite à voir, à déchiffrer, à interpréter, à comprendre et à écouter. Il est volume et il est surface. Il affiche des indices. Aucun signe n'est universel ; chacun est à rapporter à la culture de celui qui le montre comme à la culture de celui qui le regarde.

¶ Ce qui recouvre le corps

Le premier niveau de lecture est celui de l'uniforme. On n'est pas encore à percevoir les choses de l'âme, mais on en est au seuil. Dans l'armée, l'habit fait un peu le moine. L'uniforme montre les choses arrangées : insignes, galons, parements, décorations. On y lit très vite les coordonnées de celui qui est devant nous, mais uniquement celles qu'il consent à dévoiler.

Le corps qui porte l'uniforme, c'est le soldat vu à la parade, c'est-à-dire au temps où il doit se montrer magnifique et sans faiblesse. C'est le guerrier au défilé, présenté au milieu des autres, identique dans sa forme et dans ses mouvements. C'est le moment de l'ordre serré où s'effacent les individualités et s'affiche la force du collectif. Là s'arrête le regard public. Au-delà, ce qu'il y a à voir est réservé. Cela ne se montre que dans la fraternité virile de la chambrée, dans l'intimité affective ou dans le bureau du médecin. C'est de ce troisième lieu que nous allons maintenant poursuivre notre regard : ce que le médecin voit, écoute, déduit et parfois comprend.

¶ Lisible à fleur de peau

Enveloppe du corps, la peau garde la trace des marques reçues : les cicatrices. On en distingue deux catégories. Tout d'abord celles régulières des interventions chirurgicales, un trait propre plus ou moins long et ponctué des marques des sutures. Ces marques disent l'histoire du corps mais rien de particulier du guerrier, sinon l'usure. Elles portent témoignage des aléas du vieillissement. De ces cicatrices, le soldat parle avec gêne et crainte : la gêne de celui qui s'excuse de ne pas être parfait et la crainte de ne pas recevoir les aptitudes espérées. Ensuite les cicatrices des blessures accidentelles et celles remarquées d'entre toutes : les blessures reçues en service. Celui qui en est marqué les porte comme un élu, oscillant entre l'humilité et la fierté. Ces cicatrices sont irrégulières. Le médecin les repère immédiatement. Il sait alors qu'il peut nouer avec le patient un temps sensible centré sur le

récit de l'accident ou du combat. C'est un moment clé, une transition de l'examen physique à la prise en charge psychologique des blessures morales, invisibles, du vétéran.

La peau est également un support sur lequel on peut déposer des signes ou des images. La pratique du tatouage est de toutes les époques. Dans les armées, il est, comme les décorations, un code, un récit crypté. Il faut être initié pour en comprendre le sens profond. De la période contemporaine, et seulement pour ce qui est spécifique au milieu militaire, il faut noter ce qui relève de l'hommage aux morts. Les soldats américains qui ont perdu des camarades au combat se font tatouer l'image d'une tombe faite du fusil le canon planté en terre, le casque posé sur la crosse et la paire de rangers au pied de cette croix improvisée. En France, les survivants du combat subi dans la vallée d'Uzbin en Afghanistan, en août 2008, ont eu spontanément une attitude similaire. Ils ont voulu, tôt après l'épreuve, porter un signe qui les gardait unis en les distinguant des autres : ils ont choisi de se faire tatouer sur la ligne latérale du cou huit étoiles en souvenir de leurs camarades perdus.

La peau peut également porter les marques de gestes désespérés. La face interne des poignets de certains soldats affiche des traits parallèles, marques de scarifications réalisées à l'adolescence. Autant de traces écrites sur le corps d'une enfance chaotique marquée par les carences affectives, les vécus d'abandons, les épreuves d'une vie que le jeune ne voulait ou ne pouvait pas vivre, sinon dans une révolte contre soi.

Le courage au combat

L'ordalie est une conduite par laquelle, jetant son corps dans les aléas du risque, le soldat met à l'épreuve son destin. Il provoque sa chance. Il défie son malheur. Les conduites à risque sont fréquentes chez beaucoup de jeunes : pilotage de bolides, consommation d'alcool, de drogue... Le milieu militaire leur offre des occasions supplémentaires telles que les manipulations d'armes à feu et de dispositifs explosifs. Parce que le métier des armes est dangereux et parce que son devoir au combat est d'engager sa vie, le soldat entretient avec le risque un rapport singulier fait d'un mélange de fascination et de maîtrise. Ces deux notions sont imbriquées. La fascination produit une quête du danger associé aux armes et au combat, puis l'entraînement conduit le soldat à la maîtrise de son corps et de ses actes.

La notion de risque ne recouvre pas totalement celle de danger. Le risque représente la mesure objective d'un péril, tandis que le danger en serait la perception corporelle. Le soldat sent le danger. Il

l'éprouve viscéralement. Son ventre se noue, ses palpitations s'accélèrent, sa respiration se raccourcit. Les effets d'une situation de danger sur le corps sont connus sous le terme de stress. Jusqu'à un certain seuil, il existe des personnes qui aiment ces sensations corporelles, qui en jouissent. Là se pose le problème complexe pour le commandement de gérer cette relation entre un risque mesuré et la quête de sensations extrêmes. Les Grecs de l'Antiquité étaient attachés à cette nuance : le soldat doit être inspiré par la *dikè* et la *timè*, la maîtrise de son corps devant le danger et l'action permanente de sauvegarder sa vie le plus loin possible dans le combat. Voilà ce que vocifère d'une façon caricaturale l'instructeur des jeunes Marines dans le film *Full Metal Jacket* : « *Lifeless, a Marine is useless.* » Un soldat mort est inutile, c'est pour cela qu'il doit rester en vie ! Il faut donc tenir ce paradoxe que le soldat doit accepter que son corps soit engagé dans la bataille sans qu'il ne « joue » individuellement ce risque. Cette notion est illustrée par un épisode de la bataille de Platée (479 av. J.-C.). Un soldat avait l'année précédente survécu à la bataille des Thermopyles : atteint de cécité, il fut écarté des combats. Il perdit les honneurs que Sparte réservait à ses guerriers. Aussi, lorsque l'occasion se représenta l'année suivante de combattre les Perses, il se jeta comme un furieux dans la bataille où il périt après avoir vaincu nombre d'ennemis. Cependant, Sparte ne lui décerna pas les cérémonies rituelles dévolues aux guerriers morts, estimant qu'en combattant sans maîtrise, il s'était conduit sans courage. Le corps est consubstantiel à la notion de courage. D'ailleurs, étymologiquement, ce mot dérive d'un terme désignant un organe du corps : le cœur.

¶ Les substances qui agissent sur le corps

Parce que le corps y est valorisé, cultivé, cheri, le milieu des armées est exposé au dopage et aux addictions. Le corps n'est pas une île. La perception d'être et d'avoir un corps peut être modifiée par l'ingestion de substances qui en modifient le fonctionnement.

Il y a les substances qui améliorent les performances. Tel Narcisse piégé par l'image de son reflet, le guerrier peut être captif des images des magazines de culturisme affichant des corps huilés et bodybuildés. Il se donne intensivement à la musculation. Sur les sites des déploiements extérieurs, dans les casernements les plus sommaires, il existe toujours un coin où traînent des bancs et des haltères de fortune. Le dopage est un leurre. Sur les théâtres opérationnels, beaucoup de substances interdites de commerce en France se trouvent à bon marché dans les échoppes des contingents d'autres pays. Aujourd'hui

ce phénomène reste limité ; à terme, il peut poser des problèmes sanitaires.

Les stupéfiants comme le cannabis et la cocaïne sont des produits qui induisent des états d'euphorie et d'excitation. Sur le plan psychologique, ces substances sont pour les soldats doublement attractives : elles constituent un danger et leur consommation est une transgression. Elles apportent un sentiment de maîtrise et de détachement. Par la consommation de drogues, les soldats échappent à l'ennui et à la langueur que leur impose leur condition. Les Américains ont commencé leur aventure vietnamienne avec le cannabis et l'ont poursuivie avec l'héroïne. L'opium et ses dérivés sont une mauvaise rencontre pour les guerriers. Déjà Ulysse eut du souci avec le loto, une fleur amnésiante qui rendait ses marins lascifs et indolents. C'est aussi le problème de la rencontre avec les productions locales, comme le khat à Djibouti. Chaque région du globe recèle une herbe, une fleur, un champignon ou un cactus qui offre une ivresse, des hallucinations sonores et colorées, un détachement serein, un état hypnotique accompagné de douces rêveries. Pour le guerrier, grandes sont les tentations d'échapper ainsi aux risques des opérations militaires et aux contraintes de sa vie professionnelle. Ces substances répondent au besoin d'échapper un temps à la morsure de la nostalgie, au mal du pays, à la séparation prolongée d'avec les proches. Si cette consommation était unique, comme une aventure exotique sans lendemain, cela ne serait au fond pas bien grave. Mais la drogue joue avec le corps infiniment plus que ce qui est visible et perceptible. Sous l'emprise du toxique, le soldat pense qu'il est plus fort. Il croit qu'il maîtrise sa puissance et il éprouve une fausse sensation de détachement et de sérénité. Mais insidieusement, la drogue inocule dans son corps l'aliénation qui va l'accrocher à elle. Le gaillard est vaincu par une molécule. Il tombe dans la tyrannie du besoin et celle du manque. Son corps n'est plus à lui, ni même offert à l'idéal du sacrifice. Il est voué à la quête obsédante de la substance interdite. À la fin de ce parcours, il peut y avoir la déchéance et la mort. Plusieurs vétérans l'ont connue ainsi.

L'alcool, poison corrupteur de la fraternité

L'alcool est une substance autorisée, mais son piège est tout aussi insidieux. Son absorption conjugue une gamme développée d'effets psychologiques. À faible dose, il est euphorisant. Un verre seulement et celui qui le boit se sent déjà mieux que bien. Un peu de gaieté... Qui serait inquiet de ce fait sinon un grincheux au discours

anti-alcoolique ? L'alcool est aussi désinhibiteur. Il est l'antidote de la timidité et de la crainte. Il rend audacieux le peureux. Voilà qui peut intéresser un guerrier qui redoute de se montrer pusillanime devant ses camarades. À dose plus élevée, il est anxiolytique. L'angoisse se dissout dans l'alcool, mais en apparence seulement, car elle guette le buveur aussitôt qu'il redevient à jeun. Enfin l'alcool est hypnotique. Il rend le sommeil à celui qui l'a perdu. Il efface les cauchemars des vétérans. Une tentation forte pour le militaire, même après son temps de service.

L'alcool peut intervenir très tôt dans la carrière d'un soldat, surtout s'il fait déjà partie de ses habitudes sociales au moment de son engagement. L'alcool est un liant. Autour d'un verre, autour d'une table, il est la liqueur avec laquelle s'ébauchent les premières affinités. Boisson offerte, boisson partagée, il est l'aliment symbolique autour duquel dans l'échange se bâtit la communauté fraternelle. Malheureusement, pour certains, il ne peut y avoir de pacte fraternel sans alcool. Les départs, les arrivées, les promotions sont arrosés. Les « pots » se succèdent au cercle, au mess, à la « popote ». Ainsi, en 1998, en ex-Yougoslavie, Mostar était un camp qui regroupait un peu plus de deux mille personnels issus de vingt nationalités différentes, membres ou partenaires de l'OTAN. On y comptait une centaine de lieux autorisés de consommation d'alcool, quatre cents si on ajoutait les postes improvisés. La plus petite unité élémentaire avait le sien, qu'elle nommait du nom charmant de « bouiboui ». La popote est le lieu topologique qui concrétise la communauté du petit groupe. En ces lieux, l'alcool apaise les corps alanguis ou tendus de chacun, en même temps que s'entretient l'esprit de corps. Beaucoup de ceux qui boivent sont dupes des pièges de l'alcool. Quelques-uns n'en seront pas quittes pour autant. L'alcool reste aujourd'hui un problème majeur de nos armées. Au final, le tribut sanitaire et psychologique payé par l'institution et par quelques-uns est exorbitant s'il est regardé avec un recul de dix ou vingt ans. Ce que nous en mesurons est très largement sous-évalué.

Tuer son corps

Le suicide est aussi une pathologie sous-évaluée. La réalité des chiffres pourrait être le double, voire le triple, des statistiques officielles. En temps ordinaire, il y a moins de suicides au sein des armées que dans la population générale ; c'est le fait de la sélection médico-psychologique préalable à l'engagement.

Ce phénomène est plus documenté dans les pays étrangers qu'en France. Pour donner l'exemple de la guerre des Malouines, il a été

dénombré à ce jour deux cent quatorze suicides chez les vétérans de ce conflit qui avait duré soixante-douze jours et pendant lequel les Britanniques avaient perdu deux cent dix hommes. Il y a aujourd’hui plus de décès par suicide que de morts directement liés au combat. Les Anglo-Saxons comparent cette hécatombe des vétérans par suicide à une taxe (*toll*) payée en vies humaines plusieurs années après le combat. On dit que la mortalité par suicide des vétérans de ce conflit qui date de 1982 est au moins cent fois plus élevée que pour la population générale. Peut-on généraliser ce constat ? Dans le contexte des conflits actuels, la réponse est affirmative. Cela donne une importance fondamentale à la prise en charge médico-psychologique au long cours des vétérans, même si la mise en place de tels dispositifs est difficile.

Il y a aussi le suicide du guerrier en opération. En 2003, il a été observé un taux de suicide au sein de l’armée américaine triple de la moyenne nationale. En 2007, l’armée américaine a fait de la prévention du suicide un axe prioritaire ; des crédits considérables – plus de cinquante millions de dollars – ont été alloués aux études, aux soins et à la prévention du suicide.

Des suicides et des conduites graves d’automutilation ont également été observés au sein du contingent français des Casques bleus en ex-Yougoslavie. Cela rejoint le constat des Norvégiens concernant leurs troupes basées au Liban. Le contexte particulier des missions d’interposition, avec l’interdiction de riposter et le désarroi éprouvé à rester passifs devant la perpétration de crimes de guerre a été mis en avant comme facteur de l’usure psychologique des combattants.

Pour construire le premier échelon du dispositif de soutien psychologique d’un soldat en opération, les forces américaines s’appuient sur celui qui lui est le plus proche : son camarade, familièrement *buddy*, le pote. Ce camarade est celui qui connaît le mieux son binôme et qui peut le plus tôt détecter ses éventuelles difficultés psychologiques. Dès la période de préparation, ils reçoivent une information sur les troubles des conduites, particulièrement sur la dépendance à l’alcool et les états suicidaires. Cette information est ensuite périodiquement répétée, notamment lors de la phase de préparation au retour. Chacun est formé à détecter ces problèmes chez son binôme afin d’être son premier soutien et celui qui saura l’adresser au spécialiste susceptible de lui fournir le soin adéquat. Au retour, les binômes sont invités à rester en contact par téléphone et à régulièrement se rendre visite en famille. Si l’un perçoit que l’autre dérive, rompt le contact, perd pied dans son retour à la vie civile, il se déplace pour évaluer le désarroi de son camarade et lui proposer de l’amener vers un service de soins approprié. Esprit de corps et fraternité.

■ Quand le corps est le seul à parler

Les liens entre les affections psychosomatiques et les combats sont constatés depuis longtemps. Dès le XVIII^e siècle, il a été relevé que les militaires des villes assiégées avaient une propension à développer des ulcères digestifs. Lors du siège de Stalingrad, il a été constaté des lésions digestives et vasculaires chez plus de 60 % des soldats de la Wehrmacht. Le commandement les avait regroupés en bataillons d'ulcéreux et d'hypertendus.

Le guerrier en position de subir et de résister le paye d'un tribut psychosomatique parfois très sévère, comme des hémorragies par perforation d'ulcère ou des infarctus du myocarde. Il se produit ainsi de vraies blessures, internes, par maladie de stress. Ces blessures-là sont facilement reconnues par les commissions des anciens combattants, mais cela reste plus difficile pour les affections chroniques dermatologiques ou rhumatismales qui évoluent par poussées et qui s'aggravent au fil des années.

Ces liens entre le corps et la psyché sont les plus mystérieux à saisir. Il semble que le corps ait une mémoire indépendante du psychisme, plus archaïque, insaisissable. Le corps est le lieu obscur où restent inscrits les événements oubliés. Ces événements de guerre que le vétéran ne peut plus raconter, qui ont été effacés de son psychisme par l'oubli, son corps en affiche les traces sous une forme cryptée. Initié à déchiffrer ces codes, le médecin militaire avance au milieu de symptômes familiers. Appartenant au corps des guerriers, non étranger à leur univers puisqu'il le partage avec eux, héritier de l'expérience des anciens, il est celui qui se met à l'épreuve du dévouement que son devoir lui impose. ■

MONIQUE CASTILLO

LE CORPS COLLECTIF DU SOLDAT

« Il a deux trous rouges au côté droit. » Chacun se souvient de ce « dormeur du val » que le poème de Rimbaud éponyme immortalise comme un jeune soldat frappé par la mort. Ce n'est ni un vagabond ni un promeneur solitaire ni un ivrogne. Comment sait-on que c'est un soldat ? Une certaine solennité dans le poème inspire cette qualité de silence qui marque les cérémonies du souvenir autour de ceux qui sont morts au combat. Mais cela ne saurait suffire à identifier ce corps comme celui d'un soldat ; sans doute l'uniforme, ou ce qui en reste, et le fait, aussi, qu'on est en guerre, font percevoir ce corps comme quelque chose de plus qu'une individualité, comme une sorte de réalité « collective ».

L'énergie collective

L'uniforme, surtout si l'on est en guerre, sert à distinguer les corps les uns des autres, à faire, pour commencer, la différence entre l'ami et l'ennemi. Il force le corps à devenir une réalité publique, publiquement identifiable, à la manière d'une carte de visite qu'on afficherait à l'extérieur de soi. Et ce qu'il exprime est une appartenance : appartenance à une nation, à une arme (marine, infanterie...), à un régiment, à une brigade... Le soldat appartient corporellement à un autre corps, un corps plus grand que lui, auquel il s'« incorpore ». L'uniforme réalise cette immersion du corps physique dans une enveloppe publique et le transfigure en une réalité collective, individuellement collective.

L'uniforme, assurément, mais pas seulement l'uniforme. Car un mannequin recouvert d'un uniforme n'est pas un soldat, mais unurre. Il faut que l'uniforme soit animé. On touche alors au paradoxe le plus visible de cette fonctionnalité publique : le corps individuel doit avoir incorporé ou ingéré un certain nombre de mécanismes qui sont la traduction physique de l'appartenance, de la fonction, d'une destinée même dont la définition est collective, publique, nationale ou internationale. Une politique du corps s'est inscrite dans le corps, au titre de comportements prédéterminés ou de réactions prévues. Il faut qu'il soit prêt à réagir collectivement, conformément à certaines normes.

Le corps-énergie

Un tel corps n'est pas pour autant un corps-chose, un corps-objet, il est intrinsèquement, substantiellement de l'énergie. Le corps

du soldat est une énergie en action dont la mobilisation totale des ressources, musculaires et nerveuses aussi bien qu'intellectuelles et morales, est programmée et anticipée jusqu'à inclure leur épuisement même dans leur fonctionnalité. Nombre d'histoires destinées à amuser circulent sur l'entraînement du militaire pour ridiculiser ses excès (marches forcées) ou son inutilité (à des heures impossibles) et l'abus de pouvoir des caporaux (punitions pour motifs futilles), mais qui révèlent sans le savoir le négatif photographique de l'histoire à vivre, réelle, terrible, imprévisible, qui sera celle du corps engagé dans l'action.

Dire que l'épuisement de son énergie est programmé, c'est savoir que la seule identité qui reste au corps qui a perdu sa force, sa forme et sa vie est l'unité finale d'une unique et même dépense d'énergie qui a été portée au-delà même des limites supportables : « Plus de quatre millions d'hommes ne survécurent qu'après avoir subi de graves blessures, le corps cassé, coupé, marqué, mordu, la chair abîmée, quand ils n'étaient pas gravement mutilés. Les autres s'en sortirent en apparence indemnes : il leur restait le souvenir de l'horreur vécue pendant plus de cinquante mois, la mémoire du sang, de l'odeur des cadavres pourrissants, de l'éclatement des obus, de la boue fétide, de la vermine, la mémoire du rictus obscène de la mort¹. »

L'énergie ainsi commanditée, formée et entraînée a cette particularité de contredire constamment l'inertie propre à la matière, et ce dans l'assaut comme dans la résistance : inventer des commencements, en faire durer l'inspiration dans l'adversité, affronter l'imprévisible et durer, tenir, résister... jusqu'aux conséquences ultimes. Rien n'y est passif, pas même l'attente, mais tout fait partie d'une opération, comme segment d'un début, d'une suite ou d'une fin de l'action. La disponibilité elle-même est de l'activité potentielle, en attente d'agir ou de servir l'action.

De là vient aussi, pour une part, l'émotion particulière inspirée par le poème de Rimbaud. « Il a deux trous rouges au côté droit » fait entendre la sourde et puissante victoire du silence que la mort impose à la vie quand elle en détruit la fécondité, et quand il s'agit, en l'occurrence, de la destruction d'une énergie en mouvement sous le coup d'une violence tout aussi énergique. Le sommeil du jeune mort n'est pas celui d'un corps qui finit paisiblement une vie personnelle dans un contexte familial ; c'est une histoire brutalement arrêtée dont on ne connaîtra jamais la fin, parce que la mort l'a rendue impossible pour toujours. L'émotion des spectateurs qui regardent un film de guerre

1. *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918*, introduction de Jean-Pierre Guéno, Paris, Librio/Radio France, 1998, p. 7.

vit de la réactivation perpetuellement actuelle de cette intuition.

On n'est pas dans le contexte de la société civile où le mobile de l'intérêt fait comprendre, pour l'accuser ou l'excuser, les conflits entre énergies productives. Dans le contexte de la productivité commerciale, le calcul des forces règle la prise des risques, il gère la dépense des forces en excluant les dépenses inutiles. Cette situation peut se donner pour modèle de civilisation tant qu'elle est préservée par la paix, à l'abri d'une menace qui en détruirait la possibilité d'être.

Autre chose est de détruire la menace qui détruit la possibilité d'être, et c'est là la fonction spécifique de l'énergie militaire. Quand le public en prend conscience, il comprend que cette gageure métamorphose totalement le besoin d'intelligibilité de la dépense énergétique et qu'elle le transporte lui-même dans un tout autre ordre de compréhension et de justification. Parler, par exemple, d'un « intérêt » du soldat aux « coûts » et aux « bénéfices » de l'activité de défense (un butin ?) serait inconvenant et même choquant, réaction qui témoigne du fait que l'expérience militaire implique de changer vraiment, ontologiquement, le besoin de repères : la dépense d'énergie qui inclut sa propre destruction dans le programme de son accomplissement n'est pas individuelle, elle est forcément, inévitablement, incontournablement collective en sa racine. Dès lors que le soldat convertit la matière de son corps en énergie, en énergie disponible et sacrificiable, il ne peut s'agir que d'une énergie collective.

■ Accords en résonance

Qu'on prenne pour exemple l'expérience du défilé militaire. C'est la présence physique des autres, présence de leur force musculaire en état de se manifester dans la marche, la posture et la stature, qui révèle à chacun l'énergie contenue dans son propre corps. Ce n'est pas une addition arithmétique de forces atomiques qui se produit, mais une contagion de l'énergie. La cohésion du tout entraîne et intègre les parties ; le corps individuel est transcendé et absorbé par le corps du groupe : la marche est le rythme et la musique de cette fusion, d'une sorte de joie lumineuse et vitale. On s'accomplit dans un vécu partagé d'une solidarité possible et crédible, qui se fait chair. On ne comprend rien à cette expérience si l'on ne voit pas à quel point elle peut réactiver ou restaurer en chacun l'honneur de vivre et l'estime de soi.

Cela n'a rien à voir avec l'esprit de corps (qui existe, bien sûr, mais qui relève de la culture de l'action militaire plutôt que de ce vécu expérimental d'une jubilation d'un corps content de vivre, sans mots, une dynamique partagée). Cela n'a rien à faire non plus avec une masse en fusion. Il s'agit simplement de rythme et de cadence, de la musique

qui forme un corps collectif au moment où le corps individuel se met en résonance avec cette musique et fait donation de sa présence à une corporéité collective qui mêle son identité à celle de tous les autres. Une expérience collectivement intime de la formation du corps d'un groupe par et pour sa cohérence. Plus chacun contribue à la cohérence de ce corps comme un tout, plus il se désindividualise, et plus la désindividualisation contribue à se surpasser dans un corps commun dont l'unité ainsi réalisée pourrait bien être l'« esprit » ou l'« âme » d'une collectivité créée par sa propre cohérence et sa persistance dans la même unité.

Le défilé s'approprie le temps pour le discipliner par le rythme : au même moment, dans la même temporalité captivée, se réalise un accord de plusieurs accords mis en résonance. Accord des corps en mouvement, accord du rythme et de la musique dans le tout du groupe, accord entre les éléments convoqués, comme le vent, la lumière, la couleur et le son et, surtout, ce qui est visé, mise à l'unisson des spectateurs et des acteurs, résonance intime d'un rendez-vous souhaité entre deux imaginaires, celui du peuple et celui des corps qui le protègent. Le « Nous » de Flambeau², le « Nous » des petits, des obscurs, des sans-grade, le « Nous » de la solidarité des corps épuisés :

« Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés,
Sans espoir de duchés ni de dotations ; malades,
Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions ;
Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne ;
Nous qui par tous les temps n'avons cessé d'aller,
Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
Ne nous nous soutenant plus qu'à force de trompette,
De fièvre, et de chansons qu'en marchant on répète. »

La survie de chacun est accrochée à la condition du « tenir ensemble » du groupe, condition ultime qui le porte au-delà de ses propres forces et de sa résistance individuelle, expression d'une solidarité de type charnel, d'une compréhension de la souffrance de l'autre, qui, dans les opérations, passera d'abord par la perception d'un corps en détresse.

Cette expérience de la solidarité énergétique des corps peut être aussi vécue par les sportifs. Imaginons un groupe de jeunes gens qui s'entraînent à courir en vue d'épreuves à affronter. S'ils choisissent de le faire ensemble, c'est que la solidarité physique des énergies existe.

2. Edmond Rostand, *L'Aiglon*, Acte II, scène IX.

Le film *Les Chariots de feu* en fait l'image de son générique, et l'histoire racontée de deux champions olympiques met en avant l'énergie morale et même presque mystique que réclame le dépassement des limites physiques de son propre corps.

Le spectateur ne voit dans un défilé ou dans le groupe qui s'entraîne qu'un rouage mécanique, mais c'est qu'il projette sur lui une manière de penser qui est elle-même mécanique, alors que la réalité, elle, ne l'est pas. Si une chorale ne nous donne pas, quand on l'écoute, l'image d'un rouage mécanique, c'est que sa performance n'est pas de marcher (action qui se déroule géométriquement dans l'espace) mais de faire résonner des accords (action qui se déroule dans la fluidité de la durée)³. La chorale chante le rythme et ne le marche pas, aussi la discipline et les répétitions qui ont mobilisé et conditionné les énergies qui la composent se font-elles oublier au profit des voix qui s'harmonisent, se répondent et se confondent : les accords en résonance nous permettent de n'entendre que la musique comme pure énergie créatrice.

L'unité sociale incarnée

Le courage, l'endurance et l'initiative sont des vertus privées, chacun peut s'enorgueillir de les posséder et les considérer comme le fond de son caractère. Il peut même s'agir de vertus déshonnêtes : pour le voleur, le manipulateur ou le faussaire, ce sont moins des vertus que des talents exploitables qu'ils instrumentalisent pour les faire agir contre autrui et pour leur profit égoïste exclusivement. Si, dans le cas du soldat, elles deviennent objets de respect et si elles peuvent entrer dans la confection d'un comportement publiquement estimable, c'est qu'elles deviennent de l'étoffe collective : il leur est reconnu de valoir objectivement et non pas simplement subjectivement. Réaliser une unité « objective » à partir d'unités « subjectives » est la gageure de la civilisation moderne. Notre civilisation est celle des droits de l'individu, mais à condition d'en faire une unité, la fondation de l'unité d'un vivre ensemble stable. Cela impose de réaliser un objectif contradictoire. Par suite, le corps du soldat, parce qu'il est perçu comme la matière première sacrificiable de l'édification du corps de l'Armée en tant que corps de la République et dans la République, est l'objet de projections symboliques multiples. La principale, la mort du soldat, incarne, symboliquement et dramatiquement, l'unité qu'on cherche aussi bien que celle que l'on a perdue. Elle peut être réquisitionnée

3. Nous utilisons librement une opposition caractéristique de la philosophie bergsonienne.

par le culte de la nostalgie aussi bien que pour le rêve de tous les possibles.

■ Le corps sacrificiel

Si le soldat est une figure symbolique, exemplaire, irremplaçable ou difficilement remplaçable, c'est que les utopies, pas plus que les conservatismes, ne peuvent s'en passer : le combat, la lutte, la résistance... sont de toujours, même s'ils changent de nom et de région sur la surface du globe. En l'occurrence, si le corps du soldat a une caractéristique particulière qui lui permet d'être un déterminant symbolique majeur dans tous ces combats, c'est que le sacrifice de la vie de ce corps s'intègre à une vision organique de l'unité collective à réaliser ou à restaurer.

C'est au philosophe Hegel qu'on empruntera l'idée d'incarnation en un sens politique et militaire, l'incarnation au sens de la réalisation d'un esprit dans un corps. Le sens théologique est connu. Mais il en existe aussi une application politique, et elle marque, en principe, le destin particulier de la civilisation européenne.

Si nous donnons aux grandes causes des ressorts simplement individuels et psychologiques, explique Hegel, alors il est impossible de concevoir un État autrement que comme un prestataire de services qui se met lui-même au service du confort et de la prospérité des individus. Des intérêts privés attendent de l'État une satisfaction agrandie et garantie. Mais une telle vision détruit ou nie la raison d'exister d'un Etat en le réduisant à une simple société marchande. Pour qu'il soit une unité organique (et non pas simplement mécanique), il faut que l'individu n'ait pas de plus grande liberté que celle qui consiste à s'unir à la totalité politique ; qu'il renonce à sa liberté d'atome et d'individu isolé pour se fondre dans une unité de libertés réconciliées et non plus antagoniques. Ceci n'est pas un idéal, mais la seule réalité qui, parce qu'elle est librement collective, forge la substance même de l'État moderne. Cette substantialité n'est pas le fruit du calcul, elle est un sentiment.

Le corps du soldat exprime cette unité organique parce que le sacrifice de soi incarne exemplairement cette élévation du « soi » au « tout ». Le corps sacrificiable du soldat réalise le dépassement de l'égoïsme moral indéfiniment additionné dans l'incarnation (la mise en chair) du Tout dans l'individu. Le Tout de l'État, de la Nation, du Peuple, de l'Histoire se réalisant dans le sacrifice de la partie à l'Unité. L'Unité incarnée.

L'absolutisation de cette incarnation se prête, à l'évidence, à tous les abus dès lors qu'elle peut être instrumentalisée par une idéologie totalisante ou totalitaire et qu'elle se met à faire la quête de nouveaux

adeptes sur les terres de la misère, de la rancœur et de la haine attisées par l'ignorance et l'obscurantisme. Il n'en demeure pas moins que, à bonne hauteur spéculative, elle définit effectivement la conversion de la vie individuelle en vie collective. « L'État comme réalité morale, comme compénétration du substantiel et du particulier, implique que mes obligations envers la réalité substantielle sont en même temps l'existence de ma liberté particulière, c'est-à-dire qu'en lui, droit et devoir sont réunis dans une seule et même relation. [...] L'individu, qui est sujet par ses devoirs, trouve dans leur accomplissement en tant que citoyen la protection de sa personne et de ses biens particuliers, et la satisfaction de son essence substantielle, la conscience et la fierté d'être membre de ce tout⁴. »

Si mon adhésion aux besoins réels de l'État ne concrétise ni n'*« objective »* mes dispositions morales, mon dévouement même ne vérifie qu'une bonne conscience privée, abstraite, et l'on demeure dans une sorte d'égoïsme moral. Le soldat réalise de manière exemplaire et corporelle cette union d'une volonté privée et d'une volonté collective, puisque l'annihilation de sa vie prouve son adhésion à la vie supérieure de l'État. L'arme à feu, explique Hegel, vérifie l'universalisme caractéristique du monde moderne et confirme que le courage militaire n'est pas une vertu privée, mais un acte collectif! De même que le soldat tire avec une arme à feu qui est l'œuvre d'une collectivité au bénéfice de cette collectivité, l'individu qu'il vise n'est pas une personne privée, mais le membre d'un tout : « Ce n'est pas un hasard que la découverte de cette arme ait transformé la forme purement personnelle de courage en une forme plus abstraite [au sens d'impersonnelle, dépourvue de ressentiment ou de colère privés]⁵. » Analyserait-il de la même façon la massification de la mort, phénomène impersonnellement collectif, telle qu'elle a été vécue par la génération des soldats de la Grande Guerre ?

Une illustration vécue des considérations de Hegel sur la nature profonde de l'État moderne, laquelle consiste à s'associer individuellement et librement à la vie collective de la nation, est donnée par les engagés volontaires de cette Grande Guerre, engagement qui donne effectivement à leur choix une place substantiellement historique et mémorable. En témoigne cette lettre d'un jeune israélite qui demande à son général, en 1917, une affectation aux postes les plus dangereux : « Mes aïeux, en acceptant l'hospitalité de la France, ont contracté envers elle une dette sévère ; j'ai donc un double devoir à accomplir, celui de Français d'abord, celui de nouveau Français ensuite. C'est

4. Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 261, traduction A. Kaan, Paris, Gallimard, « Idées », 1940, p. 278.

5. *Idem*, § 328, p. 358.

pourquoi je considère que ma place est là où les "risques" sont les plus nombreux. Lorsque je me suis engagé, à dix-sept ans, j'ai demandé à être artilleur sur la prière de mes parents et les conseils de mes amis qui servaient dans l'artillerie. Les "appelés" de la classe 1918 seront sans doute envoyés prochainement aux tranchées. Je désire les y devancer. Je veux après la guerre, si mon étoile me préserve, avoir la satisfaction d'avoir fait mon devoir, et le maximum de mon devoir. Je veux que personne ne puisse me contester le titre de Français, de vrai et de bon Français⁶. » Ici, la transformation de la moralité subjective en éthique objective collective saute aux yeux.

■ Le corps discipliné

L'incarnation de l'unité politique se réalise dans la discipline imposée au corps, comme si les normes institutionnelles d'un État se corporalisaient au sens où elles prennent corps dans la gestuelle militaire. Foucault en donne une tout autre analyse que Hegel, instructive sur le plan sociologique. Il associe la discipline des corps à l'avènement d'un nouveau type d'exercice du pouvoir, d'un certain art de gouverner, qu'il nomme « une politique de la vie », laquelle contient et implique une radicale mutation du rapport à la guerre et à l'armée.

On sait que les guerres populaires, guerres où s'affrontent des nations et non des princes, sont redoutablement meurtrières parce que le facteur moral, alimenté par une idéologie dont le triomphe passera pour certifier la vérité, conduit à dépasser les limites matérielles de l'énergie physique elle-même. La mobilisation massive de toute la population active engendre des combats qu'une violence extrême rend particulièrement sanglants. Or si l'analyse que fait Foucault de cette intensification de la violence des guerres a de quoi surprendre, c'est qu'elle n'associe pas ses hécatombes à une politique de la mort, mais bien à une politique de la vie : « C'est la prise en charge de la vie, plus que la menace du meurtre, qui donne au pouvoir son accès jusqu'au corps⁷. » Dans la logique monarchique du pouvoir de l'Ancien Régime, la décision de faire la guerre manifeste la souveraineté du Souverain en son sens prémoderne : il est maître de ses soldats (et sujets) au sens où il a le droit de les faire mourir en exposant leur vie ; le pouvoir qu'il possède est le droit de donner la mort, un droit exemplairement affirmé dans les supplices publics pratiqués sur le corps des condamnés, l'horreur des souffrances infligées étant encore une part de la magnificence qui convient à la visibilité publique du pouvoir royal. Mais l'instauration du régime républicain change la

6. *Paroles de poilus*, op. cit., p. 16.

7. Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 188.

visée du pouvoir et son champ d'application. C'est la population qui importe, au sens où elle désigne un groupement ou une race d'êtres vivants, dont la subsistance, l'accroissement et la vitalité conduisent à privilégier les performances du corps, la plus haute fonction du pouvoir n'étant désormais « peut-être plus de tuer, mais d'investir la vie de part en part »⁸. Aussi les guerres deviennent-elles génocidaires au nom de la volonté inconditionnelle de vie d'une communauté au prix du massacre de l'autre. L'ampleur des destructions réalisables peut alors être regardée comme un effet de la promotion de la vie au rang de nouvelle raison d'être de la politique.

Ainsi, le corps devient le lieu privilégié de l'exercice du pouvoir. Hygiène du corps, prévention des maladies, exercices physiques, éducation... Le corps du soldat incarne exemplairement le double sens de ce nouvel intérêt pour la vie : la promotion du corps en même temps que sa soumission au pouvoir. Pour Foucault, en effet, la logique de la performance corporelle est une logique disciplinaire, et la politique de la vie est une politique de la normalisation (mise aux normes) des esprits qui passe par les corps. L'hygiène place ceux-ci sous surveillance ; l'éducation physique les oriente ; la médecine les sélectionne ; l'armée en garantit la qualité (ne disait-on pas aux filles, il n'y a pas si longtemps, de n'épouser qu'un garçon reconnu apte au service militaire pour être sûres qu'il est en bonne condition physique).

Cette analogie entre la discipline militaire et la discipline scolaire (et aussi entre la discipline militaire et la discipline hospitalière) rend compte de la partie bureaucratique de l'exercice du pouvoir sur la vie. Mais on ne peut la conserver jusqu'au bout, car la discipline a, dans l'armée, un autre sens que celui d'un conditionnement et d'une soumission des corps au pouvoir politique. Il est vrai que le modèle militaire a été introduit dans d'autres sphères d'activité, comme l'école, pour favoriser la soumission au pouvoir. Mais l'armée étant, par son statut, l'émanation du pouvoir, la discipline y joue un rôle spécifique, qui n'est pas idéologiquement politicien.

La caserne ne subit pas subrepticement une mise sous contrôle, elle engendre elle-même la discipline comme sa pratique particulière ; elle ne la subit pas, elle en fait une forme d'action. L'obéissance fait intrinsèquement partie du commandement, elle en est la réalité, elle en est la substance et elle en fait la force. Un officier ne « règne » pas sur ses hommes, il en fait une troupe, il leur donne l'unité d'un corps commun. Alors que le pouvoir qui résulte d'une bureaucratisation des corps (postures, emplacements et attentes réglés) a pour

8. *Idem*, p. 183.

effet de réduire les individus à la même impuissance, l’obéissance, qui fait la force du commandement, exige l’activité et la disponibilité de chacun pour les transformer en action commune. Le couple commandement / obéissance ne se comprend pas en dehors de la perspective des dangers qui structurent l’expérience commune et il requiert une tout autre philosophie de la vie, celle qui associe la vie à la décision, à l’engagement, au sens de la puissance de créer un destin. « La vie créatrice est une vie énergique »⁹, affirme le philosophe José Ortega y Gasset pour signifier que le commandement n’a pas pour fin de réduire les esprits, mais de les orienter, qu’il n’arrête pas l’énergie vitale, mais en dévoile les potentialités, qu’il ne limite pas l’existence, mais la transforme en destin.

F Le corps comme réalité publique

Le corps du soldat peut encore être dit « collectif » au sens où il incarne l’imaginaire d’une communauté (ce dont il peut d’ailleurs être le premier à souffrir) ; c’est ainsi que les témoins de la Grande Guerre racontent parfois l’incompréhension tragique qui s’est élevée entre la population de l’arrière (ignorant la réalité terrifiante du front, elle continue d’exalter pour soi, à l’abri des coups, sa mythologie du héros) et l’expérience réellement vécue par les combattants, autrement dit le prix réel, exorbitant, de la victoire espérée. De nos jours, la perception du corps du soldat connaît des turbulences, à commencer par le fait que sa réalité même subit l’épreuve de la médiatisation des imaginaires.

F Le corps emblématisé

La Révolution française a produit, comme on sait, une certaine fétichisation du corps du soldat. Pas seulement en France ; même un philosophe réputé aussi cérébral que Kant a salué l’image nouvelle de la lutte donnée par les soldats français à Valmy : la guerre changeait de sens, elle se faisait au nom de la liberté des peuples et non plus au nom de l’honneur, de l’esprit de caste et dans l’intérêt des princes. L’image du soldat-peuple, vainqueur de l’aristocratie guerrière, allait incarner pour longtemps le triomphe de la justice sur l’orgueil et donner corps à la légitimité nouvelle, démocratique, des combats. Les Français, surtout les intellectuels qui passent pour avoir inspiré l’événement comme ceux qui l’ont mis en mots, n’ont pas hésité à invoquer en abondance la virilité guerrière des Romains pour en faire l’image type

9. José Ortega y Gasset, *La Révolte des masses*, Paris, Stock, 1961, p. 198.

de la vertu républicaine. Quand Rousseau évoque les « mœurs simples des premiers Romains ; leur désintérêt pour l'agriculture, leur mépris pour le commerce et pour l'ardeur du gain »¹⁰, il les oppose à la mollesse et à l'avidité des Modernes. Le corps du guerrier, parce que sa robustesse exprime la santé et l'énergie, passe pour rendre visible, en quelque sorte, la vertu qui anime, seule, le cœur. Comme si un certain degré de privation et de rudesse dans les traitements subis pouvait « produire » de manière quasi physique une intention vertueuse, de sorte que l'étoffe dont est fait le soldat est indissociablement matérielle et morale. Toute une rhétorique de l'exemplarité a ainsi « républicanisé » le corps du soldat, identifié à une sorte de missionnaire des grandes causes.

Mais l'imaginaire collectif n'est pas simplement l'imagerie populaire, il est aussi ce qui vient rétablir et recréer l'unité perdue ou dégradée. Face à la montée des périls, une nouvelle image du soldat doit être inventée, une image idéo-motrice, c'est-à-dire une idée qui est en même temps un mobile, une idée qui mobilise.

Le génie de Péguy a ainsi créé une sorte de version charnelle de l'idéal républicain : dans le corps du soldat, l'esprit d'un peuple se fait chair. Pressentant prophétiquement que la guerre qui vient décide du partage entre civilisation et barbarie à l'intérieur de l'Europe¹¹, il voit dans le courage (le cœur) du soldat, parce qu'il sera décisif pour le destin du monde, une fraternité continuée entre le passé et le futur, une sorte d'union sacrée entre les vivants et les morts, et il annonce à celui-ci, par avance, que sa disparition possible et probable sera la matière même qui fait durer le monde, sa matière indestructible, la chair qui naît de la terre et nourrit la terre : « Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas¹². »

À la même époque, Jaurès, dans *L'Armée nouvelle*, perçoit que le patriottisme est le terrain d'un enjeu majeur pour la civilisation moderne, rien de moins que le dépassement de la lutte entre les classes : « La patrie n'a pas pour fondement des catégories économiques exclusives, elle n'est pas enfermée dans le cadre étroit d'une propriété de classe. Elle a bien plus de profondeur organique et bien plus de hauteur idéale. Elle tient par ses racines au fond même de la vie humaine et,

10. Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Livre IV, chapitre IV.

11. *Les Considérations d'un apolitique* de Thomas Mann, publiées en 1919, expriment le même pressentiment, mais en version allemande et pour la sauvegarde de la plus haute culture dans l'avenir de l'Europe.

12. Charles Péguy, *L'Argent, Suite*, in *Œuvres en prose 1909-1914*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, p. 1218.

si l'on peut dire, à la physiologie de l'homme¹³. » Ce pour quoi lutte Jaurès est un patriotisme qui ne soit pas statique, mais évolutif, capable d'un mouvement qui associe la paix des nations à la paix internationale et qui donne à l'idée de peuple une puissance intégrative large et ouverte. Un patriotisme qui ne soit pas un militarisme, où le corps de l'armée tout entière doit pouvoir devenir le support d'un nouvel esprit, visant la paix du monde...

■ Le corps-témoin

Aujourd'hui, l'image publique du soldat est confrontée aux exigences du pouvoir démocratique, aux contraintes du monde contemporain comme aux métamorphoses du pouvoir de l'image elle-même. Les observateurs s'accordent à constater la profonde ambivalence du pouvoir de l'image : pouvoir de tromper, de manipuler, d'exploiter la sensibilité en la fixant sur des codes et des repères imposés, l'image fabrique des adhésions non réfléchies parce qu'elle arrête le processus de la pensée (la vieille analyse platonicienne garde sa valeur). Mais il faut constater aussi que l'image a un pouvoir fédérateur, qu'elle détient la capacité d'unir un peuple par des symboles communs, des représentations communes. Après tout, les défilés du 14 juillet ont une fonction plus « religieuse » que publicitaire : le peuple français retrouve l'intuition de son unité, forgée il y a longtemps dans un événement dont le caractère spectaculaire a été fixé par des récits et des films, mémorisé par le pouvoir rétrospectif de l'image.

Le vocabulaire contemporain parle de communication pour désigner l'état des liens entre le peuple et la politique, parce que la communication rend compte de l'élasticité et de la mobilité de l'opinion dont elle accompagne le mouvement. D'incontestables changements s'introduisent alors dans la signification publique de l'image du soldat, en particulier sa fonction de témoin. Le corps du soldat tel qu'il est représenté sur les monuments aux morts de toutes les communes de France a longtemps été une sorte de corps-témoin donné pour mesure du prix de l'unité et de l'identité nationale en termes de souffrance et de dévouement. D'une manière plus ou moins infra-consciente, sa présence au cœur des cités solidarisait les représentations et les jugements, concrétisait pour chacun la même unité de mesure de la reconnaissance populaire. Désormais, chacun prend pour unité de mesure la sensibilité de son propre corps à la souffrance, sans mémoire collective, ce qui contribue à individualiser les ressentis, mais provoque une disparition de l'élément solidaire de la sensibilité ; pour chacun, le monde commence et finit avec soi.

13. Jean Jaurès, *L'Armée nouvelle*, Paris, Éditions sociales, 1978, p. 326.

Par ailleurs, la mise en images télévisuelles, le plus souvent dans des guérillas ou des conflits urbains, transforme la force communicationnelle des témoignages : les corps agressés, blessés et les corps-cadavres sont principalement ceux de civils, de sorte que le corps-témoin est principalement un corps-victime. Les soldats-otages et les cercueils rapatriés rejoignent, par l'image télévisée, la cohorte des corps-victimes. Dans un contexte démocratique, ce n'est plus tant l'image de la puissance qui fascine que la souffrance qui suscite la pitié. À l'image médiatisée correspondrait donc une nouvelle sensibilité politique, la sensibilité démocratique comme phénomène public qui cherche le semblable pour sa ressemblance et qui, en conséquence, est une sensibilité « compatissante » (le semblable souffrant de la souffrance du semblable). Le corps du soldat doit-il se rendre médiatique ? La provocation affirmant que « la guerre du Golfe n'a pas eu lieu » parce qu'elle a été sans images confirme l'entrée de la démocratie dans une *Société du spectacle*¹⁴ : l'image ne copie pas la réalité, elle la crée. L'apparence devient vérité et s'impose comme vérité. Pour le téléspectateur, ce qui a été jugé digne d'être télévisé, présenté au public, ne peut être indifférent, inutile, stupide ou faux. La télévision érige un message, l'exemple d'une vie, une situation, un cas en une réalité digne d'exister. Elle lui donne une valeur exemplaire normative. Le téléspectateur peut ainsi opérer un transfert psychologique de la banalité de sa vie quotidienne dans le monde de la vie mise en images, digne d'être vue, approuvée et reconnue. Être digne d'être télévisé, se mettre en images est un facteur incontournable de reconnaissance publique, c'est devenir authentique, plus vrai que nature.

■ Le corps exposé

Si l'image atteste de la réalité des choses publiques, institutions ou événements, il faut convenir que la photographie de magazine ou de reportage comme les images disponibles sur Internet sont ce qui fixe dans l'opinion la réalité corporelle de l'action militaire. Il est alors facile d'observer que le corps du soldat se trouve doublement exposé : à la voracité des consommateurs de simplifications médiatiques, sur le plan symbolique, à la dangerosité des nouvelles pratiques de la violence, sur le terrain des opérations. Or plus l'intrication des dangers devient complexe parce que difficile à percevoir, plus la demande de représentations symboliques se simplifie dans l'opinion.

Les nouvelles figures de la violence mettent en déroute les images classiques du recours à la force. La globalisation des risques ignore les frontières nationales ; la violence se criminalise quand elle est utilisée

14. Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1967.

comme moyen de subsistance ou de promotion en dehors de tout contrôle étatique ; les armements les plus sophistiqués sont rendus impuissants par la montée aux extrêmes que leur utilisation elle-même provoque¹⁵ et une guerre des symboles enflamme les passions en rongeant les esprits : une guerre des symboles vise à détruire la confiance de l'adversaire en son propre système de valeurs, elle contribue aussi à familiariser l'opinion avec des schématisations sommaires du « bien » et du « mal ».

Les nouvelles exigences de construction de la paix sont devenues, elles aussi, très complexes et difficiles à « corporéifier » dans une image médiatique. Qu'une victoire militaire ne soit plus le but ultime du combat, mais une médiation en vue d'une reconstruction de la paix est une idée complexe, trop souvent et trop hâtivement simplifiée dans la réduction de l'image du soldat en un missionnaire de l'action humanitaire, imagerie naïve d'une version quelque peu magique du pacifisme, laquelle, en simplifiant les attentes, contribue à augmenter les frustrations et les incompréhensions du public.

Comment signifier l'internationalisation de l'enjeu des crises ? Comment symboliser la figure de l'ennemi quand l'ennemi s'identifie à la peur, peur de l'imprévisibilité des menaces naturelles et humaines ? Comment, enfin, rendre visibles la complexité et l'intellectualisation croissantes du savoir-faire militaire, lesquelles, pourtant, ne suppriment nullement le risque suprême pour ceux qui matérialisent, dans et par leur corps, la réalité physique de l'action ?

Il semble, conclusion soumise à la critique et à l'épreuve de l'évolution des faits, qu'une image publique du corps du soldat tende actuellement à répondre à ces défis multiples, culturels, techniques et circonstanciels, cette image est celle du professionnalisme. Si le professionnalisme peut devenir une sorte de carte d'identité militaire, c'est à la condition de signifier la permanence et la persistance d'un certain code de l'honneur dans le comportement. Une telle perception du métier de soldat ne s'impose pas de manière simple et directe comme une évidence, elle ne peut se donner une légitimité médiatique qu'à la condition de surmonter l'image, vulgaire ou vulgarisée, d'un savoir-faire technique, mécanique et protégé. Que le professionnalisme est une garantie éthique bien plus que technique, c'est ce qui ressort des images publiques que les soldats acceptent de donner de leur corps photographié ou filmé, sachant qu'une telle représentation renferme des enjeux médiatiques qui peuvent être sources de manipulation. Le métier de soldat comporte une responsabilité

^{15.} René Girard, dans son livre *Achever Clausewitz* (2007), s'emploie à prédire l'issue apocalyptique d'un processus ainsi planétarisé.

morale dont se libèrent les aventuriers, les fanatiques et les cyniques. Le professionnalisme signifie à la fois une compétence (faire coïncider la forme et la force, soumettre et civiliser la violence) et une vocation (contribuer à la possibilité de résoudre les conflits autrement que par la guerre). Le corps professionnalisé du soldat est celui dans lequel l'opinion publique perçoit l'image de sa sécurité, il est aussi le signe dont nous attendons des réponses innovantes à des défis qui n'ont pas encore de nom. ▶

L POUR NOURRIR LE DÉBAT

DAMIEN LE GUAY

POUR UNE ÉTHIQUE DE L'ENGAGEMENT

Il est difficile aujourd’hui, pour ne pas dire impossible, de s’engager. Traditionnellement, pour m’engager, il faut que je puisse mettre en gage ma parole. Mais, pour cela, il faut avoir le sens de « la parole donnée » – celle que je donne en gage et qui m’engage. Car, pour m’engager, je dois donner quelque chose de moi qui soit plus fort que mon engagement lui-même. Cet « autre chose » est (comment dire ?) mon « poids éthique » (autre appellation de « ma parole »). Si je n’offre rien, je ne donne rien. L’engagement est donc un système à double détente : d’une part, un sens de la fidélité, une caution morale et, d’autre part, un acte d’engagement par lequel je donne et me donne. Or, de nos jours, cette double détente est devenue problématique. Elle ne va plus de soi. La double nature de l’engagement s’est réduite à une seule et même nature – c’est ce que nous pourrions appeler « l’actuel monophysisme éthique ».

La difficulté essentielle est donc celle-ci : avoir une parole, une fidélité et une intériorité avant même de pouvoir parler, avant même d’exprimer cette intériorité et avant même de s’engager. Or, aujourd’hui, donc, cette séparation n’est plus opérante, n’est plus opératoire. Jean-Claude Guillebaud en tire la conclusion qu’un homme sans intériorité est un homme désarmé. Sans intériorité, cela veut dire sans séparation, sans gravité, sans « poids éthique ». Il faudrait presque considérer que nous avons à réapprendre le sens de la responsabilité, à le reformuler pour constituer un noyau dur éthique, sur lequel pouvoir s’appuyer pour s’engager. Comment faire pour constituer cette densité alors même que nous sommes environnés d’un individualisme gazeux, partiel, flottant, évanescents ?

Pour mieux poser cette question, nous allons procéder par étapes qui vont nous conduire à la spécificité de l’engagement des militaires – qui semble, à bien des égards, bien peu moderne pour reposer sur un grand sens de la fidélité et un esprit de la vocation.

Les trois étapes de la responsabilité

Il est difficile de cerner le sens de l’engagement. Pour tenter de le faire, distinguons trois couches de responsabilité.

Avant tout, considérons l’engagement comme ce qui est proprement

humain, comme ce qui est, sans doute, notre singularité la plus singulière. Il nous définit comme des êtres humains libres et responsables capables de parler, de s'exprimer, de faire des choix et d'élaborer une ligne de conduite et surtout de nous y tenir. Les animaux, eux, n'ont pas le choix de leur engagement. Ils sont assujettis à un code, sujets de cette dictature encodée en eux. Certes, ils s'améliorent, font des apprentissages. Mais ils savent tout à la naissance et ne savent que cela. L'homme, en revanche, au jour de sa naissance, est fait de plus d'ignorances que de savoirs. Il apprend ou, plutôt, il reçoit un apprentissage. Par un jeu d'interactions, de connaissances apprises et d'autres découvertes de lui-même, il se constitue. L'animal est d'emblée autonome pour être sujet d'un code ; l'homme, lui, devient autonome pour être souverain de lui-même.

Deuxième niveau : ces apprentissages successifs se font grâce à certaines personnes qui, avant moi, ont un certain sens de la responsabilité et sont responsables de moi. Cette responsabilité avant la mienne les engage. Les parents sont responsables. Les professeurs sont responsables. La société est responsable. Tous ont des responsabilités *a priori* dont l'enfant n'a pas conscience et qui génèrent en retour des milliers de petits apprentissages, au jour le jour, pour constituer, *in fine*, un individu libre et responsable – pour autant qu'on le soit jamais un jour. Un enfant se trouve donc d'emblée engagé dans un projet d'humanité. Ce projet l'accompagne et lui donne les moyens de s'en émanciper pour, à son tour, constituer un projet singulier. D'où cet enchaînement d'engagements et de projets, d'humanité et d'affirmation autonome de soi. Dans cet enchaînement lui-même, dans cet ensemble d'apprentissages premiers, l'homme découvre le sens de la responsabilité, de l'engagement, mais aussi des limites et de la transgression. En tout premier lieu, faisons de l'engagement une capacité pour que nous devenions humains. Nous sommes accueillis avant de nous comprendre, engagés avant de devenir responsables – et d'abord responsables de nous-mêmes.

Troisième niveau : la responsabilité de soi. « Pour l'enfant, dit Xavier Thévenot, vivre humainement, acquérir son autonomie, ce sera, petit à petit, se différencier du monde fusionnel qu'il forme avec son origine. » Qui dit responsabilité, dit différenciation. Jusqu'à quel point suis-je engagé par la responsabilité de mes parents vis-à-vis de moi ? Telle est la question (peu formulée mais toujours présente) des enfants. Cette responsabilité est, pour certains, pesante, pour ne pas dire oppressive. D'où le besoin des enfants de se séparer du monde, d'opérer une division cellulaire affective, de reproduire en eux-mêmes cette division cellulaire qui, *in utero*, constitue pendant neuf mois un être humain. Besoin de division, de séparation, de coupure. N'est-ce

pas ce que les psychanalystes nomment l'« étape d'apprentissage de la loi » ? Je me définis, me constitue en autonomie. Je m'apprends, je découvre qui je suis par l'intériorisation des limites et donc de ces milliers d'engagements croisés qui me constituent. Tout en les refusant, ou plutôt tout en les mettant à distance, en m'en séparant pour mieux les reprendre à mon compte, je découvre, cahin-caha, que je suis engagé. Engagé vis-à-vis du monde, vis-à-vis de mon monde, de mes relations constitutives, de mes ancêtres, de moi-même, de l'idée que je fais de moi-même...

Faisons de ce premier engagement, de cette découverte de mes engagements assumés, le moment d'un apprentissage. Je découvre là ma capacité d'engagement – ce que nous pourrions nommer ma « capacité éthique ». Elle était jusqu'à présent subie, voulue par d'autres, latente. Désormais, je l'assume en tant que telle. Je me découvre capable d'engagements et constitue, en moi, pour mieux la vivre et en souffrir aussi, une capacité éthique – c'est-à-dire cette capacité d'intériorisation d'un code que je me donne à moi-même pour mieux devenir homme parmi les hommes. Cette découverte est tout à la fois merveilleuse, vertigineuse, inquiétante et fascinante. Je peux me donner et recevoir. Je prends conscience de liens qui, jusqu'alors, étaient évidents et non réfléchis. L'engagement est d'abord une prise de conscience. Avant de m'engager, il me faut être assuré de pouvoir le faire. La capacité d'engagement précède l'engagement lui-même. Si je n'ai pas cette capacité, l'engagement ne tient pas. Il me faut donc constituer, en moi, une réserve éthique, une réserve d'engagement sur laquelle m'appuyer pour, après, m'engager ici ou là, et, si possible, m'y tenir.

Comment suis-je engagé ? Comment m'engager ?

Une fois cette « capacité éthique » mise au jour, apparaît une nouvelle difficulté : celle de mon engagement lui-même. Quel engagement avoir ? Que faire de ma capacité d'engagement ? Comment me déterminer vis-à-vis de tel ou tel engagement ? Car qui dit engagement dit aussi restriction de ma liberté. Ce que je fais d'un côté, je ne peux plus le faire de l'autre. Le principe de non-contradiction s'impose ici jusqu'à un certain point.

La difficulté est double. Comment m'engager tout en restant libre et avoir le sentiment de rester libre dans mes engagements eux-mêmes ? Comment ne pas aliéner ma liberté et comment vivre ma liberté après m'être engagé ? L'animal, lui, est aliéné pour n'avoir pas la moindre liberté vis-à-vis de son « code », mais, en même temps, il n'a pas

conscience d'avoir sacrifié sa liberté. Il n'a pas le sentiment de sa liberté. Il est donc le moins aliéné des aliénés. Quant à l'homme, s'il pousse jusqu'au bout son sens de l'indépendance, et donc sa liberté, s'il n'a conscience d'aucun engagement alors même qu'il vit en dépendance vis-à-vis des autres, ne finit-il pas par devenir irresponsable de tout et donc indifférent à tout, y compris à lui-même ?

Essayons de poser le problème de cette seconde couche d'engagement. Distinguons deux termes contradictoires en première lecture : le nécessaire maintien de mes engagements – donc de mes dépendances assumées – et celui de mon indépendance. Ou, pour le dire autrement, comment puis-je être engagé tout en restant libre ? De la même manière, comment puis-je m'engager et donc acquérir le sens de ma responsabilité sans pour autant sentir tout le poids de mes obligations au point de vouloir les fuir ou de me réfugier dans l'indifférence ?

Nous cherchons là les points d'équilibre d'une responsabilité équilibrée, ni trop légère ni trop lourde, ni trop aliénante ni trop à géométrie variable. Avant tout, il m'est impossible d'hypothéquer ma capacité éthique première – et donc ma liberté. Une liberté s'emploie, elle ne s'enchaîne pas. Enchaînée, elle ne tient pas – ni ne se tient elle-même ni ne tient ses promesses. Employée, active, elle se tient, debout, fière, capable de tenir ses promesses.

Avançons un peu. Pour trouver une responsabilité équilibrée qui m'engage sans me déterminer, distinguons deux types d'engagements : un engagement-d'adhésion et un engagement de mise en gage.

■ L'engagement d'adhésion

L'engagement d'adhésion est de nature à faire prévaloir la liberté sur ma responsabilité. Posons une question : que se passe-t-il quand j'adhère à quelque chose ? Je défends quelqu'un, je défends une idée, je défends quelque chose. Cette défense se fait librement. Mon adhésion est libre.

Et cette liberté, qui est, de toute évidence, un avantage, comporte aussi une limite d'ordre éthique. Suis-je engagé ou comment suis-je engagé au-delà de mon engagement lui-même ? Mon engagement est-il la seule « obligation » de mon engagement ? Prenons un exemple plus parlant : Jean-Paul Sartre définissait l'individu par son engagement ; qu'est-ce à dire ? Disons-le de différentes manières : je n'existe pas avant mon engagement ; j'existe seulement par mon engagement ; je n'existe que comme engagé ; je suis seulement celui qui s'engage. Mon être se définit par ma capacité d'engagement. On en arrive à la conclusion suivante (qui n'est pas sans un risque de désengagement unilatéral) : ma capacité d'engagement est plus importante

que l’engagement lui-même. Reformulons cette conclusion : mon engagement m’engage, mais ne m’engage pas au-delà de mon engagement. Si je tiens mon engagement, celui-ci ne me tient pas. Si je le lâche, il ne tient plus.

Nous passons là d’une alliance à un contrat. Les alliances (religieuses entre Dieu et son peuple, maritales, entre des parents et des enfants) fonctionnent dans les deux sens et à l’engagement s’ajoute la responsabilité pour autrui. Le contrat, lui, notion juridique, dure un temps limité, définit par avance. Et si l’une des deux volontés présentes au contrat souhaite rompre, se désengager, elle en a la possibilité – contre, le cas échéant, des « dommages et intérêts ». Par principe, on ne sort pas des alliances, alors que les ruptures de contrat sont possibles.

Ma « responsabilité » est alors rabattue, confondue avec les termes du contrat : un partage de volonté, un terme, une rupture possible. Je n’ai pas besoin de me référer à quelque chose d’antérieur à mon engagement. Le contrat réduit l’au-delà éthique à un ici-bas juridiquement partagé. Il n’y a, dès lors, plus de « mauvaise conscience », de négativité des ruptures. En théorie, je suis pleinement authentique dans mon engagement et peux passer, sans perte, à une autre authenticité. Abolition, aussi, du principe de contradiction des engagements. Je suis authentique quand je suis engagé – même si j’accumule des engagements et des authenticités successives.

Le risque éthique de cet engagement d’adhésion est donc le suivant : si ma liberté prévaut, je souhaite la préserver, ne pas trop l’aliéner, ne pas trop l’engager, afin d’avoir la capacité de la remettre en jeu, de la remettre sur le tapis. Je dois donc garder, avant tout, ma capacité d’engagement et donc de réengagement. L’alliance est un fusil à un coup, l’engagement contractuel un fusil à répétition. L’alliance est une responsabilité confondue, le contrat une responsabilité de proximité, d’adhésion (comme quand le moteur d’une voiture adhère aux roues), mais sans confusion. Par l’engagement de contact, je m’engage et j’efface mes engagements précédents à chaque fois que je m’engage. Ma « capacité » reste intacte, ainsi que ma liberté. Ni l’une ni l’autre ne sont compromises ou diminuées par mes engagements d’avant. Je peux donc, à tout moment, remettre en jeu ma « capacité d’engagement ». Par quoi, donc, suis-je engagé ? Par mon engagement seul.

Ce premier modèle d’engagement est le plus libre. Je choisis mes engagements ; je suis capable, comme un stratège sur un champ de bataille, de me replier ici, de me désengager là-bas pour mieux m’engager ailleurs. Ma liberté de mouvement (assimilée à ma liberté) prime sur tout le reste.

■ L'engagement de mise en gage

Si nous creusons l'étymologie du mot « engagement », nous y trouvons la capacité à « mettre quelque chose en gage ». Je mets en gage, je gage quelque chose, je m'engage. Qu'implique donc cette idée ? J'existe avant mon engagement. Si je peux mettre quelque chose en gage, c'est que celui-ci existe avant mon engagement. Il est même le préalable indispensable. J'existe avant mon engagement et mon engagement engage ce que je suis avant mon engagement. Je possède un poids existentiel, une valeur morale, une consistance éthique, une honnêteté préalable. Et c'est en m'appuyant sur eux que je peux entrer dans une relation d'engagement. J'ai quelque chose à donner quand je me donne. Je me donne et donne mes « valeurs d'engagement » – ce que je mets en gage. « S'en-gager », c'est avant tout considérer son poids moral, sa densité éthique, sa valeur et, dans un second temps, les mettre dans la balance éthique de l'engagement. Il y a là un double temps de l'engagement : le gage et la mise en gage.

Cette seconde manière de s'engager est celle de la « balance éthique ». Avant l'engagement, il y a le gage ; sur l'autre plateau de la balance, il y a le « poids » du gage. Dès lors, je peux m'engager pour quelqu'un, pour une cause. Quand je me porte garant de quelqu'un, je me mets « derrière » lui ; je mets mon poids dans la balance pour alourdir son propre poids. J'existe donc et, dans le prolongement de mon existence, je peux me porter garant pour autrui. Je me gage, je me mets en gage. D'où l'idée d'une « balance éthique » avec, d'un côté, mon poids d'humanité, mon poids éthique et, de l'autre côté, la cause ou la personne pour laquelle je m'engage.

Cette « balance éthique » engage doublement ma liberté, car je suis présent sur les deux plateaux de la balance : du côté de l'« engagement pour quelque chose ou quelqu'un » et du côté du « gage que je suis ». Dès lors, mes engagements peuvent se contredire. Quand je me suis engagé, j'ai donné ma parole, je me suis allié, j'ai fait un serment d'allégeance. Ce sens de l'engagement, qui est, d'une certaine façon, l'ancienne économie éthique, donne crédit à ma parole. Nous sommes loin de « l'engagement d'adhésion ». Mon adhésion n'est pas extérieure à moi. Pourquoi ? Parce que je suis dans le gage et le gage c'est moi. J'ai donc un « crédit éthique ». Qu'est-ce à dire ? Il m'est possible de faire des sortes de « chèques éthiques », certain que j'ai du crédit auprès de la banque collective de l'éthique – ce que l'on nomme la « réputation », la « moralité », qui peut faire l'objet d'une enquête de moralité ». Mon « crédit éthique » ne s'épuise pas. Mon « chèque éthique » est honoré.

¶ Les deux principaux risques de l'engagement

Ce modèle, que nous qualifierons d'ancien régime de l'engagement, comporte trois risques. Mettons de côté celui tenant à l'usure de ma liberté. Dans le premier type d'engagement (l'engagement d'adhésion), je dois pouvoir « recharger » (comme de l'électricité dans une pile) ma liberté pour pouvoir, une deuxième, une troisième ou une quatrième fois, me réengager. Cette capacité peut s'user. Il en va de l'engagement comme des piles : à trop puiser sur les réserves, à trop en faire un usage multiple, à trop les recharger, la capacité de recharge diminue, s'affaiblit au fur et à mesure. Ce risque-là est évident et tendrait à disjoindre une capacité théorique toujours neuve et une usure spirituelle de plus en plus forte.

Ce premier risque étant mis de côté, étudions les deux autres. Tout d'abord, celui d'un engagement avant mon engagement. Qu'est-ce à dire ? Que faut-il entendre par l'idée d'un « engagement avant ma liberté ». Je renvoie là à un débat entre Emmanuel Lévinas et Paul Ricœur. Le premier pousse au plus loin le sens de ma responsabilité pour autrui au point de considérer que, reprenant la phrase des *Frères Karamazov*, « nous sommes tous responsables les uns des autres et moi plus que les autres ». Je suis responsable avant tout. Avant toute chose, je suis en responsabilité. Une responsabilité antérieure à tout m'engage. Dès lors, avant toute décision libre de m'engager pour ceci ou avec celui-ci, je suis éthiquement engagé. L'éthique est antérieure à l'ontologie. Elle est cette capacité, avant toute détermination, qui me permet de découvrir cette réquisition éthique avant ma liberté. Ricœur, lui, en réponse à Lévinas, se demande si cette réquisition éthique ne réduit pas ma liberté à la portion congrue – et sans doute l'anéantit. Où est alors ma liberté ? Mon engagement reste un acte humain, un engagement personnel qui engage aussi ma liberté. Telle est sa beauté. Belle pour être gratuite. Si je suis dans l'hypothèse de Lévinas, je cours le risque d'avoir une obligation encodée en moi avant moi. Qui dit code dit forme de détermination – comme pour les animaux qui n'ont pas le choix. Le risque, donc, vu par Paul Ricœur porte sur un code éthique que je découvre tout en me croyant libre. Certes, j'ai la liberté de le reconnaître, de le laisser agir en moi. Mais si ma liberté vient après, quelle est donc cette liberté encodée de responsabilité ? Suis-je responsable des « uns et des autres » et « moi plus que les autres » ? Si je le suis par une douceur comminatoire encapsulée en moi, quel est le sens de cette liberté ?

Le second risque est celui d'un défaut de gratuité. Revenons à notre « balance éthique » avec le « gage ». Car le gage a aussi un autre sens : celui de la récompense. « Recevoir ses gages » veut dire recevoir son

salaire, son dû après son labeur. Je m'engage, je me mets en gage, est-ce « pour rien » ou est-ce pour recevoir, en retour, « mes gages » – comme un serviteur les reçoit après son travail ? Toute la question repose sur l'ambiguïté de ma démarche éthique et le double sens du « gage ». Si je mise, n'est-ce pas pour gagner ? Si je m'engage, n'est-ce pas pour obtenir une contrepartie ? Si je fais un don, n'est-ce pas pour recevoir, en retour, un « contre-don » ? Qualifions ce risque : il est celui du « tueur à gage ». Le tueur à gage est celui qui agit pour obtenir une récompense. Cette attitude est ô combien compréhensible ! J'agis selon mes intérêts. Sans intérêt, pas d'engagement. Si mon intérêt est clairement défini, alors, et alors seulement, je m'engage. L'engagement devient un moyen en vue d'une récompense : le gage que je donne attend un contre-gage en retour. Je ne m'engage pas gratuitement et n'engage pas ma liberté « pour rien ». Il y a un calcul éthique : que puis-je donner, comme on mise sur une table de poker, pour attendre quel gain ? Tout est alors un calcul d'espérance de gain, d'espérance de gage.

Ces deux risques, tels que nous les avons vus, portent sur la gratuité libre de mon engagement. Le premier (celui d'un engagement avant mon engagement) laisserait supposer que je crois agir librement alors que je suis déterminé. Je ne serais pas libre. Ma « gratuité » en acte serait relative. Je n'aurais pas le choix – si ce n'est celui de reconnaître mon « code », de l'assumer. Le second porte sur l'« intérêt » à agir. Je fais croire à mon engagement libre et entier alors, qu'il est conditionné, avant tout, par l'attente d'une récompense. Je me mets en gage pour l'obtention d'un gage.

Mais ne croyons pas, pour autant, que tout ceci condamne l'engagement en tant que tel. Distinguons l'engagement pur et parfait – certain d'être libre et d'être dénué de tout intérêt. Il n'existe pas – sauf pour les anges. Et mettons-nous en situation de comprendre la nature mixte des engagements.

L'engagement des militaires

Si nous avons distingué, dans une première partie, les types d'engagements et les risques inhérents à chacun d'entre eux, c'est, bien entendu, pour, dans une seconde partie, nous donner des outils de compréhension. Dans nos choix, rien n'est pur. « Les kantiens ont les mains pures », écrit Charles Péguy « mais ils n'ont pas de mains ». Ceux qui ont des mains font des choix, sont dans le « mélange éthique ». L'engagement en situation, loin des certitudes théoriques et des assurances *a priori*, se fait toujours à la confluence d'intentions

différentes, voire même parfois divergentes. Nous voudrions mettre en évidence cette complexité des engagements en situation, en particulier l'engagement militaire.

Dans la vie, tous nos engagements sont des engagements, à la fois d'adhésion et de mise en gage. Plutôt l'un ou plutôt l'autre, selon l'équation personnelle de chacun. Mais jamais l'un sans l'autre. Partons du principe, cependant, que certains engagements sont davantage de l'ordre de la vocation que de l'adhésion ponctuelle. Tel est le cas des engagements religieux ou militaires. Ils engagent une vie et le sens de cette dernière. Ils n'existent pas sans un soubassement éthique fort. Bien entendu, ils sont, pour reprendre notre typologie, du côté de l'engagement de mise en gage. La « vie militaire » comme la « vie religieuse » ne se choisissent pas, comme on dit, « à la légère ». Et ce d'autant moins qu'elles supposent, toutes deux, un processus collectif de validation. Suis-je sérieux dans mon engagement ? J'ai besoin de le savoir. La corporation qui me reçoit a besoin de le savoir. Il y a donc un processus d'engagement dans un corps constitué – « corps » des officiers, « ordre » des moines – qui s'engage à me recevoir en même temps que je m'engage à en faire partie. J'ai conscience (et dois l'avoir) d'intégrer un tout qui existe sans moi mais, en même temps, qui existe par la somme des engagements individuels. Ce type d'engagement s'accompagne de la reconnaissance de valeurs communes qui me tiennent et que je dois tenir. Là est toute la question de l'obéissance – du principe de l'obéissance et de l'obéissance particulière, en situation. Ces engagements de vocation me soumettent, par avance, à un système d'obéissance vis-à-vis d'un « supérieur » dans une hiérarchie qui devient la mienne. Je me dois donc, dans mon engagement, d'accepter les valeurs communes, le principe de la hiérarchie, le devoir *a priori* d'obéir et d'exécuter un ordre (quand j'en reçois un).

Quel est donc le piège de ce type de vocation qui suppose un « don de sa personne » ? Repartons du principe de la mixité des engagements, de la nature complexe de ces derniers. Chez tous, y compris ceux qui sont du côté de la seule « vocation », se cachent, ou peuvent se cacher, certaines demandes de satisfactions plus ou moins larvées, certains besoins de reconnaissance. Dès lors, avec le temps, apparaissent des insatisfactions cachées qui n'osent pas se dire, être mises « sur la table » par peur de déroger au don de sa personne qui fut, dit-on, à l'origine de cette vocation – un « appel », un « sacrifice », une « dévotion ». Certes, ici, le sens de l'engagement est fort. Plus fort ici qu'ailleurs. Certes, ici, la reconnaissance sociale est moindre, la vie matérielle moins agréable. Mais la « foi » (au sens d'une confiance dans son appel et le souci d'y répondre) reste forte et permet de dépasser bien des inconvénients, de les « transcender » en quelque sorte. Or (là est

le piège) cette « foi » indispensable peut conduire certains, dans la chaîne des décisions, dans la hiérarchie, la société, au sein du groupe de ceux qui gouvernent et donnent (ou ne donnent pas) les moyens de bien faire son métier, à trop miser sur cette « foi », ce sens des valeurs, l’obéissance, au détriment des moyens, de la reconnaissance. Ceux-là peuvent abuser de l’engagement des personnes et des sous-jacent d’abnégation au détriment des conditions d’exercice de son métier – avec son lot d’exigences matérielles. Un engagement « trop » pur, qui insiste sur le don des personnes, suppose, en retour, de « faire avec les moyens du bord », de se débrouiller en toutes circonstances. Il suppose une obligation de résultat et non de moyens. Inversement, un engagement professionnel *stricto sensu* insiste surtout sur les nombreux « moyens » indispensables pour parvenir au résultat fixé. Il faut donc que les moyens soient là. Telle est la condition préalable.

Bien entendu, le métier militaire possède ses règles, ses contraintes, ses obligations. Le piège, donc, pour certains, consiste à confondre métier et vocation, considérant que cette dernière compensera les moyens quand ceux-ci feront défaut. Mais ce piège joue à deux niveaux : certains, dans la chaîne de décision, peuvent en abuser tandis que d’autres, dans le corps de la « grande muette » sont justement enfermés dans le silence des vocations pures et n’arrivent pas à reconnaître qu’ils ont aussi besoin, comme tout le monde, de reconnaissance, de moyens, de confort, et qu’ils ont des doléances à formuler.

F En guise de conclusion

Si nous faisons des distinctions, qui peuvent parfois apparaître un peu pénibles, c’est qu’il faut, en situation, mélanger les niveaux.

L’engagement est toujours, d’une manière ou d’une autre, une ressaisie, une reprise en main, une manière d’assumer les contraintes – qui finissent par devenir les miennes. La liberté n’est pas et n’a jamais été un choix à partir de rien, mais un choix sous contraintes. La liberté d’engagement est donc fondamentalement éthique – si nous définissons l’éthique comme une manière d’assumer des choix, plutôt que de les fuir, de justifier des décisions, plutôt que de les différer, de reprendre en main des contraintes, plutôt que d’en faire fi. L’éthique est donc un mode de saisie des contraintes, un examen circonstancié des unes et des autres, un ajustement au mieux de celles qui me concernent et, pour finir, une appropriation de cette synthèse éthique singulière.

Distinguons trois éléments dans ce domaine des valeurs qui donnent sens à ma vie – et à mes conduites. La morale générale (disons le

décalogue), l'éthique comme un jugement de saisie et d'examen (disons l'opération éthique de personnalisation) et, pour finir, l'éthique personnelle – ensemble de microcodes et valeurs personnelles qui sont les miens et qui me font vivre et me comporter de telle ou telle façon. Ces trois niveaux sont indispensables à l'engagement. Et si, pour une raison ou une autre, ils ne sont pas présents dans mon processus d'engagement et si, également, et peut-être surtout, ils ne sont pas périodiquement réactualisés, repris, ressaisis, le risque est grand d'une sclérose de l'engagement.

Pour exister ici et maintenant, un engagement a besoin de rester vivant avec, comme pour un corps humain, une respiration, une digestion et un échange sanguin. Ces trois processus vivants permettent un renouvellement constant de l'organisme, une évacuation des matières inutiles et de toute cette toxicité produite qui, si elle s'accumulait, pourrait me tuer. Les engagements doivent être revisités, vitaminés, nourris dans un échange constant avec l'environnement. Sinon, ils deviennent du bois mort. C'est pourquoi nous avons tous besoin de revisiter nos engagements, de les reprendre en main, de les assumer de nouveau à la lumière de nos cumuls d'expériences. ■

WAFA HARRAR-MASMOUDI

ÉTAT-UNIS : MYTHES FONDATEURS ET POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Communément, le mythe est un récit qui se fonde sur des éléments tenant du sacré. Au sens strict, les « mythes sont des contes populaires à portée religieuse qui ont pour vocation d'expliquer l'univers et le sens de la vie. Ces histoires sont tenues pour vraies par le narrateur et par son public, elles traitent de la création et de l'organisation de l'univers par des êtres d'essence divine, qui peuvent cependant revêtir une apparence humaine ou animale et dont les pouvoirs sont extraordinaires »¹. Nous avons délibérément choisi d'utiliser ce vocable, car il traduit au mieux l'ensemble d'images comportant une illusion, ou le risque d'une illusion, faisant appel aux émotions collectives, à la mémoire collective. En connaissant les mythes, nous parvenons à situer le terrain qui prédispose aux réflexes fondamentaux de la politique étrangère d'un État. Nous pouvons ainsi accéder au noyau dur de son comportement, son ontologie, de manière à reconnaître une tendance profonde, ou mieux encore une permanence, dans sa politique étrangère. Les lignes qui suivent questionnent les grands mythes de la politique américaine.

Ceux-ci se sont forgés au temps de l'indépendance, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les « pères fondateurs » de la Nation ont gravé les principes fondamentaux qui ne manquent, jusqu'à ce jour, d'imprégnier les politiques américaines. Plusieurs tendances se sont dégagées qui ont influencé la politique étrangère du pays, y compris les tendances à l'isolationnisme, le sens de la mission morale et la conviction d'avoir des obligations spéciales à l'égard du monde. L'une des premières certitudes de la jeune nation américaine a été celle du recours à la force, considéré comme indispensable à la conduite de toute guerre juste, qui a nourri le sentiment de « la destinée manifeste ».

Le recours à la force

Le recours à la force est recherché lorsqu'il est au service de l'intérêt de la Nation. À ses débuts, la jeune nation américaine a survécu malgré l'absence d'une force militaire armée. Ce qui ne l'a pas empêché, une

1. « Contes populaires », Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2009, <<http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2009 Microsoft Corporation. Tous droits réservés >

fois armée, de mener de nombreuses guerres considérées comme « justes ».

■ La rançon de la victoire

Au XVII^e siècle, les colonies britanniques se sont implantées dans la violence et l'insécurité, et ont immédiatement connu les horreurs de la guerre de pacification contre les Indiens. L'absence de force militaire spécialisée imposait aux citoyens, en cas de conflit, un service militaire obligatoire sous forme de milices, ce qui désorganisait la société – aux yeux des premiers pionniers, les militaires professionnels étaient inutiles puisque la victoire ne pouvait être remportée que grâce à la mobilisation de la Nation entière. Après la défaite des Indiens, arriva le temps des guerres entre la France et l'Angleterre, commencées en 1790. À chaque fois, l'existence de la société américaine était en jeu. Un revirement s'est opéré avec la création de la première académie militaire en mars 1802. Le président Jefferson (1801-1809), pourtant fervent adepte du système des milices dans le cadre d'une société agraire isolationniste et uniquement soucieuse de sa défense, a achevé le programme de ses adversaires fédéralistes partisans d'une société urbaine cosmopolite liée à l'Europe atlantique, prête à des guerres offensives et à protéger son commerce, en signant le décret créant l'académie militaire de West Point². Les Américains en ont gardé un optimisme extraordinaire et l'intime conviction que leur capacité à recourir à la force ne peut qu'être couronnée par la victoire. Michael Hunt³ affirme ainsi que la croyance en la grandeur nationale est, aux yeux des Américains, indubitablement assortie de l'usage de la force armée. Elle constitue à ce titre l'une des premières « esquisses » de doctrine de la politique étrangère américaine et trouve son aboutissement dans la doctrine de la guerre juste.

■ L'hypothèse de la guerre juste

Celle-ci est à l'origine une réflexion morale sur la guerre. Déjà, dans la Grèce antique, comme à Rome, prévalait l'idée que les peuples barbares, considérés comme inférieurs, devaient être soumis par tous les moyens aux civilisations supérieures. Cette conception conduisait à penser que l'« ennemi ne disposant d'aucun droit, la guerre était sans merci, et que les vaincus pouvaient être légitimement dépouillés et asservis »⁴. Cette doctrine a connu diverses évolutions avant d'être intériorisée puis appliquée au contexte américain, pour enfin

2. « La culture stratégique américaine », in *Observatoire stratégique*, <<http://www.dachary.org>>

3. M. H. Hunt, « The Great Ideology » : <<http://www.gtexts.com/college/papers/s8.html>>

4. A. Brigot, « Que dire de la guerre juste ? », in *Après demain*, printemps 2003, pp. 01-08.

épouser l'idée que la guerre n'est que la juste rétribution de la vertu. Au XIX^e siècle, les États-Unis avaient fait successivement la guerre aux Indiens, aux Mexicains et aux Espagnols. « Les atrocités commises étaient considérées comme le fait de l'ennemi, car provoquées par le comportement dégénéré de ce dernier »⁵. Ce sentiment n'a pas été modifié par la guerre de Sécession, conflit sanglant durant lequel nordistes et sudistes se sont entretués sous la conduite d'officiers pourtant issus de la même école. Pour les Américains, le recours à la guerre était gouverné par des principes légaux et moraux universellement valides.

Après la guerre civile et l'acquisition de l'Alaska en 1867, les États-Unis sont entrés dans une période d'isolation qui a duré jusqu'à la fin du siècle. Le premier objectif de leur politique étrangère était alors la sécurité⁶. Et cette dernière s'appuyait exclusivement sur l'usage de la force. Pour atteindre une sécurité maximum, le « moyen efficace était d'établir un nouveau rapport de force ou de modifier l'ancien ». Cette vision des choses est également reproduite dans la doctrine de la guerre juste. Dans la pensée américaine, la violence, la diabolisation de l'ennemi et la perpétration de crimes sont aisément « justifiables » par la défense d'une noble cause, celle de la grandeur nationale. Le souci de détruire l'ennemi a exclu chez les politiques toutes considérations morales, et toutes les valeurs sont par conséquent subordonnées à la victoire de la Nation qui a su défendre son honneur. Au fondement du sentiment de « grandeur nationale » subsiste celui de « la destinée manifeste » du peuple américain.

¶ La destinée manifeste

Selon John Adams, deuxième président des États-Unis (1797-1801) et membre du comité de rédaction de la Déclaration d'indépendance, son pays est le lieu prédestiné où se réalise le bonheur de la race humaine. Cette affirmation fonde une véritable doctrine, celle de la « destinée manifeste », selon laquelle les États-Unis auraient une mission civilisatrice. Par leur puissance économique et sociale fondée sur la démocratie, ils ont tenu pour évident que la « manière de vivre américaine » était le but à atteindre pour tous les peuples. Ce sentiment d'élection a justifié l'expansionnisme de la fin du XIX^e siècle dans le Pacifique et les Caraïbes. L'expression de cette « destinée

5. « La culture stratégique américaine », *op. cit.*

6. Au lendemain des événements tragiques du 11 septembre 2001, l'objectif « sécurité » est à nouveau haussé au premier rang des préoccupations américaines, jusqu'à devenir une véritable obsession.

manifeste » transparaît aisément à travers la notion, si chère aux Américains, de « frontière », à l'origine d'une véritable politique expansionniste, qui, conjuguée au pragmatisme des politiques, a constitué la substance même de la politique américaine.

■ Notion de « frontière » et tendance expansionniste

En droit international public, la frontière est la « ligne déterminant où commencent et où finissent les territoires relevant respectivement de deux États voisins »⁷, c'est-à-dire où finit la souveraineté d'un État et où commence la souveraineté d'un autre. La conception américaine est tout à fait différente. Là, la frontière répond à une dynamique de conquête qui propose un modèle de société différent. C'est donc la ligne de démarcation entre le monde stable et le monde sauvage, et en même temps une négation du particularisme, du rythme de l'autre. Avec l'achèvement de la conquête intérieure connue sous le nom de la « frontière », la politique étrangère des États-Unis, en vertu de la doctrine de Monroe⁸, se fit expansionniste en Amérique centrale, aux Antilles et dans le Pacifique, où furent créées des zones d'influence. Vers 1890, les « frontières » disparaissent avec la défaite des « sauvages », terme utilisé à outrance dans la littérature américaine pour désigner les *redskins* ou Indiens. Mais la conviction de la « destinée manifeste », elle, ne s'érode pas. Josiah Strong, un leader évangéliste, réformateur social, a été son défenseur acharné. Il affirmait que les Anglo-Saxons entretenaient des relations « spécifiques » avec le reste du monde et l'avenir de ce monde, car divinement appelés à être, dans un sens « singulier », le grand frère du monde : « Il me semble que le Bon Dieu, grâce à son infinie sagesse, est en train de former la race anglo-saxonne pour son heure de gloire dans l'avenir du monde⁹. » Désormais, la « destinée manifeste » s'exporte. C'est le temps de la recherche d'espaces occupés ou libres, de « nouvelles frontières », d'autres terrains d'action, maritimes cette fois-ci puisque l'expansion terrestre est achevée.

Dans son ouvrage intitulé *L'Influence de la puissance maritime dans l'histoire, 1660-1763* (1918), l'amiral Mahan avait soutenu que la « destinée manifeste » était désormais outre-mer. Les États-Unis devaient garantir leur domination sur le monde par l'emprise et la mainmise sur les océans et les mers, constituer des bases navales et plus seulement des

7. P. Daillier, A. Pellet (N. Quoc Dinh), *Droit international public*, Paris, LGDJ, Delta, 5^e éd. 1996, pp. 457-458.

8. Déclaration de politique extérieure des États-Unis sur les activités et les droits des puissances européennes dans l'hémisphère occidental, présentée au Congrès par le président James Monroe le 2 décembre 1823. *Droit international public*, op. cit., p. 62, p. 263, p. 877.

9. D. R. Muller, « Josiah Strong and American Nationalism : a Reevaluation », in *The Journal of American History*, vol. 53, n° 3, décembre 1966, pp. 487-503.

colonies. Outre l'alliance avec l'Angleterre et la contention de l'Allemagne sur les mers, « Mahan prônait une défense coordonnée des Européens et des Américains afin d'endiguer les ambitions asiatiques ; il prédit notamment la victoire de l'Amérique »¹⁰.

L'influence d'Alfred Mahan, instigateur et défenseur de la Strong Navy, est à l'origine d'une nouvelle diplomatie américaine, celle de l'impérialisme. Celui-ci a commencé en 1898 avec l'« impérialisme traditionnel » signifiant la « souveraineté sur de nombreux territoires ». Bien que l'année 1898 coïncide avec l'annexion des îles Hawaï, la question déterminante a alors été, sans nul doute, la guerre américano-espagnole. Les États-Unis étaient intervenus à Cuba pour aider l'insurrection anti-espagnole et avaient déclaré, en avril 1898, la guerre à l'Espagne. Après la défaite de sa flotte à Manille, celle-ci se rendit, et le Traité de Paris mit fin au conflit. Les États-Unis recevaient Puerto Rico, Guam et les Philippines, inaugurant ainsi l'ère de l'impérialisme américain. Dans *In Support of an American Empire*, Beveridge¹¹ explique qu'il faut développer une marine marchande et une marine de guerre pour maîtriser l'espace maritime – le « commerce mondial doit être, et sera, le nôtre ». Il réclame le droit des Américains aux routes commerciales, et celui d'aborder et de conquérir les rivages des terres non peuplées. L'argument économique rejoint et supplante petit à petit l'argument éthique, il donnera ainsi naissance à l'impérialisme américain contemporain.

Dans *American Imperialism*¹², Ernest May étudie la question à travers l'analyse des opinions de l'« élite de la politique étrangère », un groupe composé de politiciens, d'hommes d'affaires, d'intellectuels, de reporters, de journalistes, d'écrivains et d'hommes d'Église. Utilisant cette « élite » en tant que reflet de l'opinion publique, il se demande « pourquoi l'opinion publique américaine s'est-elle engagée dans une grande polémique quant à la question de savoir si les États-Unis devraient ou non posséder un empire colonial ». May identifie les raisons qui ont alimenté le discours de l'élite de la politique étrangère américaine. La première se fonde sur les explications de Walter Lafeber¹³, qui s'appuie sur les motivations économiques. Sa thèse défend l'importance des marchés étrangers pour l'accomplissement de la prospérité américaine et s'inspire des anciennes théories, comme celle de John Atkinson Hobson, qui soutient que le capitalisme ne peut continuer indéfiniment son expansion sans l'impérialisme.

10. Alfred T. Mahan, *The Interest of America in Sea Power*, Boston, Little Brown & Co., 1897. Pour un aperçu sur Mahan, voir B. Colson, « Jomini, Mahan et les origines de la stratégie maritime américaine » : <http://www.stratisc.org/pub/pn/PN1_COLSONSAME.html>

11. Albert J. Beveridge, « In support of American Empire », Record, 56 Cong., I Sess., 1900, pp. 704-712.

12. Ernest May, *American Imperialism. A Speculative Essay*, Chicago, Imprint Publications, 1991.

13. Walter Lafeber, *The New Empire. An interpretation of American Expansion, 1860-1898*, Ithaca, Cornell, University Press, 1963.

Lafeber estime que l'impérialisme américain ne repose pas sur les exemples européens mais qu'il s'agit d'un *new imperialism* dont l'objectif n'est pas les « colonies en tant que marchés », mais les colonies qui « rendent les marchés accessibles »¹⁴. Une autre raison est fournie par Frederick Merk, qui affirme que l'impérialisme est une continuation naturelle de la « destinée manifeste ». Cette théorie ainsi reprise reflète le concept d'impérialisme comme étant un nationalisme extrême, voire exacerbé, se rapprochant de l'équation développée par William L. Langer de l'impérialisme égal au « jingoïsme » (patriotisme exacerbé). May ajoute à ces explications le poids de l'influence des modèles européens.

L'impérialisme est considéré comme une nécessité qui n'est en contradiction ni avec le principe du non-engagement¹⁵ ni avec celui de l'isolationnisme, parce qu'il ne s'applique qu'à l'Europe, un continent en décadence. Les États-Unis cherchaient alors à s'auto-affirmer en opposition au Vieux Monde tombé dans l'anarchie, la tyrannie, et l'oligarchie, un territoire de non-droit puisque la démocratie y était impossible à réaliser. Ils devaient s'abstenir de former des alliances à long terme avec les Européens. L'isolationnisme, apparu dès la guerre d'Indépendance, n'était donc pratiqué qu'à l'égard de l'Europe. Les premiers dirigeants américains étaient fermement opposés à toute alliance politique et militaire avec celle-ci. Dès 1796, le président George Washington conseillait ainsi aux Américains de se tenir à l'écart de toute alliance permanente. Au début du XIX^e siècle, le président Thomas Jefferson les mettait également en garde contre les « alliances qui enchaînent ». L'isolationnisme est alors érigé au rang de véritable doctrine de politique étrangère qui préconise ouvertement la non-intervention. Il a été appliqué jusqu'à la Seconde Guerre mondiale afin d'éviter que les États-Unis ne se retrouvent entraînés dans un conflit par le jeu des alliances. Parallèlement à la défense de l'isolationnisme, Jefferson véhiculera une autre notion déterminante dans la conduite de la politique étrangère américaine : le « pragmatisme moraliste ».

■ Le pragmatisme moraliste

Nous choisissons d'associer ici deux expressions qui, à l'origine, traduisent deux conceptions diamétralement opposées, car nous estimons que, conjointement, celles-ci expriment au mieux

^{14.} Cité par G. Moritz, « Explaining 1898 : Conquest in Empire in the Gilded Age », in <<http://www.gtexte.com/college/papers/s4.html>>, en référence à l'ouvrage de Walter Lafeber.

^{15.} Le non-engagement préconisait la non-intervention dans la politique étrangère ; l'isolationnisme, lui, avait pour principal objectif d'éviter que les États-Unis puissent être entraînés dans un conflit par le jeu des alliances. Cf. Dossier : *La Puissance américaine*, La Documentation française, *Questions internationales*, n° 3, septembre-octobre 2003, pp. 28-29.

les ambivalences de la politique étrangère américaine, les « contradictions » de plus en plus flagrantes entre un vif sens des intérêts et un profond respect des valeurs démocratiques. Le pragmatisme a été l'approche dominante de la politique des États-Unis dès le début du XIX^e siècle et continue de régner sur la pensée politique américaine. Il s'agit à l'origine d'une doctrine développée par les philosophes américains Charles Sanders Peirce¹⁶ et William James¹⁷, puis plus tard par John Dewey et George Mead¹⁸, qui affirment que le critère de vérité d'une proposition est son utilité pratique, que le but de la pensée est de guider l'action et que la conséquence d'une idée est plus importante que son origine. Le pragmatisme est la première philosophie américaine à avoir été développée de façon autonome. Il s'oppose à toute spéulation sur des questions qui n'ont pas d'application pratique, en particulier la métaphysique. Appliqué à la politique, il considère que la « vérité est relative à une époque historique, au lieu et au but de la recherche, et que la valeur est aussi inhérente aux moyens qu'aux fins »¹⁹. Jefferson en donne ainsi l'exemple. Dans un souci d'efficacité, il entretient le développement d'un sens du « pratique » pour défendre l'idée d'une société harmonieuse. C'est dans cet esprit qu'il a été le premier à introduire le principe de répartition des compétences entre le gouvernement central fédéral, chargé de la conduite des affaires étrangères et de la défense, et les États, confinés aux questions internes ou domestiques.

Le moralisme, quant à lui, est tout acte fondé sur un jugement éthique strict qui distingue le bien du mal. Aux États-Unis, il s'exprime à travers le sentiment du bien. Les Anglo-Saxons, peuple élu, doivent promouvoir le bien, et le « bien » est ce qui est « juste ». Ils sont investis d'une noble mission, celle d'intervenir pour punir les « méchants ». Nous retrouvons ici la notion fétiche des Américains, *The good guy and the bad guy*, véhiculée depuis toujours à travers la littérature mais surtout le cinéma hollywoodien. L'intervention au nom du moralisme n'est pas perçue comme une guerre, mais plutôt comme une croisade qui, pour être « correctement » accomplie, doit être menée jusqu'à l'avènement de l'État de droit.

Le discours de John Quincy Adams, sixième président des États-Unis, prononcé lors de l'Indépendance Day State de 1821, est le

16. Selon lui, aucun objet ou concept ne possède une valeur ou une importance intrinsèque. Leur signification réside seulement dans les effets pratiques qui résultent de leur utilisation ou application. C'est pourquoi la « vérité » d'une idée ou d'un objet peut être mesurée par une recherche empirique sur leur utilité. « Peirce, Charles Sanders », Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2009.

17. La doctrine de William James est fondée sur la valeur pratique comme critère de vérité d'une idée : le sens des idées ne peut être déterminé que par leurs conséquences pratiques. Si ces conséquences pratiques n'apparaissent pas dans l'expérience, les idées sont dénuées de sens. « James, William », Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2009, *op. cit.*

18. George Mead a particulièrement insisté sur l'application de la méthode scientifique dans les domaines de l'action et de la réforme sociales. « Mead, George Herbert », Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2009, *op. cit.*

19. « Pragmatisme », Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2009, *op. cit.*

premier à s'inscrire ouvertement dans cette perspective moraliste. Les États-Unis se doivent d'aider les autres nations à gagner leur liberté. Ainsi donc, et « à chaque fois que la liberté et l'indépendance se trouveront foulées, le cœur, les bénédictions, et les prières de l'Amérique seront présents »²⁰. Désormais, aux yeux des hommes politiques américains, toute intervention obéit inconditionnellement à un fondement moral ; elle ne doit susciter aucune interrogation, aucune remise en question. L'influence du moralisme se vérifie indubitablement dans la politique étrangère américaine d'hier et d'aujourd'hui.

En 1904, le président Theodore Roosevelt avait soutenu, dans le même sens, que les États-Unis pouvaient intervenir dans les pays d'Amérique latine quand ces derniers se rendaient coupables de mauvaise conduite interne ou externe. Dans un message adressé au Congrès en date du 6 décembre 1904, il affirmait que « dans un avenir que nous souhaitons rendre paisible, nous aspirons à un monde fondé sur les libertés fondamentales : la liberté d'expression, la liberté de religion partout dans le monde, la liberté de ne pas se trouver dans le besoin, et la liberté de ne pas vivre dans la peur ». En réalité, Roosevelt apporte un corollaire à la doctrine de Monroe²¹, justifiant ainsi les interventions ultérieures des États-Unis pendant les administrations des présidents William Taft et Thomas Woodrow Wilson. Et il nous semble qu'aujourd'hui, cette sphère d'intervention s'est considérablement élargie, qu'elle ne concerne plus seulement les pays d'Amérique latine mais l'ensemble du monde.

La politique étrangère du président Thomas Woodrow Wilson reposait sur des principes moraux bannissant l'impérialisme, le colonialisme et la guerre. Le moralisme et la « destinée manifeste » étaient profondément enracinés en lui : « Le droit est plus précieux que la paix ! » Il se considérait comme l'instrument de la providence. Le président ainsi que son secrétaire d'État W. J. Bryan étaient convaincus qu'ils étaient investis d'une mission sacrée, celle d'enseigner aux pays sous-développés l'État de droit et l'éthique. Ce ne sont plus les muscles ni la loi du plus fort qui vont désormais être mis en exergue : « La force de l'Amérique, c'est la force du principe moral. » Pour Wilson, l'Amérique devait œuvrer pour la paix par la diplomatie et par l'obéissance à la loi. Son moralisme s'illustre à travers un discours resté célèbre, prononcé le 8 janvier 1918 et connu sous l'appellation

^{20.} O. R. Holsti, « Public Opinion on Human Rights in American Foreign Policy », *American Diplomacy*, an electronic journal of Commentary, vol I, n° 1, <http://www.unc.edu/depts/diplomat/AD_Issues/1amdipl.html> : « Wherever the standard of freedom and independence has been or shall be unfurled, there will be her (u. s) heart, her benedictions and her prayers be ».

^{21.} « The Roosevelt Corollary to the Monroe Doctrine, Theodore Roosevelt's Annual Message to the Congress, 6 december 1904 », in <<http://www.mtholyoke.edu.acad/intrel/to1914.htm>>

« Les quatorze points de Wilson », dans lequel il énonçait des propositions visant à l'établissement d'une paix durable après la victoire des Alliés lors de la Première Guerre mondiale²². Certaines de ses propositions ont été accueillies par les Alliés avec une vive réticence, particulièrement le cinquième point dénonçant le colonialisme des pays européens. D'autres ont été considérées comme idéalistes, ne s'adaptant guère à la réalité née des nouvelles conditions de l'après-guerre. Le quatorzième point, lui, annonçait la création de la Société des Nations (SDN) que Wilson a inlassablement défendue, et ce malgré le refus de son pays d'y adhérer.

Malgré cette politique mitigée, les États-Unis ont longtemps été considérés comme les « sauveurs » de l'Europe. Ils sont intervenus aux moments les plus critiques des conflits et c'est leur puissance militaire qui a permis de mettre fin à ceux-ci. Certains diront que ce sont eux qui ont sauvé l'Europe du fascisme, d'autres du communisme. Quoi qu'il en soit, les deux guerres mondiales ont souligné l'attachement viscéral des Américains à la paix. Leurs dirigeants étaient intimement convaincus que tous les peuples aspiraient sincèrement à la paix et à l'ordre international garanti dans un cadre institutionnel. À ce titre, l'idée d'une sécurité collective apparaît comme typiquement américaine, de nature moraliste, de même que celle de l'indispensable préservation de l'ordre international. L'utopisme est donc une caractéristique majeure de la vision américaine des relations internationales. Il se traduit par un concept appelé « grand-cycle », qui revendique un devoir américain envers le reste du monde. Les États-Unis ont une lourde responsabilité s'agissant de l'avenir de l'humanité, une responsabilité impériale. La même qu'exerçait les Britanniques au XIX^e siècle ; celle de Rome entre le I^{er} siècle av. J.-C. et le IV^e ap. J.-C. ; celle de la Grèce pendant le règne d'Alexandre au IV^e siècle av. J.-C. C'est une responsabilité fondée sur le pouvoir ou la puissance économique, politique et culturelle américaine.

Le discours moral américain a suscité un engouement certain : les États-Unis issus de la première révolution démocratique, celle de 1776, ont toujours accueilli des millions de pionniers, d'exilés et de réfugiés. Ils sont souvent intervenus, de manière décisive, en faveur des libertés contre les puissances militaristes et fascistes. Le moralisme pragmatique, utilisé à bon escient, est à même de justifier toute intervention américaine à travers le monde. Mais, pour beaucoup, ce discours moral qui prévaut dans les relations internationales est critiquable. Il s'inscrit en violation manifeste d'un autre discours de

²². W. R. Mead & R. C. Leone, *Special Providence : American Foreign Policy and How It Changed the World*, Routledge, 2002, p. 90 et p. 212.

nature juridique, dominé essentiellement par les normes du droit international. Lesdites normes interdisent toute ingérence dans les affaires des États souverains et imposent de fournir une légitimité à toute thèse partisane de l'ingérence. En effet, la société internationale est composée d'États indépendants et souverains dont les relations sont régies par une « loi » qui établit les droits des États membres. Cette « loi » autorise le recours et l'utilisation de la force à l'encontre de l'État coupable du crime d'agression, car « seule l'agression justifie la guerre »²³. Ce discours est celui de la Charte des Nations-Unies dans son article 2, alinéas 4 et 7, qui interdisent l'intervention par les États membres et par l'ONU elle-même.

Cependant, une partie de la doctrine considère qu'en réalité, ce discours juridique repose sur un fondement moral et pragmatique. Ainsi, pour Richard Falk, la volonté des États-Unis d'adopter des attitudes « interventionnistes » ne les écarte pas forcément du discours juridique. Le fondement de la *moralpolitik* se doit d'être en conformité avec le droit international. On relève toutefois que « l'utopie politique mondiale », dont font preuve les États-Unis à travers un verbalisme illusoire, traduit « des interprétations démonologiques de la réalité sans aucune nuance entre les bons et les mauvais »²⁴, ainsi qu'une confiance aveugle dans la malléabilité sans limite de la réalité.

Pour résumer, nous dirons que ces lignes consacrées aux mythes fondateurs de la politique étrangère américaine permettent d'identifier d'abord les éléments déterminants dans l'histoire politique des États-Unis, à savoir, les premières années, les frontières, l'expansion, la destinée manifeste et l'impérialisme américain dans sa première version. Au début du XX^e siècle, d'autres éléments viennent supplanter les premiers, comme la persuasion morale, la désillusion et l'isolationnisme qui ont suivi la Grande Guerre avec les déboires résultant de la dépression économique. Ses conséquences sont jusqu'à ce jour nettement perceptibles à travers la politique étrangère américaine. ■

^{23.} M. Walzer, *Just and Injust War. A Moral Argument with Historical Illustrations*, New York, Basic Books, 1977, pp. 61-62.

^{24.} « La culture stratégique américaine », *op. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

- EBAN Abba, *Diplomacy for the next Century*, Yale University Press, 1998.
- HAACK Susan, LANE Robert, *Pragmatism, Old and New : Selected Writings*, Prometheus Books, 2006.
- HUNT Michael H., *Ideology and US Foreign Policy*, Yale University Press, reprint edition 1988.
- LAFEBER Walter, *The New Empire: an Interpretation of American Expansion, 1860-1898*, Ithaca, Cornell University Press, 1963.
- LIPPMAN Walter, *The Stakes of Diplomacy*, Kessinger Publishing, 2005.
- MCDougall Walter A., *Promised Land, Crusader State: the American Encounter with the World Since 1776*, Houghton Mifflin T., 1997.
- La Puissance américaine*. La Documentation française, Questions internationales, dossier n° 3, septembre-octobre 2003.
- STANGER Roland J. (ed), "The legitimacy of legislative intervention by the United Nations", *Essays on Intervention*, Ohio State University Press, 1964.
- Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2009, < <http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2009 Microsoft Corporation. Tous droits réservés >
- DAILLIER Patrick & PELLET Alain (N. Quoc Dinh), *Droit international public*, Paris, LGDJ, Delta, V^e édition, 1996.

L TRANSLATION IN ENGLISH



THIERRY CAMBOURNAC

TOWARDS A DISEMBODIED WAR?

It is common knowledge that war is a battle of wills pushed to the limit. It takes the form of combats, i.e. physical and moral suffering that the protagonists endure and inflict upon each other. In a world which now places personal well-being and economic development at the heart of its concern, the League of Nations wants to believe and hope that the waging of conflicts can and must spare populations and the economic resources necessary for their subsistence, while resorting to the most advanced technologies to protect the soldiers, the ultimate victims of a world in which mankind is in the process of definitively "disembodiment" war. However, if this change is not accompanied by universal and durable peace—and how could anyone believe in this illusion of peace?—it runs the risk of arousing new and even more violent forms of confrontation.

History and experience combine to demonstrate that, in the battlefield, man's body is the prime vector of this desire via the suffering it experiences or the terror to which it is subject. Does this mean however that war requires inflicting physical suffering upon men and populations in order to institute a dialogue between wills without which no end to a conflict can be envisaged? Is the domination of senses and sensations a permanent feature of combat? Does conflict leave no possibility of reason prevailing over passion?

The soldier's body

At operational and tactical level, i.e. in the battlefield, for the combatant who puts his life on the line, the "embodiment" of the combat is a result of what his senses tell him, what his brain registers, the information provided by the technical equipment available to him. A wounded comrade, the sight of blood, cries of pain and his own fear constitute emotional aggressions which can disrupt, albeit fleetingly, his psychological balance as much as if not more so than death. At this moment, the soldier feels an incredibly strong death impulse. Whoever has been in the thick of war and combat cannot deny this fact. In this instant, the violence of the shock felt can, and this can sometimes be a positive effect, transcend the suffering of a wounded man and makes him forget his own injury. Conversely, it can more often endanger the very rationale of the combatants to the point of succumbing to man's most primal instincts. At this moment, in the combat between reason,

physical suffering and emotional aggression, there is a real danger of the body prevailing over the mind.

In 1978, in South Lebanon, the French forces rediscovered armed intervention, which had only been the prerogative of a very limited number of units since the Algerian war. They therefore had to learn how to live with anguish, sometimes the existential fear of being wounded or maybe dying. Thus, during one of the very first nights spent in an exposed and isolated external position, a sergeant informed the company of his group's feeling of insecurity, resulting from the multiple night sounds. In the absence of effective observation equipment, fear rapidly spread throughout the group and they ended up opening fire, fortunately without consequences. In this case, the inability of the senses to convey a sensible image of reality fuelled a latent fear and created the beginnings of a panic, the inevitable resulting violent action being the outlet which made it possible to return to reality.

While the soldier's capacity for combat is strongly dependent on his body, his pain and perceptions, so much so that the outcome of the battle often depends on it, it is incumbent upon all military leaders to try and protect themselves against its weaknesses via training or equipment. As it is highly likely that, in combat, physical feelings strongly determine the individual and collective will of the combatants and often overcome the rationale to become the most decisive factor of the outcome of the confrontation, does victory result from the superiority of one sensory perception over another? If this is the case, research should primarily focus on the technologies capable of providing man with a sensory extension.

This relates first of all to the optics and optronics domains, with an ambition to increase the soldier's visual perception, by day and night, in clear weather conditions and in the absence of visibility. This improvement is hindered by two obstacles: limited intervisibility segments and the necessity to complete the vision by an identification that leaves no room for doubt. The idea is to make information from remote optical sensors (cameras, robots, drones etc.) accessible to the combatant's eye so as to overcome nearby obstacles. Better yet, we must strive to enhance this vision of signals establishing the precise identity of the objects perceived and their attitude with regard to the actions of the ongoing combat, as this vision can no longer be limited to a discrimination between friends and foes due to the increasingly frequent presence of many non-belligerents. Complying with this demand actually requires an array of technologies (detection, identification, transmission etc.) which, taken separately, have been mastered but the ergonomic integration of which is yet to fulfil the requirements.

Those who have experienced it can never forget it. One night in December 1983, while a few of us were standing on the terrace of the French cultural centre, in the heart of Beirut during the war, one of the many shots fired by the artillery which bombarded the city was followed by a specific, high-pitch whine. We threw ourselves onto the ground just before the projectile exploded a few metres from our position. Our ears confirmed what we had learned: the whine of a shell the trajectory of which makes a sound different from that of other shells. Listening and hearing in the battlefield is sometimes as important as seeing all its detail. However, in the quest for improved hearing acuity, how do we avoid the saturation resulting from the simple amplification of all battlefield sounds?

Of course, combating fear, fatigue and pain is also an important requirement. Experimentations have been carried out on the use of psychotropic drugs to push back the limits of fatigue but this desire to increase the human body's resistance also has its limitations. Fear is necessary for the combatant to assess the risks and take these risks into account with the required acuity. Fatigue, and pain to a certain extent, constitute malfunction alerts which it would be foolish to ignore. Although depriving the combatant of the signals sent by his body may seem like a soldier's dream, it runs the risk of taking him to the edge of madness and death.

Contrary to these essentially scientific evolutions, one should also mention the irrational, i.e. the instinct? For years, Israeli tank drivers had a reputation for fighting with their head sticking out of their tanks despite the dangerous nature of this posture which made them much more vulnerable, because this gave them a better comprehension of the battlefield and of their opponent. All conflicts and combats have revealed personalities with an extraordinary perception of danger. These "beasts of war" seem to have a special ability—extraordinary in the etymological sense of the word—to integrate, within the same comprehension, rational elements such as the nature and configuration of the terrain, and sensory perceptions such as sounds, silence, imperceptible movements or an abnormal stillness in nature... But suppose that this is not exclusively innate, how can one teach or develop this instinctual element? For want of an answer, the scientific rationale leads to the most commonly examined solution for tackling these difficulties, the search for the "disembodiment" of the confrontations. This ideal transformation is based on a dual approach aimed at shielding the combatant against the elements of the battlefield and protecting the populations against the consequences of war whenever possible.

Currently available technologies make it possible to shield the soldier from the heart of danger and therefore from the action,

without reducing his fighting efficiency. The idea is to provide him with all available information, summarised on a control screen located near the weapons system he uses, which will be kept as far as possible from the contact zone. On the other hand, everybody knows how distance from the target and the virtuality inherent in modern combat equipment and screens constitute filters between reality and the protagonists' perception of reality. The combat action undertaken via scopes, screens and information systems rapidly loses touch with reality. It can protect the leader against excessive sensitivity which might force him to give up too quickly when faced with the suffering of his troops. More importantly, it bears the risk of losing the human reference—the *Clockwork Orange* syndrome—and therefore the risk of the excessive use of force with regard to the stakes of the conflict and contrary to the proportionality of combat actions, a new Westphalian order that the law of war is now trying to instigate, as opposed to the 20th century practice of total war and mutually assured destruction.

Armed forces

For centuries, from Hannibal to Napoleon, the armed forces were based on the physical embodiment of solidarity between combatants. The combat was fought between armed forces deployed face to face along lengthy lines where soldiers stood shoulder to shoulder. The continuous physical contact with the two comrades, one on the right and one on the left, cemented the line. As soon as one man fell, another took his place and restored the cohesion of the line. Thus, intellectually and physically corseted within his unit, it was easier for the soldier to confront danger. Although he was obviously the first to witness the injury or death of his companions, his belonging to the group and the force of collective discipline gave him this extra strength which enabled him to deal with and pursue his mission. This situation was repeated once again in the trenches of 1914.

Conversely, in modern combat, the deployment of men in the field responds to dispersion and distance rules resulting from the need to limit the efficiency of the opponent's firepower concentration and reduce their exposure to the different forms of attack they may be subject to. An equally effective but disembodied link has replaced the embodiment of physical solidarity based on contact between brothers in arms: *esprit de corps*.

Esprit de corps, unlike parochial mentality or corporatism, is first and foremost a common belief in shared values: the pride of serving, camaraderie, brotherhood of arms, solidarity in difficult times and

ordeals, openness to others. It is fostered by the constant attention—or affection—of the superiors vis-à-vis their subordinates and yields friendship-based obedience. It is expressed in the abandonment of routine, the desire to exceed expectations, to equal or surpass the best or the pride in wanting to achieve a reputation for excellence. It results in the unfailing will to serve one's country as best as one can and the belief in largely non-pecuniary values: generosity, personal commitment, self-sacrifice and a cult of the mission. It can only thrive in a desire for and belief in excellence.

By cementing operational capability, *esprit de corps* is a cardinal virtue of the armed forces and, in this respect, constitutes a virtual element of combat, a disembodied aspect of confrontation which can however only grow from human solidarity and brotherhood of arms. Soldiers who haven't suffered together are not bound by this *esprit de corps*.

F The body of nations

The “virtualisation” trend which, for the soldier and the armed forces alike, seriously alters the combat situation, also concerns the political element, primarily involved in the decision whether or not to wage war, the only power that can name it for what it is, the only one capable of choosing the scope of its application. After reaching confrontation paroxysm with world wars, genocides and the perspective of worldwide destruction, man seems keen on shielding populations from war, disembodying the conflict in the eyes of civil society, generally exempt from combat, which is left to the professionals. This recurrent temptation has however a pernicious effect, already experienced in the history of European populations.

Thus, in 1918, despite the very heavy human losses resulting from four years of war, the capitulation was signed while combat still raged on French territory, protecting the physical integrity, properties and daily lives of the vast majority of the German people. Conversely, in 1945, the terrible bombing of entire cities such as Dresden or Hamburg, the pursuit of combat into the heart of the Reich and the vast scale of the destruction throughout Nazi Germany meant that all German people physically felt the reality of defeat and of the fault committed against mankind.

Everybody knows what the consequences were. A few years after the end of the Great War, the myth of the *dolchstoss* was an excuse to make a confused government the scapegoat for the defeat that people had not accepted or refused to acknowledge. On the other hand, the collective suffering of 1945, fear, hunger, sacrifice and injury gave rise to

the immediate realisation of the need to rebuild the German nation based on new foundations. Is it not possible that, in this moment of collective madness represented by war, the intensity of the pain resulting from the embodiment of the conflict is the only thing which can bring certain people to their senses? Does collective suffering, which the contemporary mind tends to consider immoral, if not criminal, have a redeeming effect which is the only way to envisage a restored dialogue and the end of the political confrontation? After all, is collective suffering not a strategically necessary evil to avoid the renewal of confrontations? Therefore, the belligerents would have to examine the issue of the extent of the suffering legitimately inflicted in order to break the bond cementing the will of the populations and their leaders.

Furthermore, in light of the economic efficiency obligation ruling today's world, war must also, and this is a new element, be as transparent as possible for economic globalisation, spare the production of wealth and the contribution to worldwide trade of the countries at war and, above all, alleviate the resulting burden of solidarity upon the rest of the international community.

This "disembodiment", albeit positive in its effects on populations, bears a dual risk. First of all that of resorting to far more extreme forms of violence on the part of antagonists who do not share the concern of protecting people from inter-State confrontations or, worse, who believe that these people's involvement and suffering are necessary to achieve their goals. The mass terrorism such as that enacted by those responsible for the attacks of 9/11 springs to mind? Another form of danger lies in the absence of intelligibility in the confrontation between protagonists, with a corollary risk of the conflict escalating beyond all rationality. In modern conflicts where the primary objective is to convince the opponent to abandon their undertakings as quickly as possible, before helping them reintegrate into the international community as soon as possible, are the physical risks and daily actions of the combatants not the best vectors of the determination of the people who have empowered them and of the limitations that they agree not to exceed in the confrontation? Does the soldier's body not reflect, more so than any words, the nature of the dialogue that a belligerent is trying to develop with his opponent? In other words, is the soldier's suffering not inevitable, as without it the soldier's action would not be credible? ■

MONIQUE CASTILLO

THE SOLDIER'S COLLECTIVE BODY

"There are two red holes in his right side". We all remember this *Sleeper in the Valley* that Rimbaud's poem immortalised as a young dead soldier. He is neither a vagabond nor a lonely walker nor a drunk. How do we know he is a soldier? A certain solemnity in the poem inspires this silence which marks the remembrance ceremonies for those dead in combat. This is however not enough to identify this body as that of a soldier; the uniform, or what is left of it, and also the fact that this is wartime, probably means that this body is perceived as something more than a mere individual, a sort of "collective" reality.

Collective energy

The uniform, particularly in wartime, is used to distinguish bodies, first of all to tell the difference between friend and foe. It forces the body to become a public reality, publicly identifiable, not unlike an outwardly displayed business card. What this uniform expresses is a sense of belonging: belonging to a nation, a branch of the armed forces (marine, infantry etc.), a regiment, a brigade etc. The soldier's body belongs to another body, a body greater than itself into which it is incorporated. The uniform epitomises this immersion of the physical body into a public envelope and transforms this body into a collective reality, an individually collective reality.

The uniform of course but not just the uniform, as a mannequin in a uniform is not a soldier but a decoy. The uniform must be animated. This relates to the most visible paradox of this public functionality: the individual body must incorporate or integrate a number of mechanisms which are the physical manifestation of an affiliation, a function, a very destiny the definition of which is collective, public, national or international. A corporeal policy is programmed into the body, in the form of predetermined behaviour or expected reactions. The body must be ready to react collectively, in accordance with certain standards.

The body as energy

This body is not however an entity or an object, it is intrinsically, substantially energy. The soldier's body is energy in action for which the total mobilisation of the muscular, nervous as well as intellectual and moral resources is programmed and anticipated to the point of

including the very depletion of these resources in their functionality. There are many entertaining anecdotes about the training of soldiers which mock its excesses (forced marches) or its uselessness (at ungodly hours) and the corporals' abuse of power (punishments for trivial reasons), but which unknowingly reveal the photographic negative of the history in the making, real, terrible, unpredictable history of the body in action.

The belief that the body's energy depletion is programmed means that the only identity left in a body which has lost its strength, its form and its life is the ultimate relevance of a single and common energy expenditure which has exceeded all human limitations: "Over four million men survived having suffered serious injury, their body broken, cut, marked, bitten, their flesh damaged, when they weren't seriously mutilated. The others escaped apparently unharmed but with the memory of the horror experienced for more than fifty months, the memory of the blood, the smell of rotting bodies, the explosion of shells, the fetid mud, the vermin, the memory of death's obscene grin¹."

This summoned, fostered and trained energy has the characteristic of constantly contradicting the inertia specific to the matter, in both attacking and resistance mode: invent new beginnings, make the inspiration endure through adversity, tackle the unpredictable and endure, withstand, resist... until the ultimate consequences. Nothing is passive; not even waiting, but all is part of an operation, a segment of the beginning, continuation or end of the action. Availability itself is potential activity, waiting to act or to serve the action.

This is also where the special emotion inspired by Rimbaud's poem comes from. "There are two red holes in his right side" conveys the soundless and powerful victory of the silence that death imposes upon life when it destroys life's fertility and, as is the case here, when a living energy is destroyed by an equally energetic violence. The young dead person's sleep is not that of a body which peacefully ends its life in a familiar context; it is a brutally interrupted story the end of which will remain unknown because death has made it forever impossible. The emotion of spectators watching a war movie is the perpetual reactivation of this intuition.

This is not the context of civil society where the motive of self-interest helps to understand, in order to accuse or excuse, the conflicts between productive energies. In the context of commercial productivity, the calculation of the forces determines the taking of risks,

1. *Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918*, introduction by Jean-Pierre Guéno, Paris, Librio / Radio France, 1998, p. 7.

manages the expenditure of strength by excluding useless expenditure. This situation can appear as a model of civilisation as long as it is preserved by peace, protected from a threat which would destroy the possibility of its existence.

Another option is to destroy the threat which destroys the possibility of its existence, and this is the specific function of military energy. When the general public is aware of this, they understand that this challenge totally transforms the need for intelligibility of the energy expenditure and takes it to a completely different level of understanding and justification. For example, to talk about the soldier's "share" in the "costs" and "profits" of the defence activity (spoils?) would be inappropriate and even shocking; this reaction attests to the fact that military experience involves an actual, ontological change in the need for references: the energy expenditure which includes its own destruction in its completion programme is not individual; it is necessarily, inevitably, unquestionably collective by nature. From the moment the soldier converts his body's matter into available and expendable energy, this can only be a collective form of energy.

■ Resonant chords

Take the example of the military parade. The physical presence of the others, the presence of their muscular strength capable of manifesting itself in the march, the posture and stature, is what reveals the energy contained in each soldier's own body. This is not a mathematical addition of atomic forces but a contagious energy. The cohesion of the whole involves and integrates the different parts; the individual body is transcended and absorbed by the group's body: the march is the rhythm and the music of this merger, a sort of luminous and vital joy. Self-fulfilment is achieved by the shared experience of a possible and credible solidarity, which is its embodiment. One cannot understand this experience if one cannot see how it can reactivate or restore the honour and self-esteem of each individual.

This has nothing to do with the *esprit de corps* (which of course exists but relates to the culture of military action rather than the jubilation of a body happy to be alive, without words, a shared dynamic). This has also nothing to do with a mass in fusion. This is simply a matter of rhythm and cadence, music which forms a collective body when the individual body starts resonating with this music and gives itself to a collective corporality which merges its identity with that of all others. A collectively intimate experience of the formation of a group's body by and for its coherence. The more each one contributes to this body's coherence as a whole, the less the individual exists, and the more this collectivity becomes a common body the unity of which could well be

the "spirit" or "soul" of a collective body created by its own coherence and persistence within the same unity.

The parade appropriates time and uses rhythm for its discipline: at the same moment, within the same captivated period of time, there is a combination of several resonating chords. A combination of moving bodies, a combination of rhythm and music in the group as a whole, a combination of the different elements such as wind, light, colour and sound and, above all, a dialogue between spectators and stakeholders, the intimate resonance of a rendezvous between two minds, that of the people and that of the bodies in charge of protecting them. The "Us" of Flambeau², the "Us" of the meek, the obscure, the rank and file, the "Us" of the solidarity of exhausted bodies:

*"Us, tramping broken, wounded, muddy, dying,
Having no hope of duchies or endowments;
Marching along and neveradvancing;
Too simple and too ignorant to covet
The famous marshal's baton in our knapsack?
What about us who marched through all weather,
Sweating but fearless, shivering without trembling,
Kept on our feet by trumpet calls, by fever
And by the songs we sang while we marched?"*

The survival of each individual depends on the condition of the group's "sticking together", the ultimate condition which transports it beyond its own forces and individual resistance, the expression of carnal solidarity, the understanding of the other's suffering which, in operations, primarily involves the perception of a body in distress.

This experience of bodies' energy-driven solidarity can also be perceived by sportsmen and women. Take for example a group of young runners training for upcoming competitions. If they decide to do it together, it is because there is such a thing as the physical solidarity of energies. This is the first image of the film *Chariots of fire*, in which the story of the two Olympic champions highlights the moral and almost mystical energy required to exceed the physical limitations of one's own body.

If the spectator only sees mechanical machinery in a parade or in the training group, it is because he / she projects onto this group a way of thinking which itself is mechanical, whereas in reality it is not. If listening to a choir does not convey the image of a mechanical machinery, it is because it is not performed as a march (an action geometrically anchored in space) but as resonant chords (an action

2. Edmond Rostand, *L'Aiglon*, Act II, scene IX.

flowing over time)³. A choir does not march to a rhythm, it sings this rhythm, therefore concealing the discipline and rehearsals which have mobilised and conditioned the energies making up this choir so that we only hear voices in harmony, talking to each other and merging into one: with resonant chords we only hear music as pure creative energy.

■ Embodied social unity

Courage, endurance and initiative are individual virtues which everyone can claim to possess and consider part of their character. There can even be negative virtues: for thieves, manipulators or forgers, these are not so much virtues as exploitable talents which they use against others and exclusively for their own selfish profit. If, in the soldier's case, these virtues become a source of respect and an element of publicly estimable behaviour, they become part of the collective-make-up: they are acknowledged as objective and not just subjective virtues. Realising an "objective" unity based on "subjective" unities is the challenge of modern civilisation. Our civilisation is one of individual rights, provided that they form a unity, the foundation of the unity in which we can live together durably. This requires the achievement of a contradictory objective. Consequently, the soldier's body, perceived as the expendable raw material for the edification of the Armed forces'body as the body of and within the Republic, is the object of multiple symbolic projections. The principal one, the soldier's death, symbolically and dramatically epitomises the unity sought after as well as that lost. It can be expressed via the cult of nostalgia as well as the dream where everything is possible.

■ Sacrificial body

The soldier is a symbolic, exemplary, irreplaceable or difficult to replace figure because utopias as well as conservatisms cannot do without it: combat, fighting, resistance etc. are a constant, even though they change name and region all over the globe. In this instance, the soldier's body has a specific characteristic which enables it to be a major symbolic determinant in all these combats because the sacrificed life of this body is part of an organic vision of the collective unity to be achieved or restored.

We draw our inspiration from the philosopher Hegel for the idea of embodiment in a political and military sense, embodiment in the

3. We make free use of an opposition characteristic of Bergson's philosophy.

sense of realisation of a spirit in a body. The theological sense is well known but there is also a political application which theoretically marks the specific destiny of European civilisation.

Hegel explains that if we only apply individual and psychological motivations to major causes, it is impossible to conceive of a State other than as service provider guaranteeing the comfort and prosperity of the individuals. Private interests expect enhanced and guaranteed satisfaction from the State. However, this vision destroys or negates the State's rationale by reducing it to a mere commercial society. For the State to be an organic (and not just mechanical) unity, the individuals must have no greater freedom than that consisting of uniting into the political whole; they must renounce their freedom as atoms and isolated individuals to merge into a unity of reconciled and no longer antagonistic liberties. This is not an ideal; this is the only reality which, because it is freely collective, creates the very substance of a modern State. This substantiality is not calculated, it is a feeling.

The soldier's body expresses this organic unity because self-sacrifice is the perfect embodiment of this elevation from "oneself" to "whole". The expendable body of the soldier can exceed the moral egotism indefinitely reproduced in the *incarnation* (embodiment) of the Whole in the individual. The Whole of the State, Nation, People, History is achieved in the sacrifice of the part for the Unity, the embodied Unity.

This incarnation taken to the extreme can obviously lead to all forms of abuse from the moment that it can be manipulated by a totalitarian ideology and that it starts recruiting new followers based on poverty, resentment and hatred fuelled by ignorance and obscurity. Nevertheless, with the right approach, it effectively defines the conversion of individual life into collective life. "In the state, as something ethical, as the inter-penetration of the substantive and the particular, my obligation to what is substantive is at the same time the embodiment of my particular freedom. This means that in the State duty and right are united in one and the same relationship. [...] The individual is obligated by his duties; but as a member of *civil society* he finds that fulfilling his duties for the protection of his person and property, regard for his private welfare, the satisfaction of the depths of his being, the consciousness and feeling of himself as a member of the whole⁴."

While one's support for the State's actual requirements does not materialise or "objectify" one's moral aptitudes, one's very devotion only reflects a personal, abstract good conscience, and this still relates to a sort of moral egotism. The soldier achieves this combination of personal and collective willpower in an exemplary and corporal

4. Hegel, *Philosophy of right*, § 261, French translation by A. Kaan, Paris, Gallimard, *Idées*, 1940, p. 278.

manner, as his life's annihilation demonstrates his belief in the superior life of the State. Firearms, as explained by Hegel, are proof of the universalism characteristic of the modern world and confirm that military courage is not a personal virtue but a collective action! As a soldier fires a weapon which is the result of a collective group, the individual he is aiming at is not a private person but a part of a whole: "The invention of this weapon, which has changed the purely personal form of bravery into a more abstract one [in the sense of: impersonal, bereft of personal resentment or anger], is no accident⁵." Would he analyse in the same way the mass deaths, an impersonally collective phenomenon, as experienced by the generation of World War One soldiers?

A real-life illustration of Hegel's considerations on the profound nature of the modern State, which consists of individually and freely uniting with the nation's collective life, is provided by the voluntary enlisted soldiers of World War One, whose devotion effectively gives their choice a substantially historic and memorable place, as attested by this letter from a young Israelite asking his general, in 1917, to be posted to the most dangerous locations: "My ancestors, when accepting France's hospitality, contracted a serious debt towards France; I therefore have a dual duty to fulfil, first as a Frenchman and second as a new Frenchman. This is why I believe I belong where there is most risk. When I enlisted, at age seventeen, I asked to be an artilleryman in accordance with my parents' wishes and the advice of my friends who served in the artillery. The "conscripts" of the 1918 generation will probably be sent to the trenches soon. I want to be there before them. After the war, if I am lucky enough to survive, I want to have the satisfaction of having fulfilled my duty to the greatest extent possible. I do not want anybody to question the fact that I am French, a true and good Frenchman⁶." The transformation from subjective morality to a collective objective ethic is obvious.

■ Disciplined body

Political unity is embodied in the discipline imposed upon the body, as if the State's institutional standards took on a corporal expression in the sense that they are incarnated in military gestures. Foucault provides an analysis completely different from Hegel's, of sociological interest. He associates the body's discipline with the emergence of a new type of exercise of power, a certain form of government which he refers to as a "life policy", which contains and involves a radical

5. *Ibid*, § 328, p. 358.

6. *Paroles de Poilus. op. cit.*, p. 16.

transformation of the relationship with war and the armed forces.

Popular wars, i.e. wars waged between nations and not princes, are notoriously bloody because the moral factor, fuelled by an ideology the triumph of which passes for the official truth, results in the excess of the material limitations of physical energy itself. The massive mobilisation of the entire active population generates extremely violent and therefore particularly bloody combats. However, Foucault's analysis of this increasing war violence is somewhat surprising because he does not associate these massacres with a death policy but with a life policy: "It is the taking charge of life, more so than the threat of murder, that gives power its access to the body⁷." In the *Ancien Régime*'s monocratic logic of power, the decision to wage war reflected the Sovereign's sovereignty in the pre-modern sense of the word: he was the master of his soldiers (and subjects) in the sense that he had the right to make them die by exposing their lives; his power was the right to inflict death, a right asserted in the public torturing of the convicted prisoners' bodies, the horror of the suffering inflicted being yet another part of the magnificence suitable for the public visibility of the royal power. However, the establishment of the republican regime changed the aim and scope of the power. The focus was now on the population, in the sense of a group or race of human beings, the subsistence, development and vitality of whom require the focus on the body's performance, the highest function of power being "no longer to kill but to invest in life through and through"⁸. Thus, wars became genocidal in the name of a community's unconditional desire for life, justifying massacres. The extent of the achievable destruction can therefore be regarded as an effect of the promotion of life to the rank of new political rationale.

Thus, the body became the location of choice for the exercise of power. Body hygiene, disease prevention, physical exercise, education etc.: the soldier's body was a perfect embodiment of the dual meaning of this new interest in life: the body's promotion at the same time as its submission to power. Foucault believes that the corporal performance logic is a disciplinary logic and that the life policy is a policy aimed at standardising the minds via the bodies. Hygiene puts these bodies under surveillance while physical education orientsthem, medicine selects them and the armed forces guarantee their quality (not so long ago, girls were told that they should only marry boys who qualified for military service to be sure of their good physical condition).

This analogy between military discipline and school discipline (and also between military discipline and hospital discipline) attests to the

^{7.} Michel Foucault, *The Will to Truth*, Paris, Gallimard, 1976, p. 188.

^{8.} *Ibid.*, p. 183.

bureaucratic part of the exercise of power over life. However, it cannot be conserved all the way through as military discipline has another meaning than that of body conditioning and submission to the political power. Admittedly, the military model has been introduced in other areas of activity such as the education system to encourage the submission to power but as the armed forces are by essence an emanation of this power, discipline plays a specific role which is not ideologically political.

Armed forces are not surreptitiously under control; they generate discipline themselves as a specific practice. They are not subjected to it but turn it into a form of action. Obedience is an intrinsic part of command; it makes it a reality, gives it substance and strength. An officer does not "rule" over his men, he turns them into troops; he gives them the unity of a common body. While the power resulting from the bureaucratisation of the bodies (regulated postures, locations and expectations) reduces the individuals to the same impotence, obedience, which gives strength to command, requires everyone's activity and availability to turn them into a common action. The command / obedience combination is inconceivable outside the perspective of the dangers which structure the common experience and it requires a completely different philosophy of life, that which associates life with decision-making, commitment, in the sense of the power to create destiny. "A creative life is energetic life"⁹, claims philosopher José Ortega y Gasset, meaning that the purpose of command is not to weaken the minds but to guide them; command does not curb vital energy but stimulates its potential; it does not limit existence but turns it into destiny.

The body as a public reality

The soldier's body can still be referred to as "collective" in the sense that it embodies the psyche of a community (of which it can sometimes be the first victim); this is how those who experienced World War One sometimes told of the tragic misunderstanding between the population at the rear (unaware of the terrifying reality of the front line, they continued to glorify its hero mythology for their own purposes and away from the violence) and the actual experience of the combatants, in other words the actual, exorbitant price of the desired victory. Nowadays, the perception of the soldier's body is somewhat chaotic, not least because of the fact that its very reality is put to the test of the media.

9. José Ortega y Gasset, *The Revolt of the masses*, Paris, Stock, 1961, p. 198.

■ Symbolic body

It is a well-known fact that the French Revolution resulted in a certain fetishism of the soldier's body and not just in France; even a philosopher as famously cerebral as Kant praised the new image of the fight embodied by the French soldiers in Valmy: the war was changing its sense, being waged in the name of the freedom of the people and no longer in the name of honour, class consciousness and in the interest of the princes. The image of the people's soldier overcoming the warring aristocracy durably embodied the triumph of justice over pride and incarnated the new democratic legitimacy of the combats. The French, in particular French intellectuals who are supposed to have inspired this event and who wrote about it, did not hesitate to abundantly resort to the warlike virility of the Romans and make it the standard image of Republican virtue. When Rousseau mentions the "first Romans' simple morals, their lack of interest, their taste for agriculture, their contempt for commerce and the ardour for gain"¹⁰, it is in opposition to the listlessness and greed of the Moderns. The warrior's body, because its robustness expresses health and energy, is deemed to somewhat reflect the virtue which alone animates the heart. As if a certain degree of deprivation and harshness in the treatments inflicted could "produce" a virtuous intent in an almost physical manner, so that the stuff the soldier is made of is inseparably material and moral. An entire rhetoric of exemplarity therefore made the soldier's body more "republican", identified as a sort of missionary of major causes.

However, the collective psyche is not just the popular imagery, it is also what restores and recreates the lost or deteriorated unity. In light of increasing perils, a new image of the soldier had to be invented, an ideomotor image, i.e. an idea which is also a motive, a mobilising idea.

Péguy's genius thus created a sort of carnal version of the republican ideal: the people's spirit is incarnated in the soldier's body. With his prophetic premonition that the upcoming war will decide on the division between civilisation and barbarism within Europe¹¹, he perceived in the soldier's bravery (heart), because it will be decisive for the destiny of the world, a continued fraternity between the past and future, a sort of sacred union between the living and the dead, and he tells the soldier in advance that his possible and probable death will be the very fabric of what makes the world go on, its indestructible matter, the flesh borne of the earth and returning to the earth: "The

¹⁰. Jean-Jacques Rousseau, *The social Contract*, Book IV, chapter IV.

¹¹. Thomas Mann's *Observations of an apolitical man*, published in 1919, express the same premonition but in German and for the safeguard of the highest culture in the future of Europe.

soldier is the measure of the extent of land where a language is spoken, where customs, a spirit, a soul, a cult, a race reign. The soldier is the measure of the extent of land where a soul can breathe. The soldier is the measure of the extent of land where a people does not die¹²."

In the same era, Jaurès, in *The New Army*, feels that patriotism is the breeding ground of a major challenge for modern civilisation, nothing less than overcoming the class struggle: "The country is not founded on exclusive economic categories; it is not trapped in the restricted framework of class property. It has much more organic depth and ideal height. It is rooted in the very nature of human life and, so to speak, man's physiology¹³." What Jaurès fought for was a kind of patriotism which is not static but upgradeable, capable of a movement combining the peace of nations with international peace and giving a broad and open integrating power to the idea of people. This patriotism would not be militarism, where the body of the entire armed forces must become the support of a new spirit aiming for world peace...

■ The body as a witness

Nowadays, the public image of the soldier is confronted with the demands of the democratic power, the constraints of the modern world and the evolving power of the image itself. Observers agree on the profound ambivalence of the power of the image: power to deceive, manipulate and exploit the sensitivity by focusing it on imposed codes and references. The image produces unconditional support because it interrupts the thought process (Plato's old analysis is still relevant). However, it should be pointed out that the image has a mobilising power, capable of uniting a people using common symbols and representations. After all, the 14th July parades have a purpose more so "religious" than promotional: the French people rediscover the intuition of its unity, formed a long time ago in an event the spectacular nature of which has been determined by stories and films, memorised by the retrospective power of the image.

Modern vocabulary uses the term communication to refer to the state of the links between people and politics because communication attests to the elasticity and mobility of the opinion whose movement it reflects. Undeniable changes therefore appear in the public significance of the soldier's image, in particular its function as a witness. For years, the soldier's body as represented on war memorials in every French municipality was a sort of witnessing body attesting to the price

12. Charles Péguy, *L'Argent, Suite*, in *Oeuvres en prose 1909-1914*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, p. 1218.

13. Jean Jaurès, *The New Army*, Paris, Éditions sociales, 1978, p. 326.

of unity and national identity in terms of suffering and devotion. In a more or less infra-conscious manner, its presence in the heart of the cities united representations and judgements, embodied the same measurement unit of popular recognition for all. Now each individual's measurement unit is their own body's sensitivity to suffering, with no collective memory, which contributes to individualising the emotions but results in the disappearance of the inclusive element of sensitivity; everyone believes the world begins and ends with them.

In addition, the television images, most frequently of guerrillas or urban conflicts, transform the communicational strength of testimonies: assaulted, injured and dead bodies are mostly those of civilians, therefore the body as a witness is primarily that of a victim. Soldiers-hostages and repatriated coffins join the ranks of victim bodies via televised images. In a democratic context, it is not so much the image of power which generates fascination as suffering which arouses pity. Thus, the media-oriented image seems to generate a new political sensitivity, the democratic sensitivity of a public phenomenon seeking a resemblance in one's fellow human being, therefore a "compassionate" sensitivity (as the fellow human being suffers the same woes). Does the soldier's body need media coverage? The provocative claim that "the Gulf War did not happen" because there were no images of it confirms the emergence of democracy in a *Society of the spectacle*¹⁴: the image does not mimic reality, it creates it. Appearance becomes truth and imposes itself as truth. For television viewers, what has been deemed worthy of television coverage and public presentation cannot be indifferent, useless, stupid or false. Television transforms a message, the example of a life, situation, case into a reality worthy of existence and gives it a normative exemplary value. Television viewers can therefore experience the psychological transference from the banality of their daily lives into the world of the televised life, worthy of being seen, approved and recognised. Being worthy of television coverage is an essential factor of public recognition; it means becoming authentic, larger than life.

■ Exposed body

While the image attests to the reality of public elements, institutions or events, it should be noted that magazine or news photographs as well as the images available on the Internet are what determines public opinion's corporal reality of military action. It is easy to observe that

^{14.} Guy Debord, *Society of the spectacle*, Paris, Gallimard, 1967.

the soldier's body is doubly exposed: to the voracity of the consumers of media simplification, symbolically speaking, and to the hazards of the new forms of violence, in the field of operations. Yet, as dangers become increasingly complex because they are more difficult to perceive, public opinion's demand for symbolic representations becomes increasingly simplified.

The new figures of violence considerably differ from the traditional images depicting the use of force. Risk globalisation ignores national borders; violence turns into crime when it is used as a means of subsistence or promotion outside any State control; the most sophisticated weapons are powerless against the extreme upsurge caused by their very usage¹⁵ and a war of symbols inflames passions while wearing down the spirit: a war of symbols aims at destroying the opponent's trust in his own set of values, while contributing to familiarising public opinion with simplified "good" and "evil" manifestations.

The new demands regarding peace restoration have also become very complex and difficult to epitomise in the media. The fact that military victory is no longer the ultimate purpose of combat but a mediation with a view to restoring peace is an exceedingly complex idea, too frequently and hastily simplified by reducing the soldier's image to a missionary of humanitarian action, a naïve imagery of a somewhat magical version of pacifism which, by oversimplifying the expectations, contributes to increasing public frustration and lack of understanding.

How to convey the globalisation of the crises? How to epitomise the enemy's figure when the enemy is identified with fear, the fear of unpredictable natural and human threats? Finally, how to underline the increasing complexity and intellectualisation of military expertise which, however, does not alleviate the ultimate risk for those who materialise, in and via their own bodies, the physical reality of action?

It seems, and this conclusion is subject to criticism and put to the test of evolving facts, that a public image of the soldier's body currently tends to respond to these multiple cultural, technical and circumstantial challenges; this image is that of professionalism. Professionalism can become a sort of military identity card provided that a certain code of honour persists in the soldier's behaviour. This perception of the soldier's business is not simply and directly obvious; it can only acquire media legitimacy if it overcomes the common and popular image of a technical, mechanical and protected expertise. What emerges from the public images in which the soldiers agree to let their bodies be photographed or filmed is that professionalism is an ethical much more than technical guarantee, knowing that this representation

15. René Girard, in his book *Achever Clausewitz* (2007), strives to predict the apocalyptic outcome of this global process.

involves media-related issues which can be a source of manipulation. The soldier's business involves moral responsibility of which adventurers, fanatics and cynics are devoid. Professionalism means competence (combine form and force, subdue and civilise violence) and vocation (contributing to the possibility of resolving the conflicts other than by waging war). The professionalized soldier's body is that in which public opinion perceives the image of its own safety; it is also the sign from which we expect innovative responses to yet unnamed challenges. ■

BRÈVES

PRIX

Lors de la première édition de La Plume et l'épée. Forum de la pensée militaire, qui s'est tenu à Tours les 16 et 17 mai 2009, ont été primés le colonel Benoît Durieux pour *Clausewitz en France* (Economica, 2008) et François Robichon pour *Édouard Bataille, un siècle de gloire militaire* (Giovanangeli éditeur, 2007).

Le lieutenant-colonel Michel Goya vient de se voir décerner le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques pour son ouvrage *Irak. Les armées du chaos*.

COLLOQUE

« Les ombres de l'Empire. Approches anthropologiques et historiques de la Grande Armée. »

Le musée de l'Armée, en partenariat avec l'UMR 6578 CNRS / université de la Méditerranée (faculté de médecine de Marseille), et avec le soutien de la Fondation Napoléon, organise les 1^{er}, 2 et 3 décembre 2009, aux Invalides, un colloque consacré à l'étude de la Grande Armée. Dans une perspective comparatiste associant historiens, conservateurs, archéologues et anthropologues, cette manifestation scientifique permettra de croiser les derniers acquis de l'historiographie classique avec les découvertes récentes dans les sépultures militaires de l'époque napoléonienne.

Pour assister au colloque : inscription préalable, dans la limite des places disponibles, à la Division de la recherche historique et de l'action pédagogique (DRHAP) du musée de l'Armée, 01 44 43 51 73 ou histoire-ma@invalides.org

MULTIMÉDIA

France 3 Normandie, l'Institut national de l'audiovisuel et le Mémorial de Caen présentent un site Internet-événement regroupant des images sur la Seconde Guerre mondiale en Normandie, de 1939 à la reconstruction. Constitué de 90 % d'archives multimédia et en consultation libre, ce site met à disposition du plus grand nombre des archives exceptionnelles rassemblées et commentées par des historiens et propose aux internautes de nombreuses rubriques dans sa partie interactive. www.2gm-normandie.com

COMPTE RENDUS DE LECTURE

Ce livre est un récit. Il pourrait être un roman. L'auteure se présente : « Je m'appelle Marine Baron, j'ai 22 ans, je mesure 1,68 m, je pèse 55 kg... » Dès les premières pages, la question n'est plus de savoir comment finit cette aventure, elle finit mal. Elle démissionne la rage au ventre après deux années d'un service marqué des efforts quotidiens d'une femme pour faire sa place dans un univers qui la chahute et qu'elle doit elle même bousculer pour s'y insérer.

La trame du livre est linéaire. Une femme jeune, volontaire, intelligente, cultivée, bien élevée et bien faite s'engage dans une unité commando. L'une et l'autre se nomment « Marine ». Peut-être y a-t-il déjà dans cette homonymie un jeu de miroir dans lequel elles se cherchent et se perdent. Marine Baron raconte son parcours difficile dans ce milieu. Elle dépeint un univers rustre, machiste, intolérant à la différence et à l'individu. Si le lecteur s'arrête là, le livre divisera les pro-Marine-Baron, défenseurs des minorités et des éternelles victimes, et les anti-Marine-Baron, défenseurs de l'uniforme et du protocole. La caricature est là bien sûr; mais l'auteure se caricature autant elle-même. Ce livre décrit finement l'interaction entre une jeune fille en quête d'identité et un groupe militaire. Le groupe – exclusivement masculin – réagit comme un organisme qui se défend de l'intrusion du corps étranger qu'est cette femme. Il va mettre en œuvre toute son énergie à l'exclure. Il hyperfonctionne tout à coup et devient une caricature de lui-même. De la même manière, l'intruse va tout essayer pour faire sa place, se fondre dans cet organisme, adopter ses postures et devenir une mutante capable de résister aux attaques et au rejet. Marine raconte sa transformation pour faire disparaître sa différence, pour accepter l'uniformité, pour se fondre dans une identité de groupe. Son histoire alterne les temps où elle se laisse aspirer par l'organisme et ceux où elle lutte pour préserver son individualité. Enfin, on assiste à un réveil, un sursaut, un effet de surprise, lorsqu'elle réalise ce qu'elle est devenue. C'est elle sans être elle. Elle est devenue une autre qu'elle ne reconnaît pas.

Ce récit va au-delà d'une critique du monde militaire. Il raconte chaque étape d'un parcours initiatique. Le lecteur peut penser que Marine a échoué son intégration ou que le monde militaire est passé à côté d'une bonne recrue. Il peut aussi penser que Marine a trouvé dans cette expérience exactement ce qu'elle recherchait : soi, elle, sa féminité, un regard masculin, une complicité fraternelle. Marine n'est décidément pas faite pour se construire dans un rapport d'identification; elle se construit par contraste. Le récit ne donne pas l'impression que Marine se cantonne au rôle de victime dénonçant et revendiquant vengeance et réparation. C'est une expérience douloureuse certes, mais c'est surtout un travail sur soi.

De son passage dans une unité de commando marine, l'auteure en a fait une leçon pour elle-même. Du livre, l'armée en fera-t-elle quelque chose? Rien n'est moins sûr. Les réactions lues sur les forums de discussion sont très épidémiques; très intéressantes à analyser aussi. Donc un livre à lire, et des réactions à suivre.

**Lieutenante.
Être femme
dans l'armée
française**

Marine Baron
Paris, Denoël,
2009



Aline Delahaye et Patrick Clervoy, membre du comité de rédaction

Nos embarras de mémoire. La France en souffrance

Sous la
direction de
Jean-Pierre
Rioux

Paris, Lavauzelle,
« Histoire,
Mémoire et
Patrimoine », 2008



Il n'est d'ordinaire pas aisément de soumettre à un examen approfondi une seule et même notion en l'abordant sous des angles aussi divers que complémentaires, ce qui devient singulièrement vrai lorsque cette notion que l'on tâche de définir est l'objet d'usages controversés et de constants dévoiements de sens. Tel est pourtant le défi que s'est attachée à relever l'équipe de spécialistes en sciences humaines réuni autour de Jean-Pierre Rioux en novembre 2007 à l'initiative des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle, en posant la délicate question des enjeux sous-tendus par l'utilisation de plus en plus fréquente du terme de « mémoire » dans la France contemporaine. La multiplicité de ces enjeux va de paire avec les rapports complexes de l'histoire à la mémoire, que le recours parfois abusif à cette dernière tend à occulter. Or ce sont précisément les relations ambiguës de la société française présente à sa « mémoire », et à plus forte raison à sa propre histoire, que les contributions du livre *Nos embarras de mémoire* (qui se donne à lire sous la forme d'un recueil de conférences) analysent et interrogent chacune à leur manière. Malgré l'irréductible spécificité des interventions retranscrites dans l'ouvrage, toutes laissent apparaître comme en filigrane trois lignes de force communes : la prolifération problématique des incriminations consécutive à un phénomène de surenchère mémorielle; la contraction de la temporalité et l'engourdissement, par extension, de la conscience historique; enfin, l'effritement ainsi que la profonde remise en cause des cadres spatiotemporels traditionnels où se jouait la transmission de la mémoire, autrefois conditionnée par un lien entre histoire et mémoire aujourd'hui en voie de délitement.

On retiendra de la lecture des différents articles le risque d'un glissement insensible du « devoir de mémoire » au déni du passé, quand ce n'est pas à sa mise en accusation. L'inflation mémorielle est, enfin, le signe de la consécration de la figure de la victime aux dépens de celle de l'acteur témoin, du détrônement de la mémoire comme récit d'origines communes par une mémoire des identités-souches (de dimensions individuelles et groupales), et d'une dépréciation de la tradition et de l'exigence de transmission des héritages à la faveur du triomphe d'un présentisme hypertrophié. À en croire les conclusions de la mission parlementaire présidée par Bernard Accoyer, on pourrait penser que le problème de l'effet des lois mémorielles sur la cohésion nationale a été définitivement réglé. Ces conclusions, rendues publiques le 19 novembre 2008, recommandaient de ne plus légitérer en matière mémorielle suite à la vive polémique déclenchée par la promulgation inopinée de la loi du 23 février 2005. Il reste que la mission de M. Accoyer n'a pas souhaité abroger les autres lois mémorielles, dites proclamatrices (comme la loi Taubira). Un pas important a certes été fait avec cette mission parlementaire qui met le gouvernement en garde contre l'engrenage des revendications mémorielles. Mais des événements plus récents encore, à l'exemple de la création, le 17 décembre 2008, d'un Commissariat à la diversité et à l'égalité des chances par Nicolas Sarkozy confié à Yazid Sabeg, qui a tenu depuis lors des propos alarmistes pour promouvoir une politique de discrimination positive à la française, témoigne du fait que l'interdiction récente du recours à la loi pour légitimer des revendications mémorielles a peut-être servi de prétexte pour définir ces politiques de discrimination positive par des moyens dont la constitutionnalité demeure pour le moins douteuse.

Auteurs de l'ouvrage : Jacques Arènes, Serge Barcellini, Jérôme Bindé, Jean-Pierre Chrétien, Étienne François, Olivier Lalieu, Barbara Lefebvre, Damine Le Guay, Marc Lienhard, Elsa Ramos, Jean-Pierre Rioux, Marcel Spisser et Annette Wieviorka.

Dans cet ouvrage, le lieutenant-colonel Michel Goya relate la situation de l'Irak de 2003 à 2007, en l'abordant sous l'angle de la tactique militaire, et met en lumière le fait que l'Irak est la démonstration des limites du concept occidental de la guerre, fondée sur la supériorité technique.

En premier lieu, il montre que les armées occidentales, principalement l'armée américaine, ont été en 2003 déconcertées et globalement impuissantes face à l'opposition politique et militaire menée par différents acteurs locaux. Cette situation découle du fait de l'unilatéralisme de la pensée militaire américaine, qui repose sur la supériorité technologique. Mais si le concept occidental de la guerre est efficace dans un conflit interétatique, il se révèle inopérant en Irak face à une résistance populaire, parce que la supériorité technique ne permet pas d'obtenir le résultat politique souhaité. La situation sera aggravée, parce qu'ayant nié la possibilité d'une guerre de guérilla malgré l'exemple du Vietnam, les Américains ne disposent pas, à cette date, d'une doctrine adaptée à la situation.

La supériorité technologique des armées occidentales doit leur permettre, grâce à une grande puissance de feu, de remporter rapidement un succès décisif dans le cadre d'une guerre dissymétrique de courte durée. Mais c'est au détriment du volume des effectifs qui peuvent être déployés au sol. Or les opérations militaires conduites en Irak depuis la chute du régime de Saddam Hussein montrent clairement l'absolute nécessité de disposer de forces terrestres suffisamment nombreuses pour contrôler l'ensemble du territoire, et ce dans la durée.

Ensuite, et logiquement, l'auteur met en évidence l'inversion du schéma classique (victoire militaire/capitulation du gouvernement/soumission de la population) par la logique inverse (conquête de l'adhésion de la population/succès). Par ailleurs, la conquête des coeurs et des esprits implique de porter l'effort sur ces dimensions clés que sont le renseignement, le respect envers les Irakiens et le comportement irréprochable des troupes, la sécurité de la population et le bien-être économique.

Aussi, la mission à remplir par les forces terrestres devient plus complexe et difficile. Il faut combiner l'anti-insurrection avec la pacification, extraire les éléments adverses de leur milieu et les neutraliser, sans provoquer l'hostilité de la population. La reconstruction de l'État et de la société devient la priorité, et le rôle du soldat est alors d'appuyer et de participer à cette tâche sécuritaire, économique et politique.

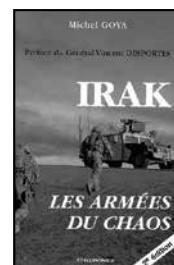
Mais, prisonniers de leur confiance dans leur supériorité technologique, les Américains ont commis deux erreurs majeures initiales, qui ont été fatales. Ils ont tout d'abord sous-estimé l'instabilité structurelle de l'État et de la société irakiens, qui résulte de l'enracinement dans l'histoire d'antagonismes ethniques, religieux, tribau et économiques. En d'autres termes, ils ont négligé la connaissance de l'organisation et du fonctionnement de la société qu'ils allaient devoir prendre en charge et gérer après leur succès initial.

De plus, alors qu'à l'origine la population est à 80 % favorable aux Alliés, les Américains ne comprennent pas ses attentes dans les domaines de la sécurité et du travail, et suppriment les institutions irakiennes qui encadrent la population. Du coup, la société irakienne s'effondre et se disloque en quelques semaines. Cette perte de contrôle de la situation entraîne l'installation d'un vide qui va être comblé rapidement et discrètement par différents acteurs hostiles aux Américains. Enfin, la présence américaine suscite parmi la population des réactions hostiles, fondées sur le sentiment religieux ou nationaliste.

En second lieu, l'ouvrage met en évidence la dynamique des conflits modernes dans lesquels sont impliquées les puissances occidentales.

Irak. Les armées du chaos

Michel Goya
Paris, Economica,
2008



La guerre moderne comprend plusieurs phases distinctes inscrites dans un même *continuum*. La phase de stabilisation est la plus importante, mais elle est aussi celle à laquelle les forces armées américaines étaient le moins bien adaptées.

Les périodes de guerres dissymétriques, caractérisées par le succès des Occidentaux rendu possible grâce à leur supériorité technologique, sont brèves, et elles sont suivies par de longues périodes de guerres asymétriques, dans lesquelles s'engluent les vainqueurs.

La période qui suit la chute du régime politique, celui de Saddam Hussein en l'occurrence, est cruciale. Mais le temps décisif est le temps long de l'établissement des conditions du retour à la paix. Il faut éviter le pourrissement et le rejet de la force armée. Il s'agit d'une mission qui doit être planifiée, ce que les planificateurs américains ont négligé de faire.

Le point clé du succès est le contrôle de l'espace terrestre, qui exige des effectifs considérables pour tenir l'ensemble du terrain sur la durée, faute de quoi, comme le montrent par exemple les deux opérations américaines sur Fallouja, l'action militaire s'apparente à une course de point insurrectionnel en point insurrectionnel pour éteindre les incendies.

En troisième lieu, Michel Goya montre la fluidité de la situation. Les Américains comme les rebelles sont dans une dialectique permanente action/réaction, où chaque camp s'efforce de s'adapter le plus rapidement possible afin de trouver des tactiques et des techniques innovantes pour se protéger et obtenir l'avantage. Il note d'ailleurs la grande vitesse d'adaptation de la résistance, sa faculté à se régénérer après les coups portés par les Alliés, ainsi que son inventivité à trouver les talons d'Achille.

Redoutablement efficaces, les IED, qui ont provoqué la moitié des pertes, ainsi que les attentats suicide sont les méthodes nouvelles les plus spectaculaires employées par les Irakiens et leurs alliés djihadistes.

Les combats en Irak montrent la vulnérabilité des convois logistiques. Les affrontements de Fallouja marquent sur le plan tactique la redécouverte de la guerre de siège et du combat urbain, coûteux en effectifs, puisque les pertes alliées atteindront le quart des effectifs engagés dans la reconquête de cette ville.

Sans conclure sur l'avenir définitif du pays, l'auteur montre que les États-Unis ont engagé une discrète politique de sortie du conflit, qui passe par la re-création d'une armée et d'une police irakiennes. Mais l'armée irakienne oscille entre la désagrégation due aux désertions et le coup d'État militaire déclenché par le corps des officiers, très hostiles aux rebelles et mécontents de l'attitude de leur gouvernement. En outre, des forces paramilitaires se créent sur une base ethnique, et leur combat contre la rébellion dissimule mal des conflits confessionnels entre sunnites et chiites.

Éric Lalangue, Lieutenant-colonel, armée de terre

L SYNTHÈSES DES ARTICLES

F JEAN-CLAUDE QUENTEL PLUS QU'UN CORPS

Pour le sens commun, le corps est de la compétence exclusive de la physiologie. Il se révèle pourtant profondément humain, au sens où il se trouve commandé par des processus dont seul l'homme est au principe. Le corps est ainsi socialisé : il est approprié et éduqué, relevant d'usages très divers dont l'ethnologie et la sociologie ne cessent de rendre compte. Le corps est également travaillé par l'éthique : soumis à la problématique spécifiquement humaine de la quête de satisfaction, dont traite particulièrement la psychanalyse, il est marqué par les exigences particulières que cette quête implique. Il est par ailleurs parlé, ou pensé, et produit, c'est-à-dire mis en forme techniquement. Autrement dit, le corps, en tant qu'il se distingue de l'organisme, relève de l'ensemble des sciences humaines qui ont pour fonction de rendre compte des déterminismes spécifiquement en œuvre chez l'homme. Pour saisir la véritable portée des analyses que ces sciences développent, il faut toutefois rompre avec la fameuse vision dichotomique du corps et de l'esprit, et lui substituer une conception dialectique de leur rapport, telle celle que propose la théorie de la médiation de Jean Gagnepain.

F PATRICK GODART LE GUERRIER ET LA DANSEUSE ÉTOILE

Le corps est une figure chargée de significations dans de nombreux domaines, scientifiques et culturels. Face à ces multitudes d'expressions et d'interprétations, qu'est-ce qui rend le corps « guerrier » ? Quel processus fabrique le corps du soldat, corps unique dans sa construction, son expression sociale, son interférence avec les fonctions opérationnelles ? Le corps guerrier est un corps mesuré, normé, étalonné. Il est laboutissement d'un apprentissage plutôt que d'une structure innée. Il est instrument et machine de guerre, arme et outil de travail. Son façonnage par la société militaire débouche sur une *praxis* et un *habitus* qui le rapprochent d'autres professionnels des techniques corporelles comme l'ouvrier manuel, le sportif ou la danseuse étoile.

Porteur de pouvoirs, le corps guerrier est l'objet d'attentes constantes. L'enjeu contemporain est le paradoxe créé par la coexistence entre une surpuissance sensorielle donnée à ce corps, son insertion, dématérialisée, dans un espace opérationnel numérisé, et les nouvelles conflictualités qui imposent un corps physique fort, robuste et rustique prêt à affronter la souffrance et la blessure.

F PIERRE-JOSEPH GIVRE « DRESSER » LES CORPS

Alors que la guerre se réinstalle durablement sous des formes nouvelles, « dresser » le corps s'impose de nouveau comme une absolue nécessité guerrière. Loin de marquer une régression, cette approche originale, propre à l'institution militaire, favorise en fait l'émancipation individuelle et collective à laquelle la société civile en crise de sens aspire sans que n'émerge en son sein de véritable projet mobilisateur. Souvent critiquée pour sa marginalité et son conservatisme, l'institution militaire apparaît « paradoxalement » au début d'une « révolution dans les affaires humaines » d'une singulière modernité.

JEAN-MICHEL MANTIN EN UNIFORME : ÊTRE ET PARAÎTRE...

L'uniforme est tellement consubstantiel à l'état militaire – « endosser l'uniforme » et « quitter l'uniforme » ne bornent-ils pas la carrière de tout soldat ? –, qu'on en oublierait presque que cette association étroite ne remonte guère au-delà du XVII^e siècle finissant. Depuis le XX^e siècle, avec la différenciation des tenues selon l'usage, la polysémie du vocable, pourtant dès l'origine éminemment trompeur, s'est enrichie. Au-delà des évolutions contemporaines, induites par les bouleversements tactiques et le progrès technique, la « signalétique » du militaire est écartelée entre des conceptions concurrentes. Aujourd'hui, si l'uniforme distingue encore le soldat des civils et, le cas échéant de ses pairs, il doit également dissimuler et protéger efficacement le combattant. À ces exigences contradictoires, les habitudes et la tradition viennent ajouter une touche originale pour tous ceux qui, aujourd'hui coupés de la conscription, méconnaissent les tropismes de l'esprit militaire.

ANDRÉ THIÉBLEMONT FAIRE AVEC...

Aucune logistique militaire, aussi sophistiquée soit-elle, ne peut satisfaire en tout lieu et en tout temps les besoins du corps combattant. Aujourd'hui encore, de petites unités en position avancée peuvent se trouver dans un grand dénuement. Là où de petits chefs ont de l'expérience, on sait qu'il faut savoir « faire avec ». La « démerde » ! Comme la figure imposée d'une petite économie combattante qui, même dans la rareté, parvient à procurer au soldat un relatif confort et, surtout, du réconfort. Cette capacité de débrouille du corps combattant n'a pas qu'une fonction utilitaire. Elle le solidarise parce que, d'une manière ou d'une autre, chacun participe à l'ouvrage. Elle est source de fierté collective et de mobilisation.

PIERRE GILLET ENTRE ASCÈSE ET LICENCE : LE RÔLE DU CHEF

Les opérations extérieures soumettent le corps du soldat à rude épreuve. Le danger, des tentations nouvelles, parfois l'inaction placent alors le maintien en condition physique du soldat au rang des principales préoccupations du chef. Celui-ci doit en effet fixer des règles claires,现实istes et partagées en dépit du relativisme moral ambiant. L'entraînement physique et opérationnel consiste essentiellement à adapter les modalités pratiques aux caractéristiques de la mission. En revanche, lorsque la tentation et les risques de dérives (femmes, alcool, drogue...) entrent en ligne de compte, le chef doit jouer à la fois sur la corde de la contrainte et sur celle de l'intelligence et du cœur. Le comportement des soldats a une influence directe sur la réussite de la mission. Ils l'acceptent d'autant mieux que les règles de vie correspondent à des choix moraux objectifs, exigeants et que les conditions de vie allient respect de l'intimité et un bon sens commun qui passe par la volonté d'améliorer dès le plus bas niveau les conditions de vie de l'unité.

THIERRY CAMBOURNAC VERS LA GUERRE DÉSINCARNÉE ?

La guerre est un affrontement des volontés qui s'exerce au travers de souffrances que les protagonistes endurent et infligent. Dans un monde préoccupé de bien-être et de développement, l'homme est-il en passe de « désincarner » la guerre ? Mais cette mutation, si elle ne s'accompagne pas d'une paix universelle et durable, risque de susciter de nouvelles formes d'affrontement, plus violentes encore. Pour le soldat, le combat s'incarne dans la peur, la souffrance et la mise en danger de sa vie. Si, pour le protéger, le recours aux technologies les plus avancées s'impose, ne doit-on pas craindre qu'en résultent des affrontements déshumanisés et d'une violence hors de toute mesure ?

Une armée contemporaine tire moins son efficacité des performances physiques de ses soldats

que de l'esprit de corps qui les soude, lequel ne peut pourtant guère se construire sans épreuves surmontées et souffrances endurées collectivement. La conduite des conflits peut-elle épargner les peuples et les moyens économiques de leur subsistance ? Finalement, le corps du soldat ne traduit-il pas mieux que tout discours la nature du dialogue qu'un belligérant tente d'instaurer avec son adversaire ? En d'autres termes, n'y a-t-il pas une fatalité de la souffrance du soldat sans laquelle son action ne serait pas crédible ?

F CHRISTIAN BENOIT OFFERT EN SACRIFICE

La mort de dix soldats français tués au combat en Afghanistan en 2008 a rappelé de façon brutale que, aujourd'hui comme hier, des hommes sacrifiaient leur vie pour accomplir leur mission. La nation, dans sa grande majorité, refuse désormais d'admettre cette éventualité qui n'est plus enseignée. Depuis bientôt un siècle, la « privatisation de la mort » du soldat a progressivement fait disparaître la notion de sacrifice pour la patrie, devenue presque insupportable, au moment même où la société occidentale est menacée dans son existence par le fanatisme le plus déterminé.

F FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER ET GUILLAUME VENARD MÉTAMORPHOSES

Aguerrir un corps de civil pour en faire un corps de guerrier est devenu, dans les sociétés occidentales, un véritable défi. En effet, dans un contexte où la recherche systématique de la complétude est la norme, mener un aguerrissement adapté aux terribles réalités du combat relève de l'exploit.

Un corps de guerrier est bien constitué d'une solide charpente prête à endurer fatigue et blessures. Cependant, cette structure de chair et d'os est vouée à l'effondrement si elle ne s'appuie pas sur une psychologie et des convictions solides. La densification propose une démarche globale et progressive pour renforcer tout à la fois le corps et l'esprit. Sans demander de dispositifs coûteux, elle vise juste à remettre en perspective la formation et l'entraînement des combattants sous le prisme de la stabilité psychologique sans laquelle il ne peut y avoir de confiance, et donc de victoire durable.

F PATRICK CLEROVY LE MIROIR DE L'ÂME

Le corps du guerrier est comme un livre. Certaines pages sont claires et d'autres le sont moins. Certains signes parlent de l'enfance du soldat, d'autres de son histoire militaire. Le corps est l'instrument par lequel il se réalise et communique avec les autres. Pour qui sait déchiffrer les signes qui se montrent autant que ceux qui se cachent, le corps révèle de chacun ce qu'il est et ce qu'il fait.

F DAMIEN LE GUAY POUR UNE ÉTHIQUE DE L'ENGAGEMENT

L'engagement est aujourd'hui difficile, pour ne pas dire impossible car nous vivons dans un « individualisme de délaisson » (Marcel Gauchet), plus gazeux que solide. Autrefois, il allait de soi ; de nos jours il est devenu problématique. Il nous faut donc le réapprendre, en revisiter les fondements et les couches successives. Nous distinguerons ici deux « modèles » d'engagement : l'« engagement d'adhésion » (sur le modèle du contrat) et l'« engagement de mise en gage » (sur le modèle de l'alliance). Le premier, plus « moderne » que le second, est rétractable, il n'a qu'une durée limitée dans le temps. Quand au second, il donne un « poids éthique » à ma « parole » – celle que je donne et mets en gage. Ceci permet de mieux comprendre le sens de l'engagement des militaires et ses particularités : vocation, sens du corps que l'on intègre, valeurs communes que l'on partage.

WAFA HARRAR-MASMOUDI

ÉTATS-UNIS : MYTHES FONDATEURS ET POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Le célèbre chroniqueur américain William Pfaff écrivait dans l'*International Herald Tribune* : «La faiblesse des États-Unis réside dans le fait qu'ils sont la dernière puissance planétaire qui se croit investie d'une mission universelle», celle de défendre les droits de l'homme partout dans le monde. Partant de là, ils fondent leur politique étrangère et leur identité nationale sur une idéologie décrétant que le modèle américain est le meilleur, sinon l'unique modèle pour la société humaine de demain. Ladite idéologie se fonde sur des mythes fondateurs qui méritent que l'on s'y attarde, et ce à travers l'analyse de leurs éléments les plus percutants, notamment la notion de «guerre juste» et de «destinée manifeste».

L TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

Jean-Claude Quentel MORE THAN A BODY

To the mere mortal, the body is solely in the domain of physiology. And yet it is profoundly human, in the sense that it is controlled by processes where man alone determines the principle. This way the body becomes integrated into society: it is taken over and educated, coming under highly diverse usages, that ethnology and sociology never stop reporting. The body is also faced with ethics: subject to a specifically human problem in seeking satisfaction, an area specifically covered by psychoanalysis, it is marked by the special demands that this quest implies. It is also spoken, or thought out, and produced, i.e. technically put into shape. In other words, the body, insomuch as it is distinct from the organism, is covered by all of the human sciences that serve to report the specific determinisms at work in man. To understand the true scope of the analyses that these sciences set out, it is however necessary to break with the well known dichotomy in vision, of body and mind, and to substitute for this a dialectical conception of their relationship as put forward in the mediation theory expounded by Jean Gagnepain.

Patrick Godart THE WARRIOR AND THE STAR DANCER

The body like a face is laden with meanings from a whole host of scientific and cultural areas. Faced with a multitude of expressions and interpretations, what makes the body into a "warrior"? Which is the process that makes the soldier's body, a unique one in the way it is built, in its social expression, its interference with operational functions? A warrior's body is a measured, standardized, calibrated one. It comes as a result of learning rather than from an inborn structure. It is both an instrument and a war machine, a weapon and a working tool. The way it is shaped by military society results in *praxis* and *habitus* that bring warriors closer to other professionals in bodily expression techniques like manual workers, sportsmen and star dancers.

As a carrier of power, the warrior's body is subject to constant attacks. The contemporary challenge is the paradox created by coexistence between excessive sensorial power given this body, its dematerialized insertion, into a digital operational area and the new forms of conflicts that impose a body that is physically strong, robust and rustic, ready to face up to suffering and injury.

Pierre-Joseph Givre "TRAINING" THE BODY

As war durably settles into new forms, "training" the body once again becomes an absolute warrior necessity. Far from marking any form of regression, this original approach, that is specific to military institutions, actually encourages individual and collective emancipation that civilian society "in crisis" aspire to without any truly mobilizing project every immersing from its midst. Often criticized for its marginality and its conservatism, military institutions "paradoxically" appear to be on the leading edge of a "revolution in human affairs", one that is singularly modern.

Jean-Michel Mantin

IN UNIFORM: BEING AND LOOKING THE PART...

A uniform is such an essential part of the military condition—"going into uniform" and "hanging up the uniform". Don't these two expressions alone define the entire career of every soldier? So much so that one is almost tempted to forget that this close association only dates back to the twilight years of the seventeenth century. Since the twentieth century and its dress differentiations in line with use, the multiple meanings of the term that even from the outset were especially misleading have been enriched still further. Beyond contemporary evolutions induced by tactical upheavals and technical progress, the serviceman's "signposting" is torn between concurrent concepts. Today, although a uniform still distinguishes between soldiers and civilians, and where necessary between peers, it also needs to efficiently hide and protect the combatant. To these contradictory demands, habits and tradition too come to add an original touch for everyone who, today cutoff from conscription, are unaware of the tropisms of the military spirit.

André Thiéblemont

MAKING DO...

No military logistics organization, no matter how sophisticated, can satisfy the combatant's body's every need everywhere and at any time. Even today, small units in advanced positions may find themselves truly devoid of everything. This is where NCOs have experience, know that they have to know how to "make do". "Sort it"! A forced need where a small combatant economy is able, despite scarcity, to bring soldiers relative comfort and, especially, to comfort them. This ability of the military corps to make do is not just a utility function. It is one that binds together for, in one way or another, everyone plays a part. This is a source of collective pride and mobilization.

Pierre Gillet

BETWEEN ASCETICISM AND LICENSE: THE COMMANDER'S ROLE

Overseas operations subject the soldier's body to tough challenges. Danger, new temptations, sometimes idleness will place the need to keep soldiers in top physical condition at the top of the Commander's mind. The latter must of course set out clear, realistic and shared rules despite the relative nature of the ambient moral climate. Physical and operational training primarily comprises adapting practical aspects to assignment characteristics. On the other hand, when there is temptation and a risk of excess (women, alcohol, drugs...) that comes into play, the Commander will need to pull on the strings of constraint and intelligence and of the heart. Soldier's behavior has a direct influence on the assignment's success. They will accept this all the better if the rules of daily life correspond to objective, demanding moral choices and if living conditions combine respect for self and plenty of common sense that passes through a desire to improve the lowest levels of the unit's living conditions.

Thierry Cambournac

TOWARDS DISEMBODIED WAR?

War is a clash of wills that is acted out through the suffering that the protagonists endure and inflict. In a world that concerned only with wellbeing and development, is mankind "disembodiment" war? Nevertheless, this move, if it does not come with universal and durable peace, may well give rise to new forms of confrontation that are more violent still. For soldiers, combat is fear incarnate, suffering and putting one's life on the line. If to protect one's life, it is necessary to resort to the most advanced technologies, must we not fear that the result will be dehumanized conflicts that are violent beyond all measure?

A contemporary army derives its efficiency less from the physical performance of its soldiers than from the "*esprit de corps*" that bonds it together, the very spirit that cannot be built without collectively overcoming trials and enduring suffering. Can conflicts be pursued while sparing peoples and

their economic means of subsistence? In the end, does not the soldier's body, more than any amount of words, express the kind of dialog that a belligerent attempts to set up with their adversary? In other words, isn't there some form of inevitability about a soldier's suffering without which their action will not be credible?

F CHRISTIAN BENOIT OFFERED UP IN SACRIFICE

The death of ten French soldiers in combat in Afghanistan during 2008 brutally reminds us that even today, as before, there are men who give up their lives in doing their duty. The nation for the most part now refuses to accept this eventuality, one that is no longer taught. For close to century now, "privatizing a soldier's death" has progressively led to the concept of sacrifice for one's country to fade away, in fact it has become practically unbearable at the very time when Western society is threatened in its very existence by the most determined fanaticism.

F FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER AND GUILLAUME VENARD METAMORPHOSES

Hardening a civilian's body to make it into a warrior's body has, in western societies, become a real challenge. This is because in a context where the systematic search for completeness is the norm, undertaking the degree of hardening necessary for facing the terrible realities of combat is in itself an exploit.

A warrior's body is indeed built of a solid frame ready to endure fatigue and injury. However, this structure of flesh and bones is bound to collapse unless it is supported by psychology and solid beliefs. Densification proposes an overall and progressive approach for reinforcing both body and mind. Without requiring costly mechanism, it aims simply to replace in perspective, the teaching and training required by combatants, from the point of view of the psychological stability without which no confidence is possible, and therefore no durable triumph.

F PATRICK CLEROY THE SOUL MIRRORED

A warrior's body is like a book. Some pages are clear, others less so. Some signs hark back to the soldier's childhood, other to his military history. The body is the instrument through which he realizes himself and communicates with others. For those who know how to decipher those signs that show as much as they hide, the body reveals who each and everyone is and what they do.

F DAMIEN LE GUAY FOR ETHICS IN COMMITMENT

Today, commitment is difficult, if not to say impossible: we live a form of "unlinked individualism" (according to Marcel Gauchet), one that is more gaseous than solid. Once upon a time, commitment was automatic, today it has become a problem. We therefore need to relearn it, to revisit its foundation and its successive layers. Here we will distinguish between two commitment "models": "sign-up commitment" (modeled on a contract) and "engagement commitment" (modeled on an alliance). The former, mode "modern" than the latter, can be withdrawn, it is limited in time, while the second form adds an "ethical weight" to one's "word"—one that is given and forms an engagement. This makes for a better understanding of the commitment made by service men and women and its specificities: a vocation, a feeling for the corps one joins, the shared common values.

WAFA HARRAR-MASMOUDI

THE UNITED STATES: FOUNDING MYTHS AND FOREIGN POLICY

William Pfaff, the American columnist, wrote in the *International Herald Tribune*: "The weakness of the United States lies in the fact that they are the last power which considers itself invested with a universal mission", that to defend human rights all around the world. Thus, they found their foreign policy and their national identity on an ideology asserting that the American model is not only the best but also the unique model for the future of human society. The aforementioned ideology bases itself on myths which deserve to be analysed, built on forceful elements, ranging from the "fair war" to the "manifest destiny".

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

Christian BENOIT

Saint-Cyrien, lieutenant-colonel (ER), Christian Benoit a travaillé dix ans au Service historique de l'armée de terre. Il est aujourd'hui administrateur de la Sabretache et de la Société des amis du musée de l'Armée et rédacteur en chef de la revue de cette dernière. Il a participé à plusieurs ouvrages collectifs et écrit de nombreux articles sur le comportement des hommes en uniforme. Il termine actuellement la rédaction d'un livre consacré aux rapports entre les soldats et les prostituées aux XIX^e et XX^e siècles.

Thierry CAMBOURNAC

Saint-Cyrien, Thierry Cambournac est breveté des écoles de guerre française et allemande, et ancien auditeur de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Officier parachutiste, il sert dix ans au 17^e régiment du génie parachutiste comme lieutenant, capitaine, puis chef de corps, période au cours de laquelle il participe à sept missions opérationnelles : au Gabon, deux fois au Liban, deux fois au Tchad (évacuation d'Européens) et deux fois dans Sarajevo assiégée.

Il se spécialise dans les questions budgétaires et d'équipement : gestionnaire du budget de fonctionnement (1989-1991), après un intermède de trois ans en qualité d'aide de camp du président de la République (1991-1994), il devient chef du bureau Plans de l'armée de terre (1996-2001), responsable du recrutement (2002-2005), puis conseiller financier du chef d'état-major des armées (2005-2007). En 2007, il est nommé inspecteur de l'armée de terre et, en mai 2008, chef de la mission pour la coordination de la réforme.

Général de corps d'armée, Thierry Cambournac est président des Amis de la collégiale de La Romieu, fondateur du festival de chant chorale des collégiales de La Romieu et membre du jury du prix Erwan Bergot, prix littéraire de l'armée de terre.

Monique CASTILLO

Voir rubrique « comité de rédaction »

Patrick CLEROY

Voir rubrique « comité de rédaction »

Pierre GILLET

Saint-Cyrien, le colonel Pierre Gillet est officier d'active dans l'armée de terre. Il a effectué une partie de sa carrière à la Légion étrangère ; il a commandé le 2^e régiment étranger d'infanterie de 2006 à 2008 et participé à plusieurs opérations en Afrique et dans les Balkans. Il a également commandé le groupe tactique interarmes 1 (GTIA 1) en République de Côte-d'Ivoire de juillet à octobre 2006, puis l'opération Boali en République centrafricaine de septembre 2007 à janvier 2008. Il a servi dans les ressources humaines comme chef de section politique générale au bureau planification des ressources humaines à l'état-major de l'armée de terre. Pierre Gillet est actuellement auditeur de la 58^e session du Centre des hautes études militaires (CHEM).

Pierre-Joseph GIVRE

Saint-Cyrien, diplômé en sciences politiques, breveté du Collège interarmées de défense et de l'École militaire de haute montagne de Chamonix, Pierre-Joseph Givre a successivement occupé des fonctions opérationnelles dans les troupes de montagne et de prospective au sein de l'état-major de l'armée de terre. Il a par ailleurs effectué plusieurs séjours en opération dans les Balkans et en Afghanistan. Il vient de prendre le commandement du 27^e bataillon de chasseurs alpins. En 2006, il a publié avec Nicolas Le Nen et Hervé de Courrèges, aux éditions Économica, un ouvrage intitulé : *Guerre en montagne, renouveau tactique*.

Patrick GODART

Issu de l'École du service de santé des armées de Bordeaux puis de l'Institut de médecine tropicale de Marseille, le médecin chef des services Patrick Godart sert comme médecin chef de l'île de Lifou en Nouvelle-Calédonie (pendant les événements indépendantistes), puis au 11^e régiment d'artillerie et au 11^e régiment de génie. En 1998 et 1999, il est médecin chef de la division multinationale Sud-Est à Mostar (Bosnie-Herzégovine). Assistant puis spécialiste des techniques d'état-major du service de santé, il occupe successivement des postes de direction à Baden-Baden, au corps européen à Strasbourg, à la direction régionale de Bordeaux, puis à la direction centrale du service de santé à Paris. De septembre 2007 à juin 2008, il est auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM). Ancien auditeur de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN), il est également breveté de l'enseignement militaire supérieur, de la FührungsAkademie der Bundeswehr à Hambourg et de la Medical School de San Antonio (Texas). Diplômé de l'Institut d'études politiques, section service public, Patrick Godart est titulaire d'une maîtrise de droit public et d'un diplôme d'études supérieures spécialisées en droit de la santé. Il est actuellement conseiller médical du chef d'état-major des armées.

Wafa HARRAR-MASMOUDI

Maître-assistante en droit public à l'Institut supérieur des études juridiques et politiques de Kairouan en Tunisie, docteur en sciences politiques, titulaire du diplôme d'études approfondies en sciences politiques, d'une maîtrise en sciences juridiques et d'une maîtrise combinée de langues (anglais-espagnol), Wafa Harrar-Masmoudi est actuellement enseignante chercheur universitaire spécialisée en droit public (analyse des politiques publiques et de gouvernance) et en relations internationales (politique étrangère, notamment). Elle est membre de l'équipe de recherche sur les thèmes de la santé, de l'éthique et de l'argent de la faculté de droit et des sciences politiques de Tunis. Elle est également membre de l'Association tunisienne de droit de la santé, où elle s'intéresse à l'identification et à la résolution des problèmes juridiques en relation avec le domaine de la santé.

François LAGRANGE

Normalien, agrégé et docteur en histoire, François Lagrange est responsable de la division de la recherche

historique et de l'action pédagogique du musée de l'Armée. Il est également rédacteur en chef des *Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée*. Il a dirigé l'*Inventaire de la Grande Guerre* (Universalis, 2005) et écrit, en collaboration avec J.-P. Reverseau, *Les Invalides, l'Etat, la guerre, la mémoire* (Gallimard, « Découvertes », 2007). Ses recherches actuelles portent sur l'histoire du premier conflit mondial et celle de l'Hôtel des Invalides.

■ Damien LE GAY

Philosophe et critique littéraire, notamment au *Figaro Magazine* et sur Canal-Académie, Damien Le Guay est l'auteur de plusieurs ouvrages, en particulier : *La Face cachée d'Halloween* (Le Cerf, 2002), *Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ?* (Le Cerf, 2003) et *L'Empire de la téléréalité* (Presses de la Renaissance, 2005). Il termine actuellement un livre sur les enjeux d'une laïcité « positive ».

■ François-Régis LEGRIER

Le chef d'escadron François-Régis Legrier est Saint-Cyrien de la promotion maréchal Lannes (1993-1996). Officier de l'arme de l'artillerie, il a été engagé au Kosovo en 2001 et en Afghanistan en 2007. Breveté de l'enseignement supérieur du second degré, il est actuellement officier traitant à la direction des études du Cours supérieur d'état-major (CSEM).

■ Jean-Michel MANTIN

Jean-Michel Mantin réussit le concours de recrutement externe des commissaires et intègre les écoles du commissariat de l'armée de terre de Montpellier en 1986. De 1990 à 1995, il est directeur des services administratifs et financiers du 8^e régiment d'artillerie à Commercy. Détaillé en opération extérieure dans le cadre de la FORPRONU entre décembre 1992 et juin 1993, il est commissaire du bataillon de génie en Bosnie-Herzégovine à Kakanj. En 1996, à l'issue d'une année d'enseignement militaire du second degré au cours de laquelle il effectue un stage à la Commission centrale des marchés du ministère des Finances puis le stage à l'ENA des administrateurs civils nommés au tour extérieur, il rejoint l'état-major de l'armée de terre au bureau planification des ressources humaines. Le 1^{er} septembre 2001, il est affecté à l'état-major de l'Inspecteur général des armées-terre (IGAT) comme officier traitant. À ce titre, il a participé à de nombreuses inspections des forces positionnées outre-mer. Le 19 juillet 2004, il rejoint la direction des commissariats d'outre-mer à Djibouti comme directeur adjoint. À son retour, Jean-Michel Mantin est nommé directeur du commissariat de l'armée de terre de Limoges. Commissaire colonel, il est actuellement affecté à la direction centrale du commissariat de l'armée de terre (DCCAT) où il occupe les fonctions de sous-directeur adjoint organisation ressources humaines.

■ Jean-Claude QUENTEL

Jean-Claude Quentel est professeur de sciences du langage à l'université de Rennes-2. Il est directeur du Laboratoire interdisciplinaire de recherches sur le langage (LIRL), composante du Laboratoire d'anthropologie et de sociologie – E.A. 2241 (LAS). Psychologue clinicien de formation, il a exercé pendant de longues années auprès d'enfants et d'adolescents en grande difficulté. Il a produit trois ouvrages : *L'Enfant. Problèmes de genèse et d'histoire* (Bruxelles, De Boeck, 1993, rééd. 1997); *Le Parent. Responsabilité et culpabilité en question* (Bruxelles, De Boeck, 2001, rééd. 2008) et *Les Fondements des sciences humaines* (Toulouse, Érès, 2008), ainsi qu'un

opuscule, téléchargeable sur Internet, *L'enfant n'est pas une « personne »* (Yapaka.be, « Temps d'arrêt », 2008). Ses travaux s'inscrivent dans le cadre de la théorie de la médiation de Jean Gagnepain, dont il est le disciple.

■ André THIÉBLEMONT

André Thiéblemont (colonel en retraite), Saint-Cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, titulaire des diplômes d'études approfondies de sociologie et de l'Institut d'études politiques de Paris, a servi dans la Légion étrangère, dans des régiments motorisés et dans des cabinets ministériels. Il a quitté l'armée en 1985 pour fonder une agence de communication. Depuis 1994, il se consacre entièrement à une ethnologie du militaire, axée sur les cultures militaires, leurs rapports au combat, aux mythes politiques et aux idéologies, études qu'il a engagées dès les années 1970, parallèlement à ses activités professionnelles militaires ou civiles. Chercheur sans affiliation, il a fondé Rencontres démocrates, une association qui tente de vulgariser auprès du grand public les avancées de la pensée et de la connaissance issues de la recherche. Sur le sujet militaire, il a contribué à de nombreuses revues françaises ou étrangères (*Ethnologie française, Armed Forces and Society, Le Débat...*), à des ouvrages collectifs et a notamment publié *Cultures et logiques militaires* (Paris, PUF, 1999).

■ Guillaume VENARD

Le lieutenant-colonel Guillaume Venard est Saint-Cyrien de la promotion capitaine Stéphane (1992-1995). Officier de l'arme du génie, il a été engagé dans plusieurs opérations extérieures (Bosnie en 1997 et 1998, Albanie en 1998, Kosovo en 2001, Afghanistan en 2008). Breveté de l'enseignement militaire supérieur du second degré à l'issue d'une année au Cours supérieur d'état-major (CSEM) et d'une année au Collège interarmées de défense (CID promotion maréchal Foch), il est actuellement chef du bureau opérations, instruction du 31^e régiment du génie.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

■ Jean-René BACHELET

Né en 1944, Jean-René Bachelet a effectué une carrière militaire complète dans l'armée de terre, de 1962, où il entre à Saint-Cyr, jusqu'en 2004, où, général d'armée, il occupe les fonctions d'inspecteur général des armées. Chasseur alpin, il a commandé le 27^e bataillon de chasseurs alpins, bataillon des Glières. Comme officier général, outre de multiples commandements nationaux au plus haut niveau, il a exercé le commandement du secteur de Sarajevo dans le cadre de la FORPRONU en 1995, au paroxysme de la crise. De longue date, il a mené une réflexion de fond touchant aux fondamentaux du métier militaire en termes d'éthique et de comportements ; cette réflexion est traduite dans un certain nombre de documents dont les principaux sont « L'Exercice du métier des armes dans l'armée de terre, fondements et principes » et le « code du soldat », ainsi que dans de multiples articles et communications. Jean-René Bachelet quitte le service actif en 2004 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux.

Il a publié *Pour une éthique du métier des armes, vaincre la violence* (Vuibert, 2006).

■ Monique CASTILLO

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégée de philosophie et docteur d'État, Monique Castillo enseigne à l'université de Paris-XI. Ses principaux travaux portent sur la philosophie moderne et sur les questions contemporaines d'éthique et de politique. Elle a notamment publié *La Paix* (Hatier, 1997), *L'Europe de Kant* (Privat, 2001), *La Citoyenneté en question* (Ellipses, 2002), *Moral et politique des droits de l'homme* (Olms, 2003), *Connaitre la guerre et penser la paix* (Kimé, 2005), *Éthique du rapport au langage* (L'Harmattan, 2007).

Monique Castillo a fait partie en 2001-2002 d'un groupe de recherche (CHEAR-DGA) sur la gestion des crises.

■ Jean-Paul CHARNAY

Né en France, Jean-Paul Charnay passe ses jeunes années en Algérie où il étudie le droit français et musulman ; après avoir soutenu à Paris ses thèses de doctorat (lettres et sciences humaines, droit, science politique) il exerce diverses professions juridiques puis s'intéresse à la sociologie, à l'histoire et à la stratégie. Jean-Paul Charnay, qui a vécu plus de vingt ans au Maghreb, s'est attaché au fil du temps à multiplier les rencontres de terrain et les missions universitaires sur tous les continents où il a mené une recherche comparée sur les conflits. Après avoir créé à la Sorbonne le Centre d'études et de recherches sur les stratégies et les conflits, il préside actuellement le Centre de philosophie de la stratégie dont il est le fondateur. Islamologue reconnu, Jean-Paul Charnay a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Principes de stratégie arabe* (L'Herne, 1984), *L'Islam et la guerre* (Fayard, 1986), *Métastratégie, systèmes, formes et principes de la guerre féodale à la dissuasion nucléaire* (Economica, 1990), *Regards sur l'islam, Freud, Marx, Ibn Khaldun* (L'Herne, 2003), *Esprit du droit musulman* (Dalloz, 2008), *Islam profond. Vision du monde* (Éditions de Paris, 2009).

■ Patrick CLEROY

Issu du collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis de l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le médecin en chef Patrick Clervoy a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9^e

division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations extérieures en Afrique centrale, en Guyane et en ex-Yougoslavie. Il est aujourd'hui professeur agrégé de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées à l'École du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007).

■ Jean-Luc COTARD

Saint-Cyrien et appartenant à l'arme du génie, Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de Saint-Cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban*, et *Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 et en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au Sirpa Terre, le colonel Cotard conseille le général commandant la région terre Nord-Est.

■ Benoît DURIEUX

Né en 1965, Benoît Durieux est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-Cyrien, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'université de Georgetown (États-Unis), il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de la Légion étrangère, avec laquelle il a participé à plusieurs opérations dans les Balkans (1995 et 1996) et en Afrique (Somalie 1993). Après un passage à l'état-major des armées, le colonel Durieux est actuellement chef de corps du 2^e régiment étranger d'infanterie.

Docteur en histoire, il a publié *Relire De la guerre de Clausewitz* (Economica, 2005), une étude sur l'actualité de la pensée du penseur militaire allemand. Pour cet ouvrage, il a reçu le prix *La Plume et l'Épée*.

■ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le lieutenant-colonel Goya est officier dans l'infanterie de marine depuis 1990. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres, il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il dirige aujourd'hui le domaine « Nouveaux Conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM).

Titulaire d'un brevet technique d'histoire, le lieutenant-colonel Goya est l'auteur d'*Irak. Les armées du chaos* (Economica, 2008), de *La Chair et l'acier ; l'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004), sur la transformation tactique de l'armée française de 1871 à 1918. Il a obtenu deux fois le prix de l'École militaire interarmées, le prix Sabatier de l'École militaire supérieure scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques. Le lieutenant-colonel Goya est docteur en histoire.

■ Armel HUET

Professeur de sociologie à l'université Rennes-II, Armel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante ans et quinze ans. Il en est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF).

Armel Huet a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les Écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'état-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

■ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003.

Jusqu'en 2004, il a été directeur de cabinet du grand rabbin de France. Actuellement, le grand rabbin Haïm Korsia est aumônier général des armées, aumônier général de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'association du rabbinat français.

Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères, Jacob Kaplan* (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être Juif et Français : Jacob Kaplan, le rabbin de la République* (Éditions Privé, 2005).

■ François LECOINTRE

Né en 1962, François Lecointre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment interarmes d'outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il est aujourd'hui adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense.

■ Jean-Philippe MARGUERON

Dès sa sortie de l'École spéciale militaire en 1978 dans l'arme de l'artillerie, Jean-Philippe Margueron sert dans plusieurs régiments tant en métropole qu'outre-mer (5^e régiment interarmes de Djibouti). Commandant de

compagnie à Saint-Cyr (promotion Tom Morel 1987-1990), il commande le 54^e d'artillerie stationné à Hyères avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au début de la professionnalisation de l'armée de terre. Il est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de la Défense nationale (54^e promotion).

De 2002 à 2005, il est adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense. Promu général de brigade en 2005, il prend le commandement de la 7^e brigade blindée de Besançon, avec laquelle il est engagé au Kosovo. À l'été 2006, il est rappelé comme chef de cabinet du général chef d'état-major de l'armée de terre. Promu général de division en 2008, il est à ce jour général inspecteur de la fonction personnelle de l'armée de terre.

■ Jérôme MILLET

À sa sortie de l'École spéciale de Saint-Cyr dans l'arme blindée cavalerie, Jérôme Millet alterne les postes en corps de troupe, en école et en état-major; il commande le 2^e régiment de hussards à Provins, est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de la Défense nationale.

En 1997, il est adjoint « terre » au cabinet militaire du Premier ministre. En 2000, il prend le commandement de la 2^e brigade blindée avec laquelle il part au Kosovo, dans le cadre de la KFOR, de septembre 2001 à janvier 2002. En 2002, il prend les fonctions de chef de cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre. Inspecteur de l'armée de terre en juillet 2006, puis nommé, en septembre 2007, conseiller du gouvernement pour la Défense, le général de corps d'armée Millet quitte le service actif en 2008 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux.

■ Véronique NAHOUN-GRAPPE

Chercheur anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales (au CETSAH), Véronique Nahoun-Grappe travaille sur les formes contemporaines et sociales de la culture : le quotidien, les conduites d'excès, les rapports entre les sexes, la violence ; elle participe aux comités de rédaction de plusieurs revues parmi lesquelles *Esprit, Terrain, Communication*.

Quelques ouvrages parus : *Du rêve de vengeance à la haine politique* (Buchet Chastel, 2004), *Balades politiques* (Les Prairies ordinaires, 2005).

■ Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de la collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

■ François SCHEER

Né en 1934 à Strasbourg, François Scheer est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, licencié en droit,

titulaire de trois DESS (droit public, économie politique et science politique) et ancien élève de l'École nationale d'administration (1960-1962).

De 1962 à 1999, il alterne les postes en administration centrale et à l'étranger. Premier ambassadeur de France au Mozambique en 1976, il sera successivement directeur de cabinet du président du Parlement européen (Simone Veil) et du ministre des Relations extérieures (Claude Cheysson), ambassadeur en Algérie, ambassadeur représentant permanent auprès des communautés européennes, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et ambassadeur en Allemagne.

Ambassadeur de France, il est depuis 1999 conseiller international du président directeur général de Cogema, puis du président du directoire d'Areva.

■ Dider SICARD

Président du Comité national consultatif d'éthique français jusqu'en décembre 2007, Didier Sicard est né en 1938. Après des études de médecine, il entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicat, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'hôpital Cochin de Paris. Il créera (avec Emmanuel Hirsch) l'Espace éthique de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux (qui avait lui-même succédé à Jean Bernard) à la tête du Comité consultatif national d'éthique. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006).

Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ?

Février 2005, n° 1

Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre

Février 2006, n° 2

Agir et décider en situation d'exception

Avril-septembre 2006, n° 3

Mutations et invariants, partie II

Octobre-décembre 2006, n° 4

Mutations et invariants, partie III

Janvier-mai 2007, n° 5

Le moral et la dynamique de l'action, partie I

Juin-septembre 2007, n° 6

Le moral et la dynamique de l'action, partie II

Octobre-décembre 2007, n° 7

Docteurs et centurions,

actes de la rencontre du 10 décembre 2007

Janvier-mai 2008, n° 8

Les dieux et les armes

Juin-septembre 2008, n° 9

Fait religieux et métier des armes,

actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008

Janvier-mars 2009, n° 10

Cultures militaires, culture du militaire

Juin-septembre 2009, n° 11



BULLETIN D'ABONNEMENT

Pour vous abonner ou abonner un ami

Nom (Mme, Melle, M.)

Prénom.....

Adresse.....

.....

Code Postal Ville

Pays Email

Abonnement

France

1 an

30 €

2 ans

55 €

Numérique version PDF

9 €

RÈGLEMENT :

- Veuillez trouver ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de B.A.P.O.I.A. — La Documentation française
- Par mandat administratif (réservé aux administrations)
- Par carte bancaire

N°

Date d'expiration

N° de contrôle

(indiquez les trois derniers chiffres situés au dos de votre carte bancaire, près de votre signature)

Date

Signature

Renvoyez ce bulletin dûment rempli avec votre règlement à :

La Documentation Française – Administration des ventes

124 rue Henri Barbusse — 93308 AUBERVILLIERS cedex

www.ladocumentationfrançaise.fr

Conformément à la loi n° 78-17 du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant, figurant sur notre fichier. Il suffit pour cela de nous écrire.

Impression

Ministère de la Défense

Secrétariat général pour l'administration / Service des moyens généraux

Pôle graphique de Tulle

2, rue Louis Drulolle – BP 290 – 19007 Tulle cedex

